

La chaîne

Roman

2017

Antoine Arzac

antoinearzac.fr

antoinearzac@gmail.com

06 15 06 73 09

On m'a tiré jusqu'ici. On m'a fait attendre. J'ai entendu une clé entrer dans une serrure. Puis les grincements d'une porte. On m'a poussé. J'ai avancé. On m'a retenu. Je me suis arrêté. On m'a retiré le sac que j'avais sur la tête. J'étais dans un hall. Un courant d'air a glissé entre mes chevilles. Derrière moi, la porte a claqué. Un homme m'a attrapé par le bras. Il m'a fait traverser une cour encombrée de grands arbres et cernée par un muret blanc. Adossés aux vieux troncs, des moines conversaient à voix basse. Notre arrivée les a indifférés.

Nous avons emprunté un chemin pavé. Un petit garçon balayait là des saletés éparpillées par le vent. Il s'est interrompu pour nous laisser passer. Il m'a esquissé un regard empli de curiosité. Une bourrasque l'a fait vaciller, il s'est cramponné à son balai. Il avait, comme tous ses aînés, le crâne rasé, les pieds nus, et une robe ocre drapée autour de ses épaules. Je l'ai salué, il a aussitôt repris son travail.

Les mocassins de l'homme ont résonné dans la cour. Nous sommes passés près d'un escalier, puis devant un portail, nous avons longé des bancs, nous avons franchi un porche, nous sommes descendus dans un patio, et nous avons croisé d'autres moines perdus dans les méandres de leur méditation. L'un d'eux a reniflé quand nous sommes passés à côté de lui. Il avait flairé une nouvelle arrivée.

Nous avons rejoint un corridor sombre. L'homme m'a lâché quelques instants pour ouvrir une lourde porte, puis il m'a tiré avec lui dans un sous-sol humide. Il m'a baladé dans le noir. Il connaissait le chemin par cœur. Nous nous sommes arrêtés. Des mains m'ont retiré mon blouson et mes chaussures. Nous nous sommes remis en marche. Nous sommes arrivés dans un couloir bordé de cellules. L'une d'elles était grande ouverte. On m'y a poussé. Et on m'a enfermé.

Ce matin, j'ai entendu une porte s'ouvrir, puis des ordres secs. Une file compacte de prisonniers est passée devant ma cellule au rythme cadencé des cliquetis métalliques. Ils avaient tous une chaîne aux pieds. Ils ont défilé à petites enjambées pour éviter de s'emmêler les pinceaux, ou si j'ose dire, les baguettes, puisqu'ils étaient tous asiatiques. Ils ont traversé le couloir la tête baissée. L'un d'eux a essayé de me regarder. Un bâton lui a fouetté le visage. Il s'est aussitôt remis à fixer le sol. Le cortège s'est éloigné. On m'a apporté mon premier plateau-repas peu de temps après. J'ai bu une soupe, et j'ai mangé une boule de riz. Les prisonniers sont repassés devant moi quelques minutes plus tard. Ils traversent ce couloir tous les jours pour aller déjeuner. J'entends parfois les tintements aigus de la vaisselle qu'on entrechoque. Leur réfectoire doit être tout proche, dans le cachot, à quelques murs d'ici.

J'ai vécu mes premiers jours de bagne avec la certitude que la France allait vite me faire sortir de là. J'ai attendu avec patience. En vain. Ils ne doivent probablement pas savoir où je suis. On a dû me traîner sur plusieurs centaines de kilomètres. Jusqu'en Chine ou quelque chose comme ça. Mais comment en être sûr. Ces bridés ne parlent pas français. Ni même anglais. Ils essayent malgré tout de communiquer avec moi. Ils doivent s'imaginer qu'à les écouter tous les jours je vais apprendre leur foutue langue. C'est idiot.

Deux geôliers viennent me réveiller tous les matins. Ce sont peut-être des intendants, ou de simples employés. En tout cas, ils ne sont pas habillés comme les moines. Ils passent le plus clair de leur temps devant les barreaux de ma cellule, installés sur des tabourets, à me regarder. Quand ils s'adressent à moi, ils prennent une voix douce et avenante, comme s'ils essayaient de m'apprivoiser. Si je me lève pour m'étirer, leurs yeux s'illuminent. Faute de pouvoir leur faire un numéro de claquettes ou quelques singeries du même genre, je me rassieds, et je les vois alors souffler de déception.

Je crois qu'ils étudient mon comportement. Ils notent chacun de mes faits et gestes. Même les plus anodins. Le jour où ils ont sorti pour la première fois leurs calepins et leurs stylos, j'ai essayé de les leur subtiliser. Ils m'avaient fouetté les doigts avec leur matraque aussitôt la main avancée vers les barreaux. J'avais alors tenté de leur faire comprendre que j'avais besoin d'envoyer une lettre. J'avais agrémenté ma requête de gestes et de mimes. En guise de réponse, ils avaient plissé les yeux — ce qui est une prouesse vu leur morphologie — et s'étaient regardés d'un air hébété. Ils avaient échangé quelques mots, puis ils avaient recommencé à me dévisager en silence.

Je leur ai aussi réclamé plusieurs fois un téléphone, mais ils ne m'ont jamais répondu autrement que par une moue dubitative. Je crois que la technologie moderne n'est pas encore arrivée dans ce pays. Il n'y a qu'à voir l'allure surannée de cette cabane. Les jaunes ont peut-être inventé la poudre et la boussole, mais leurs efforts se sont arrêtés là. Ils vivent toujours comme au Moyen Âge.

Pour la nourriture, je n'ai pas à me plaindre. Elle est tout juste suffisante. Le couchage est correct. Je me satisfais de peu. Heureusement, car les conditions sont assez spartiates. Je ne me suis pas encore lavé. Je fais mes besoins dans le seau qu'ils m'ont donné le jour où je leur ai mimé une envie pressante. C'est bien la seule chose que j'ai réussi à obtenir d'eux. Lorsqu'ils me l'ont apporté, je me suis mis à genoux et j'ai uriné sans même leur tourner le dos. Ils m'ont félicité comme l'aurait fait un maître fier de la propreté de son chien. Les autres détenus ne doivent pas avoir d'aussi bonnes manières, si l'on en juge par les odeurs qui émanent de leurs cellules.

À ces quelques détails près, mon séjour ici est loin d'être un supplice. Personne ne me maltraite. On me traite, c'est tout. J'attends chaque jour des explications sur les raisons de mon emprisonnement. Si l'on m'avait enfermé par erreur, j'aurais déjà été relâché. L'absence de réponse est un mauvais signe.

Comment savoir si l'on me punit, ou si l'on m'étudie ? Pour me faire passer aux aveux, ils se seraient facilité la tâche à me rendre la vie difficile. J'aurais alors dormi par terre, dans le noir, avec un verre d'eau par jour et une boule de riz par semaine. Moi, c'est ce que j'aurais fait. Au lieu de ça, j'ai une paillasse relativement confortable, je mange tous les jours, et je vis avec tranquillité au rythme des moines.

À y réfléchir, je pense que ce sont des bouddhistes, ou des hurluberlus du même genre. Je n'ai jamais l'occasion de les voir, mais je les entends. Tous les matins, ils se lèvent un peu avant l'aube au son d'une cloche que l'un d'eux fait retentir plusieurs fois. Ils se réunissent alors pour chanter et prier. Leurs voix résonnent à travers les murs du cachot. Puis le silence envahit de nouveau les lieux.

Je me demande si ces moines savent qu'un Occidental pourrit ici. Depuis le premier jour, je n'ai pas vu un seul de leurs crânes rasés passer devant ma cellule. Leur indifférence est complice de mon malheur, et de maux peut-être encore bien plus sinistres. Aux grincements des portes, aux claquements des grilles, et aux cliquettements des serrures s'ajoutent parfois des hurlements lointains. Ce sont des cris de panique. Et d'effroi. J'espère que ce n'est pas de la torture. C'est étrange. Je croyais que les bouddhistes étaient pacifiques. Ils sont juste passifs. Ils se terrent dans leurs préceptes comme des tortues dans leur carapace. Je n'obtiendrais rien d'eux.

Les journées sont calmes. Des portes claquent, des geôliers passent, je n'y fais même plus attention. En fin d'après-midi, des prières résonnent à nouveau. Les soirées sont tranquilles. Les nuits aussi. Dans le silence on s'endort vite. Je commence à m'y habituer. C'est reposant. Le matin, j'entends à peine la cloche retentir. Je somnole. Le chant des moines me berce.

Les geôliers viennent en général dans l'heure qui suit la fin des prières. Quand je mets un peu trop de temps à me lever, les deux zigotos frappent les barreaux et aboient « dabidzeu », ou

quelque chose comme ça. J'ai longtemps pensé que c'était leur façon de me dire « lève-toi » ou « debout crétin », mais lorsqu'ils se sont mis à l'utiliser dans presque toutes leurs phrases, j'ai compris qu'il devait s'agir de mon surnom.

Un matin, ils ont dû venir me fouetter les côtes avec leur matraque pour que je daigne me réveiller. À ma décharge, un hibou m'avait cassé les oreilles une bonne partie de la nuit. À l'aube, les moines avaient fait s'envoler le maudit piaf avec leur cloche, mais ça ne m'avait pas vraiment laissé beaucoup de temps pour réussir à fermer l'œil.

Depuis ce jour-là, j'ai pris l'habitude de me réveiller quelques minutes avant l'arrivée des geôliers. Lorsqu'ils se présentent devant les barreaux et qu'ils me voient déjà levé, ils passent leur chemin. Je peux alors me rallonger et somnoler un peu avant notre tête-à-tête quotidien.

Chacune de ces entrevues dure une petite demi-heure. Les premiers jours, ils ont passé le plus clair de leur temps à me regarder, à se faire quelques commentaires, et à prendre des notes. Puis, ils m'ont soumis à quelques tests basiques.

Ils ont d'abord essayé d'observer mes réactions face à leurs vaines tentatives de communication. Ils m'ont parlé. Ils ont réfléchi. Ils m'ont ensuite donné un miroir, et ils ont attendu que j'en fasse quelque chose. Je me suis examiné un instant, j'ai caressé ma barbe naissante, et j'ai inspecté mes dents. J'ai soulevé mon chemisier et j'ai regardé si j'avais maigri. Une balance m'aurait été plus utile.

Les geôliers m'ont laissé m'amuser un moment. Mon comportement a eu l'air de les satisfaire. Alors ils m'ont réclamé leur miroir. Je les ai ignorés. Ils m'ont fait signe d'approcher. Je me suis avancé, j'ai collé mon visage contre les barreaux, et j'ai tendu le bras. J'ai orienté le miroir de façon à pouvoir inspecter les environs. J'en avais assez de passer mon temps à fixer un mur. Je voulais changer d'air, si on veut. J'ai regardé à ma gauche et j'ai vu la porte que les prisonniers devaient emprunter

à l'heure du repas. J'ai aperçu à ma droite, au fond du couloir, deux grosses mains accrochées aux barreaux d'une cellule. C'est tout. J'ai rendu le miroir aux geôliers. Ils étaient estomaqués. Je les comprends. J'aurais eu la même réaction si j'avais moi aussi découvert une forme d'intelligence supérieure.

Dans les jours qui ont suivi, ils m'ont apporté un boulier. Ils ont essayé de m'apprendre à compter. « i » pour une boule, « are » pour deux boules, « saine » pour trois boules. Pour aller au-delà du chiffre quatre, on doit utiliser les boules du haut. Une pour le chiffre cinq, à laquelle on ajoute alors celles du bas pour faire le six, le sept, le huit et le neuf. La dizaine correspond à la seconde boule du haut.

Ils ont pris le temps de m'expliquer tout ça avec des gestes lents et mesurés. J'ai attrapé le boulier, et j'ai fait quelques additions pour leur montrer que j'étais quand même plus malin qu'un gosse. Ils ont répondu à mon sursaut d'orgueil par une nouvelle mise au défi. Réaliser des multiplications. Ils m'ont fait une petite leçon. J'ai essayé de m'y intéresser, moins par politesse que par nécessité d'échapper aux abysses de l'ennui. Deux fois trois font six, soit « are saine lio ». Vingt-trois fois trente-six font huit cent vingt-quatre.

Au bout d'un moment, j'ai arrêté de compter pour qu'ils ne se sentent pas ridicules. Après tout, je venais de leur prouver qu'en moins de dix minutes j'avais assimilé ce qu'ils avaient dû mettre toute leur scolarité à apprendre. L'orgueil a alors changé de camp. Ils m'ont soumis une dernière multiplication. Après quelques manipulations hésitantes — j'aurais été plus à l'aise avec du papier et un crayon —, j'ai obtenu un résultat de trois cent soixante-quatorze mille neuf cent trente-deux. Ils m'ont demandé de nommer l'immense nombre dans leur satanée langue. Bien évidemment, j'ai échoué. Ils ont exulté. Quelle éclatante victoire. J'ai applaudi.

Après s'être remis de leurs émotions, les geôliers ont tout de même insisté pour que je répète après eux le résultat. Ils m'ont

regardé et me l'ont dicté. Ils ont essayé de bien articuler. « Saine chen chi chong chang chi chaï cheng chi are ». À entendre, c'était une horreur. J'ai marmonné n'importe quoi pour leur faire plaisir. Ils ont hoché la tête en signe de désaccord. J'ai essayé de m'appliquer. Sans plus de succès. Ils ont répété. J'ai pesté et je leur ai jeté le boulier à la figure. Les barreaux l'ont arrêté avant qu'il ne s'écrase contre leurs faces de chinetoque. Mais le mal était fait. Ils avaient pour la première fois réussi à m'agacer.

Le jour suivant, j'ai eu droit à une double ration de riz. Belle récompense. Les expériences ont continué. Ils m'ont proposé de manipuler des objets simples, voire enfantins. Ils ont commencé par faire rouler une balle jusqu'à moi. Je la leur ai renvoyée sans grand entrain. Ils ont pris des notes. Ils m'ont ensuite donné un sac rempli de grains, et ils ont mimé des gestes de boxe. Ils voulaient que je m'en serve comme d'un punching-ball. J'ai déchiré la toile après lui avoir mis un coup de dents, et j'ai déversé le contenu du sac sur le sol. J'étais curieux. C'était du maïs. Ils ont écrit quelques mots dans leurs calepins sans faire le moindre commentaire.

À la fin de notre séance, ils se sont levés et ont laissé mon bazar en plan. J'ai rassemblé les grains dans un coin de ma cellule, et j'ai attendu l'arrivée des prisonniers pour m'essayer au tir sur cible. Les grains ont rebondi sur leurs joues molles sans leur arracher le moindre rictus. Ils n'avaient pas envie de jouer. Ils n'avaient même pas envie de s'agacer. Je n'en valais pas la peine.

Au fil des jours, les expériences inintéressantes se sont succédé. Je me suis posé des questions quant aux motivations réelles de mes geôliers. Je me suis demandé pourquoi ils n'essayaient pas de m'interroger sur mon pays d'origine. Ils auraient déjà pu me donner une foutue carte que je puisse leur montrer d'où je viens, au cas où ils n'aient pas remarqué que je ne suis pas d'ici. Au lieu de ça, ils prennent des notes, ils lèvent

leurs sourcils, et ils se pincent les lèvres d'incompréhension quand je les gratifie de mes plus beaux doigts d'honneur.

Au bout d'un moment, les expériences sont devenues de plus en plus abstraites. J'avais finalement réussi à persuader les geôliers que je n'étais pas un animal sauvage. Alors ils ont voulu savoir si j'étais comme eux. C'est-à-dire un être humain.

Lors d'une nouvelle série de tests, j'ai dû associer des morceaux d'étoffes selon leurs couleurs, puis j'ai dû montrer aux deux zigotos que je savais me servir des allumettes qu'ils m'avaient tendues. Ils m'ont fait allumer leurs cigarettes, et ils ont fumé devant moi. Ensuite, ils m'ont donné de vieilles photographies. On aurait dit quelques-uns de ces chanteurs ringards, bien habillés et bien coiffés, qui prennent la pose comme sur les portraits de nos grands-parents. J'en ai sélectionné deux. Une Chinoise d'une beauté mélancolique, et un gros bonhomme jovial.

Les geôliers ont ensuite attendu avec moi l'heure du déjeuner. Ils m'avaient préparé un plateau spécial. Ils m'ont demandé de faire un choix entre deux portions de riz. La première était généreuse, mais sentait l'œuf pourri, la deuxième était minuscule, mais appétissante. L'expérience a tourné court. Un grand vacarme est né dans le réfectoire. Les geôliers s'y sont précipités. Ils ont aboyé, le boucan a cessé. Les prisonniers sont bientôt repassés devant ma cellule comme un troupeau d'âmes perdues, les pieds attachés à la froide réalité, et les joues rosies par l'effort.

Le jour suivant, j'ai décidé d'être moins coopératif. J'étais curieux de voir comment les geôliers allaient se comporter face à ma nouvelle attitude. À l'heure habituelle de notre petite entrevue, je suis resté assis au fond de ma cellule, et je les ai regardés essayer de m'appeler à renfort de ridicules gesticulations. Ils ont bien pris note de mon refus d'obtempérer. J'ai alors poussé l'expérience un peu plus loin. J'ai fait en sorte de leur montrer le moins souvent possible mon visage. Je me

suis jeté sous ma paille à chacun de leur passage, et j'ai pris tous mes déjeuners dos aux barreaux. J'ai aussi opposé à ces conduites enfantines une farce bien plus élaborée.

Un matin, j'ai attendu la venue des geôliers pour qu'ils me voient faire mine de cacher quelque chose dans ma main. J'ai passé la journée à les saluer en mettant bien en évidence mon poing fermé. Nos rôles se sont alors inversés. Je suis devenu le spectateur et eux les clowns. Ils ont collé leurs museaux contre les barreaux et ont essayé de me faire approcher. À leurs injonctions d'ouvrir la main, j'ai répondu par des rires et des mimiques d'incompréhension. Ils se sont agacés.

Le lendemain, je n'ai pas eu de repas. J'ai alors cédé, et je leur ai dévoilé le secret de ce truculent mystère. Je me suis avancé vers eux à pas feutrés, j'ai fait passer mon poing fermé à travers les barreaux, et je l'ai approché de leurs visages voraces. Leurs yeux se sont élargis. J'ai ouvert la main. Elle était vide. Je leur ai collé à tous les deux une petite claque et j'ai éclaté de rire. Ils sont partis.

Ils m'ont laissé seul quelques minutes, le temps que je me calme, puis ils sont revenus avec un couteau. La lame de vingt centimètres tenait plus du glaive que du canif. Ils l'ont balancée dans ma cellule, et ils ont attendu de voir ce que j'allais en faire. Ils n'avaient pas l'air d'humeur taquine. Ils voulaient peut-être que je me passe les nerfs sur les draps de ma paille, ou pire, sur moi-même. J'ai pris le couteau. Un plan d'évasion un peu fou m'a alors traversé l'esprit. Attraper un geôlier, lui mettre la lame sous la gorge et forcer l'autre à m'ouvrir. Tenir l'otage avec fermeté, et avancer comme ça dans la prison, grille par grille, porte par porte, jusqu'à la sortie. Une fois à l'extérieur, lâcher le geôlier et courir. Réfléchir à la suite du plan en courant.

Je me suis approché des barreaux, arme à la main. Les deux geôliers ont eu un brusque mouvement de recul. Dans leurs yeux s'étaient mêlés peur et énervement. J'ai retourné le couteau, et je leur ai présenté le manche. L'un d'eux s'en est saisi. J'ai

pressé mes doigts sur la lame. Il a tiré avec plus d'insistance, mais j'ai resserré l'étau. Je l'ai regardé droit dans les yeux, quelques secondes, et j'ai fini par lâcher prise. Je leur ai montré ma main. Intacte.

L'incident a rendu les geôliers plus distants. Nos échanges ont commencé à se limiter à quelques mots prononcés au réveil et quelques autres au déjeuner. Je me suis de plus en plus ennuyé. Pour éviter de trop me ramollir, j'ai essayé de faire un peu d'exercice. Des pompes surtout, et quelques abdos. Très vite, le sport est devenu ma seule occupation. Et même mon unique but. Chaque matin, je pensais aux exercices que j'allais faire dans la journée. Chaque soir, je pensais aux exercices que j'allais faire le lendemain. À force de marcher, de tourner en rond, et de trotter aux quatre coins de ma cellule, j'ai senti les murs se rapprocher de moi. J'ai essayé de me confectionner une corde à sauter avec le drap sale qui me servait de couverture, mais comme ça ne faisait pas l'affaire, j'ai fait de la corde à sauter sans corde à sauter. Pour être plus précis, je me suis contenté de rebondir sur place en essayant d'imaginer la corde passer sous mes pieds après chaque impulsion. Les geôliers m'ont vu faire. Ils ont dû me prendre pour un fou. Peu importe. J'avais abandonné l'idée de sortir un jour de là sain d'esprit. Ma métamorphose avait de toute façon déjà commencé. Elle était inéluctable. Les autres détenus en étaient la preuve. Leur séjour ici les avait transformés. Ils n'étaient pas arrivés dans cette prison comme ils sont aujourd'hui. Hagards, perdus, terrassés par l'enfermement. Je ne pouvais pas le croire. Personne ne naît prisonnier. Personne n'est fait prisonnier. On le devient.

La routine m'a peu à peu vidé de mon énergie. J'ai vu passer les jours comme on regarde pousser une plante. Tout est lent, presque immobile, et soudain, une fleur apparaît. C'est un peu ce qui m'est arrivé quand une prisonnière a déboulé devant ma cellule. Elle était essoufflée et désorientée. Elle a scruté un instant le plafond, elle a baissé les yeux vers moi, et elle s'est

mise à me sourire comme une adolescente face à son acteur préféré. Elle s'est ruée contre les barreaux et a tendu les bras dans ma direction. Son corps mince flottait dans une vieille loque. Une chaîne lui reliait elle aussi les chevilles. Là où les frottements du métal s'étaient répétés encore et encore, sa peau avait pris l'aspect tanné du cuir. Ma compassion pouvait lui excuser son accoutrement piteux et ses cheveux hirsutes, mais j'ai eu du mal à regarder ses mains écorchées, ses joues lacérées et sa dentition abominable. Son visage de sorcière s'est heureusement dérobé à ma vue. La prisonnière m'a tourné le dos. Tout est alors devenu bien plus glauque. La jeune femme a remonté son vêtement jusqu'à sa taille, elle m'a présenté ses fesses, elle s'est penchée en avant et s'est collée contre les barreaux. Elle m'a harangué par quelques mouvements de bassin, puis elle a rentré ses doigts dans son vagin. Des geôliers sont arrivés au petit trot. Lorsqu'ils ont vu la scène, ils se sont mis à rire. Ils ont même appelé leurs collègues pour qu'ils viennent eux aussi admirer le spectacle. Personne n'a daigné attraper la fille pour la dégager de là. Ils m'ont interpellé par de grands gestes, ont fait mine de défaire leurs ceintures et, hilares, m'ont indiqué l'arrière-train de la prisonnière. Ils ont vite compris que je ne bougerais pas. Ils m'ont insulté, puis se sont dispersés. Un des geôliers a empoigné la jeune femme, il l'a traînée par terre et s'est éloigné. Je l'ai entendue crier et répéter « woäini ». Son rire aigu a résonné encore quelques instants dans le cachot avant que la fermeture d'une lourde porte ne me replonge dans le calme de cette après-midi banale.

Quel drôle d'endroit ! Un mal sombre et pernicieux suinte de ces murs. La folie des Hommes l'entretient. Que peuvent les prisonniers et les geôliers, sinon se contaminer les uns les autres sans jamais comprendre qui des bêtes ou des monstres répond des monstres et des bêtes. Je n'ai moi-même pas attendu de devenir fou pour être réveillé par les lamentations d'une âme perdue. C'est arrivé un soir, quand à l'autre bout de la prison un

homme s'est mis à hurler à la mort. Je me suis joint à sa cacophonie. Je l'ai appelé avec des cris d'animaux. La conversation s'est installée. Nous nous sommes répondus à renfort d'onomatopées. J'ai braillé *La vie en rose* de Piaf. Les geôliers sont arrivés pour me faire taire alors que j'en étais à « *toi pour moi, moi pour toi, dans la vie* ». Ils ont martelé les barreaux avec leurs matraques. Je me suis tu. L'autre prisonnier a continué son concert. Il a essayé de reprendre l'air que j'avais chanté un instant plus tôt. Il s'est vite arrêté. Des geôliers avaient dû le gronder.

Avant-hier, à l'heure du déjeuner, j'ai provoqué un embouteillage. Quand les prisonniers ont commencé à défiler devant ma cellule, je me suis assis par terre, j'ai fait passer mes jambes entre les barreaux, et je les ai tendues aussi loin que je pouvais. Les détenus se sont arrêtés devant cet obstacle poilu. Ils ont vite bouché le couloir. Les geôliers ont eu du mal à se frayer un chemin jusqu'à moi. Ils ont eu beau s'égosiller, les prisonniers sont restés impassibles, complices bien malgré eux d'une farce qu'ils ne semblaient pas comprendre. Mes abdominaux brûlants ont vite eu raison de la barrière de fortune. J'ai laissé tomber mes jambes à terre, épuisé. J'ai beaucoup ri. Les geôliers ont dû jouer des coudes pour réussir à se rapprocher de moi. Ils m'ont repoussé dans ma cellule, ils m'ont insulté, et ils m'ont privé de repas.

Hier, ils ne m'ont toujours pas donné mon déjeuner, alors pour leur faire part de mon mécontentement, j'ai déversé le contenu de mon seau dans le couloir. J'avais donc fini par devenir un acteur à part entière de cette vaste comédie. Les geôliers m'ont laissé un moment profiter de mes excréments avant de les faire nettoyer par une folle.

Ce matin, on m'a servi mon riz bien avant l'heure habituelle. Je l'ai dévoré. Les geôliers m'ont surveillé jusqu'à l'heure du repas. Ils avaient l'air concernés. Je suis resté adossé contre le mur. J'étais sage. J'étais calme. J'avais compris la leçon. Je n'avais

plus envie de les embêter. Je n'avais plus envie de rien.

En milieu de journée, ils sont arrivés à six devant ma cellule. Tout est allé très vite. Ils sont entrés et m'ont immobilisé. Ils m'ont allongé au sol. Je n'ai pas opposé de résistance. Ils m'ont tenu les bras et les jambes avec fermeté. Deux geôliers se sont approchés de moi avec une chaîne. Ils ont refermé les deux menottes sur mes chevilles, ils les ont verrouillées, ils m'ont mis debout, et ils m'ont emmené.

Ils m'ont jeté sur le sol. Ils ont refermé la porte derrière moi. Je me suis relevé. Tapis dans un brouillard épais, des êtres informes m'attendaient. Ils sont restés droits et immobiles. Je me suis avancé vers eux. Leurs visages me sont apparus peu à peu. Les prisonniers. Je n'ai pas su quoi leur dire. Eux non plus. Ils me regardaient, les bras pendus le long du corps. J'ai frissonné. À flotter ainsi dans la brume, le regard vide et la respiration muette, ils avaient tous l'air à moitié morts.

J'ai fait le tour de ce cloître avec l'espoir un peu vain de trouver une échappatoire. Je me suis tourné. Et retourné. Deux annexes en mauvais état longeaient de part et d'autre cette petite cour. L'enclos était fermé au sud par un grand bâtiment. Je m'en suis approché. Je suis arrivé face à une porte verte. Elle n'avait pas de poigné. Je l'ai poussée. Je lui ai donné un bon coup d'épaule. Elle n'a pas bougé.

J'ai traîné ma chaîne sur le parterre constellé de trous et je suis retourné vers les prisonniers. Derrière eux, un escalier disparaissait dans la brume. Je suis monté à son sommet. La dernière marche s'arrêtait devant une porte imposante. J'ai collé mon oreille contre le bois. Je n'ai rien entendu. J'ai levé la tête. J'ai aperçu la pointe recourbée de la toiture. J'étais au pied d'un temple. Celui des bouddhistes. J'ai toqué. Les moines ne m'ont pas ouvert.

Je suis redescendu en bas de l'escalier. La prison était silencieuse. Elle semblait vide. Abandonnée. Ils m'avaient laissé là. Tout seul. Avec des fantômes. Pour que je leur serve de charogne. J'étais leur festin. Le piège venait de se refermer sur moi.

Des chaînes ont retenti. Deux prisonniers sont venus dans ma direction. L'un tenait l'autre par le bras. Ils se sont arrêtés face à moi. Le premier, grand et fier, m'a fait un salut militaire.

Il est resté comme ça un bon moment. Sans sourciller. J'ai porté ma main à mon front avec une lente hésitation, et je lui ai rendu son salut. Il s'est alors mis au garde-à-vous. J'ai interrogé du regard son compagnon. Le petit homme fixait en silence les marches de l'escalier sans prêter attention à moi. Je me suis gratté la barbe. J'ai essayé de suivre l'étrange logique de cette situation. Alors j'ai bombé le torse, je me suis raclé la gorge — il fallait que je sois convaincant —, et j'ai dit « repos ! ». Le prisonnier s'est relâché, il a saisi le bras de son camarade, et il est reparti d'où il était venu. Quand ils se sont éloignés, j'ai remarqué une chose qui m'avait échappé jusque-là. Les deux hommes étaient reliés par une chaîne.

Je suis allé voir les autres prisonniers. J'ai regardé leurs pieds. Ils étaient tous attachés deux par deux. Je les ai inspectés comme on passe en revue les statues d'un musée. Avec leurs crânes rasés, leurs chemises sombres, leurs pantalons amples, et leurs misérables nu-pieds — beaucoup étaient pieds nus —, ils n'avaient pas vraiment l'allure de terribles bandits. Ils avaient même l'air assez inoffensifs.

Un grand maigre a bougé. Je me suis approché de lui. Il s'est caché derrière son binôme. Je l'ai laissé tranquille. Un peu plus loin, un prisonnier m'a gratifié d'un sourire édenté. Il faisait la paire avec un petit musclé perplexe. J'ai fait un signe de tête à ce dernier. Il n'a pas répondu. Il était, comme plusieurs autres, amorphe. Certains semblaient rêveurs. Celui-là était triste. Les membres de ce binôme assis près d'un poteau étaient quant à eux franchement apeurés. L'un tenait l'autre serré contre lui, comme un père protégeant son enfant. Ils avaient pourtant le même âge. Aux alentours de trente ans. Les autres n'étaient d'ailleurs pas plus vieux.

J'ai trébuché. Je me suis affalé sur le vieux béton. Les tintements de ma chaîne ont résonné dans tout le cloître. Personne n'a réagi. Personne n'a plaisanté. Personne ne s'est moqué. Personne ne m'a aidé. Personne n'a bougé. Personne n'a

parlé. Ils m'ignoraient tous. Et ils s'ignoraient tous. J'ai alors compris. Je n'étais pas dans une prison. Mais dans un asile.

Le brouillard s'est levé en début d'après-midi. Les fous se sont mis en mouvement aux premières percées du soleil. Ils ont essayé de fuir la fraîcheur de l'ombre. Ils se sont installés sur le grand escalier. Je me suis assis à côté d'eux. La chaleur les a un peu réanimés. Certains ont écouté les oiseaux gratter dans les gouttières, d'autres ont regardé les nuages traverser le ciel. Ces tableaux pittoresques m'ont quant à moi laissé de marbre. L'inquiétude m'a peu à peu écrasé les épaules. J'avais la désagréable sensation d'être au cœur d'un incroyable quiproquo. Je n'avais aucune raison d'être ici, c'était maintenant évident. Mais je sentais pourtant que mes ennuis ne faisaient que commencer.

Le fou souriant est venu s'asseoir près de moi. Il m'a regardé avec une joie inépuisable. Pour tous les autres, je n'étais qu'une pierre dans le paysage, mais pour lui, j'étais une réjouissante attraction. Il a tendu son doigt vers moi et m'a dit « da bidzeu ». Je me suis redressé. Ces fous n'étaient donc pas muets. Et plus surprenant encore, ils connaissaient le surnom que les geôliers m'avaient donné. Je me suis demandé ce que ce mot pouvait bien vouloir dire. Alors je me suis montré et j'ai dit « dabidzeu ». Le souriant a acquiescé et a répondu « da bidzeu ». Le mot avait deux parties distinctes. J'ai répété « bidzeu ». Le fou s'est gratté la tête, il a froncé les sourcils, et un éclair de lucidité l'a frappé. Il m'a montré son nez. Le nez. Voilà ce que ce truc voulait dire. Je l'ai ensuite questionné sur le mot « da ». Cette fois-ci, il a immédiatement compris. Il a réfléchi un instant. Il a écarté ses mains l'une de l'autre et il a dit « da ». Puis il a touché son nez et m'a dit « bidzeu ». Nez large ? Grand nez ? Long nez ? Qui sait. C'était en tout cas mon surnom. Je me suis dit qu'ils auraient pu trouver quelque chose de plus adapté aux circonstances. Comme « le blanc » par exemple, ou « yeux larges ». Mais pour ce qui est du nez, je ne pense pas que le mien

soit particulièrement long. Peu importe. J'ai regardé le souriant. Je l'ai pointé du doigt. Son sourire s'est élargi et il m'a dit « foune » ou « foug ». C'était donc son prénom. Je lui ai rendu son sourire, et nous nous sommes serré la main.

Des geôliers sont arrivés. Ils ont ouvert une porte rouge, au pied de l'une des annexes. Les fous s'y sont avancés. Le cloître s'est vidé de moitié. Quinze binômes sont sortis. Je ne m'étais pas rendu compte à quel point ils étaient nombreux. Les autres fous sont restés là. Ils ne se sont pas intéressés à cette porte rouge pourtant restée grande ouverte. Moi, si. Je me suis levé, et je m'en suis approché. Elle donnait sur un vestibule sombre. J'y suis entré. Un rai de lumière m'a conduit devant une porte décadennassée. Je l'ai tirée. Elle s'est ouverte sur une arrière-cour. Je m'y suis aventuré.

C'était un gros carré de terre enfermé derrière un grand mur. L'espace était plus vaste, plus respirable et plus lumineux que le cloître. Les quinze binômes étaient là. Ils s'étaient mis en rang. Les geôliers les ont comptés avant de les faire avancer vers un grand portail. Ils l'ont ouvert. Ils ont tiré les fous avec eux et ont quitté l'enceinte du monastère – ou de l'asile – pour aller je ne sais où. Le portail s'est refermé. La serrure a claqué. Ils m'ont laissé là. Tout seul. J'étais libre. Non. J'étais oppressé. Écrasé. La montagne surplombait le temple. Le temple surplombait le monastère. Le monastère surplombait la forêt. La cime des arbres surplombait les murs. Et les murs me surplombaient.

Les autres binômes m'ont rejoint. Le fou souriant est arrivé en premier. Il m'a fait de grands signes, comme si nous nous retrouvions enfin après une longue séparation. Je me suis questionné sur la sincérité de sa béatitude. Était-il vraiment heureux, ou cachait-il derrière cette façade les traits d'un être malsain ? Après tout, on ne l'avait pas enfermé là sans raison. Quel avait donc bien pu être son forfait ? Sa simple folie ? Je ne le saurai jamais.

Le fou militaire est allé s'adosser à un mur. Il dirigeait son

binôme avec autorité. Il a regardé ses congénères vagabonder sur la terre sèche. Un groupe s'est formé près d'une vieille souche. Ils se sont mis à tourner autour d'elle. J'ai eu envie de trouver leur petit manège idiot. Mais je n'ai pas pu. Ils avaient l'air heureux. Et innocents. L'expérience de l'emprisonnement ne les avait pas anéantis. Pour moi, c'était déjà un calvaire. Ces chaînes alourdissaient mes pas et écorchaient ma peau. Les fous s'en étaient bien accommodés. Ils avaient tous enroulé de larges bandes de tissu autour de leurs chevilles. Leurs chaînes étaient maintenues au-dessus du sol par des cordelettes reliées à leurs tailles. C'est drôle. Ils avaient réussi à atténuer les symptômes de l'emprisonnement. Restait encore à vaincre la maladie.

J'ai eu envie de faire une sieste. Je me suis assis sur une motte de terre, j'ai fermé les yeux, et j'ai laissé le soleil chauffer ma peau. C'était la première fois que je prenais l'air depuis mon arrivée ici. Entre temps, une barbe hirsute avait envahi mon visage. Combien de jours avaient passé ? Combien de semaines ? J'ai préféré ne pas y penser. J'ai respiré l'air frais. Je me suis tout à coup senti heureux. Le vent et le soleil, que fallait-il de plus pour être libre ?

J'ai entendu des rires et j'ai ouvert les yeux. Un binôme en poursuivait un autre dans une course maladroite. Ils s'amusaient comme des enfants. Ils se sont emmêlé les pieds et se sont étalés par terre. Ils étaient repus de joie. Les sots. Comment pouvaient-ils se satisfaire d'une telle situation ? Ces fous avaient abandonné toute envie de rébellion. Pire, ils n'en auront jamais eu. Ces chaînes étaient inutiles. Elles entravaient un espoir qu'ils ne voulaient de toute façon pas embrasser. Ils étaient condamnés. Moi, je ne pouvais pas me résoudre à rester ici plus longtemps. J'étais plus malin que tous ces bridés. Les geôliers auraient dû s'en apercevoir. Ils ont préféré me traiter comme un de ces fous. Tant mieux.

Je suis retourné devant le portail. J'ai essayé de l'ouvrir. Les gonds ont tremblé. Mais la serrure était bel et bien verrouillée. Je

ne me suis pas découragé pour autant. Le mur d'enceinte était ici percé d'une grande arche. Entre la voûte et le sommet du portail, il y avait assez d'espace pour qu'un homme puisse s'y glisser. Encore fallait-il pouvoir monter là-haut. C'était le problème. Le trou était peut-être à trois mètres. En l'état, je ne pouvais pas l'atteindre. J'ai gardé cette possibilité dans un coin de ma tête, et j'ai poursuivi l'inspection de la cour.

J'ai pris le temps de longer tout le mur d'enceinte. Il m'a semblé immense. Il était parcouru d'un toit recouvert d'une épaisse couche de mousse grise. Pour le franchir, je ne voyais pas de meilleur outil qu'un grappin. Une pyramide humaine aurait également fait l'affaire. Je n'avais plus qu'à demander aux binômes de s'agenouiller à terre, de monter les uns sur les autres, et de me laisser grimper sur leurs dos.

J'ai continué à fouiner, je suis repassé devant le portail, et je suis arrivé dans un coin qui a attiré mon attention. Je m'en suis approché. Encastrés dans le mur, les restes de plusieurs marches grimpaient à intervalles réguliers jusqu'au toit. Ce devait être les vestiges d'un escalier. Les geôliers n'avaient jamais dû considérer ces protubérances comme un possible moyen d'évasion. Et pour cause. La pierre ne ressortait du mur que de quelques millimètres. On avait dû fracasser les marches à la masse avant de les raboter.

Je me suis retourné. Les fous et moi étions toujours seuls. J'ai commencé à réfléchir. L'ascension me paraissait difficile. Mais réalisable. Le régime que j'avais été forcé de suivre jusqu'à maintenant m'avait taillé un corps d'escaladeur. Je doutais certes de mon état de forme, mais j'étais devenu plus léger. Et mes ongles avaient beaucoup poussé. Je me suis d'ailleurs félicité de ne jamais avoir pris la mauvaise habitude de les ronger.

Un geôlier est entré dans la cour. Il a sifflé. Les fous se sont approchés de lui. Il les a fait rentrer dans le vestibule. Ils sont tous retournés dans le cloître. Je me suis de nouveau retrouvé seul. J'ai attendu une seconde que le geôlier revienne me

chercher. Une seconde seulement.

Je me suis retourné. J'ai collé ma joue contre le mur, j'ai étendu mes bras comme pour l'embrasser, et j'ai posé mon pied droit sur la première marche. Je me suis arraché du sol. Je tenais bon ! Tout mon poids reposait sur une arête de quelques millimètres. La pierre me tailladait le gros orteil. J'ai posé avec précaution le talon de mon pied gauche contre mon pied droit. Après avoir transféré mon poids sur l'autre jambe, j'ai essayé d'atteindre la deuxième marche. J'ai glissé et je suis retombé à terre. J'ai jeté un coup d'œil vers le vestibule. Il n'y avait personne. J'ai hésité. Je ne savais pas si j'avais encore le temps. La liberté était pourtant là. À quelques mètres au-dessus de moi. J'avais juste besoin de me concentrer un peu. J'ai soufflé un instant. Trop tard. Le geôlier est arrivé. Il ne m'avait pas oublié. Il s'est approché de moi avec calme. Il n'avait pas vu ma tentative d'évasion. Il m'a pris par l'épaule et m'a emmené.

Nous sommes entrés dans le vestibule. Des geôliers avaient ouvert la porte d'un débarras. Ils en ont sorti des seaux, des serpillières, des brosses et des balais. Les binômes sont venus chacun à leur tour récupérer ce matériel. Mon geôlier a attrapé deux fous au passage. Puis il m'a emmené avec eux dans le cachot.

Nous sommes arrivés à l'entrée du couloir. Aussitôt la porte ouverte, l'odeur de l'urine a envahi mes narines. Après quelques heures passées à l'air libre, mon odorat s'était désaccoutumé de ces relents âcres. Le geôlier nous a fait avancer jusqu'à la dernière cellule. Un gros pataud nous attendait derrière les barreaux. Il puait. Le geôlier a ouvert la grille. Il a poussé le binôme dans la cellule. Il leur a fait signe de nettoyer. Il a ensuite appelé un collègue. Ils ont attrapé le gros et l'ont fait sortir. Puis ils nous ont tous les deux emmenés dans les entrailles du cachot.

Nous avons amoncelé plusieurs tonnes de terre au pied des plants de maïs. Le gros a utilisé un vieux râteau. Moi une petite binette. Notre ligne nous a occupés au moins deux bonnes heures. Peut-être plus. Difficile à dire. En plein cagnard, le temps fuit aussi lentement que les ombres.

Dans ce champ, les plants atteignent une trentaine de centimètres. J'ai montré au gros comment les consolider sans les ensevelir. Avec son râteau, il racle en seul et même geste autant de terre que moi en dix coups de binette. Je me demande bien qui de nous deux se fatigue le plus. Lui sue à grosses gouttes, et comme les jours s'allongent, le soleil brûle davantage, alors sa graisse fond plus vite. Tant mieux. Si nous parvenons à nous échapper un jour, il aura moins de kilos à traîner avec lui.

Un géôlier nous a apporté un peu d'eau. Je me suis d'abord dit que c'était une délicate attention, puis j'ai compris qu'affalés sur le sol et terrassés par la chaleur, nous ne lui aurions servi à rien. Il nous a donné un gobelet. Il l'a rempli. J'ai bu deux gorgées. J'ai laissé le reste au gros. Il n'a pas voulu y toucher. Il m'a regardé avec son air désolé, puis il a tripoté son pantalon comme il avait l'habitude de faire quand il avait une envie pressante. Voilà pourquoi il ne voulait pas boire. Il avait encore peur de se pisser dessus.

Le jour où les géôliers nous avaient emmenés dans le cachot, le gros empestait la pisser, alors ils lui avaient fait prendre un bain. Ils nous avaient traînés dans des couloirs sombres, ils nous avaient tirés jusqu'à un lavoir, ils nous avaient fait nous déshabiller, et ils avaient jeté le gros dans le bassin. Ce dernier était resté immergé quelques instants, puis sa tête avait percé la surface de l'eau dans un rôle de suffocation. Il s'était débattu. Les géôliers lui avaient fait signe de rejoindre le bord. Le gros y

avait pataugé avec maladresse. Ils l'avaient tiré hors de l'eau, puis ils nous avaient tous les deux emmenés dans un atelier. Ils avaient retiré les cadenas de nos menottes. Ils les avaient remplacés par des rivets. Ils avaient assis le gros à côté de moi. Et ils avaient relié mon pied droit à son pied gauche. Avec une chaîne.

Après nous avoir remontés dans le cloître, ils nous avaient laissés là et s'étaient absentés quelques minutes. Ils étaient revenus avec des vêtements. Ils nous les avaient jetés. Je les avais ramassés. Ils nous avaient ensuite poussés jusqu'à la porte rouge. Nous les avons suivis dans le vestibule. Ils avaient ouvert le débarras. Ils y étaient entrés. Ils y avaient trifouillé un instant, puis ils en étaient ressortis avec deux vieilles paillasses rembourrées de foin moisi. Ils nous les avaient données, puis ils nous avaient fait retraverser le cloître. Ils nous avaient tirés jusqu'à des escaliers. Nous étions montés sur le balcon de l'annexe collée à l'arrière-cour. Ils nous avaient fait attendre devant une porte. Ils l'avaient ouverte. C'était un dortoir. Ils nous y avaient poussés. Ils nous avaient fait installer nos paillasses à même le sol, à côté de celles des fous. Ils nous avaient ramenés dans le cloître. Puis ils étaient partis.

Les fous nous avaient rejoints en fin d'après-midi. Ils avaient fait la queue devant un vieux robinet au débit hésitant. J'avais essayé d'aller moi aussi y boire, mais le gros n'avait pas daigné bouger. Il m'avait regardé avec son air bovin. Je lui avais demandé son nom. Il avait penché la tête comme un chien intrigué par un ordre. Il avait cru que je voulais engager la conversation, alors il avait commencé à me parler, et à encore me parler, sans discontinuer, jusqu'à notre première nuit.

Le gros est une pipelette. Les geôliers ont dû penser qu'en le mettant avec un étranger, il ne se donnerait plus la peine de continuer ses interminables bavardages. C'est tout l'inverse. Avec lui, le moindre événement est prétexte à la discussion. Dès que je tourne la tête dans une direction, dès que je me gratte la barbe,

et dès que j'ai le malheur de croiser son regard, il me parle. Il est le guide de cet inquiétant musée. Le plus navrant, c'est que je n'arrive pas à retenir un seul mot de ce qu'il me dit. Il raconte peut-être n'importe quoi à longueur de journée. Si les geôliers l'ont mis avec moi et pas un autre, c'est qu'il doit y avoir une raison. À écouter toute la journée ses bêtises, n'importe lequel de ses compatriotes serait devenu fou. Fâcheux pour un établissement censé guérir les maux de ses patients.

Les premiers jours ont été difficiles. Nous avons dû réapprendre à marcher. Ces chaînes sont un enfer. Si l'un tourne à gauche alors que l'autre va à droite, c'est la chute assurée. Le rapport de force entre moi et le gros est en ma défaveur. S'il trébuche, il m'entraîne avec lui. C'est pour cette raison que certains fous prennent la tête de leur binôme avec autant d'autorité. Chaque paire a besoin d'un meneur et d'un suiveur. Le physique impressionnant du gros aurait pu naturellement l'amener à me diriger. Mais il n'a pas conscience de sa masse. Il est simplet et stupide, et il a plusieurs problèmes mentaux, c'est une certitude. J'ai donc pris les devants.

Très vite, je me suis rendu compte que la simple descente d'un escalier était une véritable épopée. Les fous adoptent tous à peu de choses près la même méthode. Le meneur entame la descente d'une marche par son pied libre — celui qui n'est pas relié à son binôme —, puis il invite l'autre à s'engager à son tour. Il reste alors immobile et sert d'appui au suiveur. Quand ce dernier l'a rejoint, le meneur peut entamer la descente d'une nouvelle marche. Et il répète cette procédure jusqu'en bas.

J'ai compris l'importance de cette routine le jour où un binôme est tombé dans les escaliers. L'accident avait eu lieu peu après le réveil, à l'heure où les têtes engourdies par le sommeil descendent du balcon et se précipitent dans la pénombre pour aller soulager une envie pressante. C'est ce qui avait dû arriver à ces pauvres fous. L'un était maigre, l'autre un peu plus gros. Je n'avais pas vu leur chute, mais j'avais entendu un grand vacarme

suivi d'un cri de lamentation. Les binômes perchés sur le balcon et ceux agglutinés dans le cloître s'étaient approchés des escaliers pour constater les dégâts. L'un des deux malheureux s'était fait une fracture ouverte au tibia. L'autre était tombé sur lui de tout son poids. Je me souviens l'avoir entendu gémir de nombreuses minutes avant que des geôliers aient daigné venir le chercher. Ces derniers avaient emmené les deux fous. L'un était revenu, pas l'autre. Quelques jours plus tard, une sale odeur de porc brûlé avait envahi le monastère. Ce que les fous n'avaient alors pas compris, je l'avais reniflé. Chaque pas fait avec prudence est un pas de moins vers le crématorium.

Ici, les choses les plus simples sont bien souvent les plus compliquées. S'habiller par exemple. Je me souviens encore des longues minutes passées à essayer d'enfiler mon pantalon, les jours d'école, alors que ma mère était occupée à préparer le petit déjeuner en bas. C'était une vraie aventure. Mettre une jambe, réussir à la ressortir de l'autre côté, mettre l'autre jambe, au bon endroit, et sans tomber. Et puis le bouton. Un vrai calvaire. Je laissais toujours le soin à ma mère de le fermer, car je n'y arrivais pas moi même. À cinq ans, c'était au-delà de mes capacités. Je préfère en rire maintenant. Enfiler un pantalon avec des chaînes aux pieds. Le voilà le vrai calvaire. C'est même un casse-tête. Le premier jour, quand les geôliers nous avaient lâchés dans le cloître après nous avoir montré le dortoir, moi et le gros avions enfin pu mettre les vêtements qu'ils nous avaient laissés. J'avais enfilé ma chemisette. Le gros en avait fait de même. Nous étions ensuite allés nous asseoir sur le grand escalier, et nous avions commencé à potasser sur la manière adéquate de mettre notre pantalon. Bien entendu, j'avais été le premier à trouver la solution. Et j'en avais été assez fier. Du moins, jusqu'à ce que je vois les fous utiliser eux aussi la même technique. En fin de compte, je n'avais fait que réinventer l'eau chaude.

La procédure est la suivante. Il faut commencer par retrousser

le pantalon afin de pouvoir y enfiler un pied. Ensuite, il faut le faire glisser sous l'anneau qui nous menotte la cheville. Une fois que le pantalon est entièrement passé — et qu'il est donc possible d'enfiler une jambe —, il doit effectuer un nouveau trajet sous l'autre menotte. On peut alors enfiler le deuxième pied. Pour finir, le pantalon doit passer une dernière fois sous la menotte avant que l'on puisse le remonter jusqu'à la taille. Avec l'habitude, l'opération prend moins de cinq minutes. Pour certains fous, c'est déjà trop. Alors beaucoup ne se déshabillent jamais. Même pour dormir.

Pour aller au petit coin, les fous sont bien plus à l'aise que moi. L'odeur et le bruit ne les gênent pas, alors ils s'agglutinent sans honte au-dessus d'une rigole qui leur sert de toilettes. Je n'ai eu qu'à suivre la puanteur pour la trouver. C'est la relique d'une vieille canalisation. Elle longe l'annexe et s'enfonce plus loin dans les entrailles du monastère. Les fous urinent sur le mur, la gravité s'occupe du reste. Ils ne tirent la chasse — si l'on peut dire — qu'une fois par jour. L'un d'eux jette un seau d'eau à l'entrée de la rigole et le courant emporte avec lui les excréments. Bien entendu, on ne va jamais aux toilettes sans son binôme. Au début, j'ai eu beaucoup de mal. C'est stupide à dire, mais la cuvette est pour l'homme moderne son unique îlot d'intimité. Rien de tel ici. On partage tout. Et c'est humiliant.

Les premières semaines, je me sentais encore digne. Je pensais avoir des droits. Les geôliers m'ont vite ôté cette idée de la tête. Ils m'ont rabaissé au niveau de ces fous. J'ai dû me résoudre à faire mes besoins devant le gros. Très vite, l'humiliation est devenue une gêne. La gêne est devenue de l'inconfort. Et l'inconfort est devenu une banalité. En réduisant chacun des membres du binôme à sa nature première, soit celle d'un animal mu par les seuls besoins de manger, boire et déféquer, les geôliers nous ont forcés à oublier notre condition d'Homme supérieur en droit. C'est une leçon pour ces fous comme pour moi. C'est un traitement.

Le gros est en dehors de toutes ces considérations. Il n'a probablement jamais mesuré la portée de son calvaire. C'est un enfant. Je suis son père. Je l'engueule à chaque fois qu'il se pisse dessus. Notre première visite à l'urinoir m'avait d'ailleurs fait réaliser toute l'étendue de son mal. J'avais commencé à me soulager contre le mur quand il m'avait tapoté l'épaule pour me montrer la longue auréole sombre qui se propageait le long de son pantalon. J'avais juré, je l'avais traité de gros con, mais devant son air pataud, je m'étais résolu à lui expliquer comment un grand garçon devait se comporter.

Dès le lendemain, dans un champ, il m'avait fait part de son envie d'uriner avec des petits gestes de trépignement dirigés vers son pantalon. Je lui avais indiqué les plants de maïs. Il n'avait pas compris. J'avais alors dû lui montrer l'exemple. Au milieu des bourrasques, j'avais réussi à pisser quelques gouttes sur des tiges et sur des feuilles. Il m'avait laissé terminer, et il m'avait ensuite imité. Tout s'était bien déroulé. Je le pensais alors guéri, mais de nouveaux passages à l'urinoir m'avaient par la suite prouvé le contraire. Je ne sais pas exactement ce qu'il a, mais quelque chose provoque chez lui un relâchement incontrôlable. Et imprévisible. Pour limiter les dégâts, il ne boit pas beaucoup, et il essaye de se retenir. Comme il pisse moins, son urine a une odeur intenable. Depuis quelque temps, il a pris l'habitude de se soulager aux champs, et seulement là-bas. Pour le moment, cette routine fonctionne. C'est un début.

Je dois bien avouer une chose. Cet asile a réussi un tour de force. Les chaînes ne sont pas qu'un fardeau. Elles obligent mécaniquement les fous à coopérer et à sortir ainsi de leur isolation mentale. J'ai remarqué une chose à ce sujet. Les geôliers – ou les moines – n'ont pas constitué les binômes au hasard. Chaque paire est aussi déséquilibrée que complémentaire. Le fou militaire est autoritaire. On l'a mis avec un timide capricieux. Le fou souriant est lié à son alter ego mélancolique. Un fort avec un faible. Un grand avec un petit. Un calme avec un agité. Ils

s'opposent, se complètent, se rentrent dedans, et en fin de compte, doivent s'adapter. À l'image de ce que l'on peut voir chez un grand nombre de mammifères terrestres, la naissance d'un binôme est immédiatement suivie par l'apprentissage de la marche. Si le duo ne parvient pas à se mouvoir, c'est la mort. L'entraide est donc une question de survie.

Le cas du fou pyromane est peut-être l'exemple le plus éclatant de ces drôles d'associations. J'avais très vite remarqué ce petit bonhomme aux vilaines cicatrices de brûlure qui lui recouvraient les bras. Il formait la paire avec un costaud plutôt banal. Un soir, dans le dortoir, j'avais entendu des petits rires à côté de moi. C'était lui. Il grattait avec frénésie une allumette contre sa boîte. Quand la flamme avait jailli, son binôme s'était mis à hurler et à se débattre comme un sauvage. Ces assauts désordonnés avaient fait vaciller la flamme. Elle s'était vite éteinte, et l'enthousiasme malsain du fou pyromane s'était alors évanoui avec elle.

Après cet épisode, je me suis longtemps demandé comment ce fou avait bien pu se procurer une boîte d'allumettes, et j'ai compris qu'elles faisaient partie intégrante de sa thérapie. Ici, il n'y a pas de médicaments. Pas de suivi. Pas d'aide. Les geôliers ne sont là que pour nous surveiller et nous faire travailler. L'influence des moines est anecdotique. En fait, la folie des uns soigne celle des autres.

Le soleil a commencé à plonger en direction de la montagne. Nous avons encore pioché la terre une heure ou deux avant de nous retrouver dans l'ombre. Les geôliers nous ont alors fait signe de retourner à la grange. J'ai dit au gros de me suivre. Nous sommes allés ranger nos outils dans le râtelier. Nous sommes sortis de la grange. Nous nous sommes mis en rang. Et j'ai admiré un instant le paysage.

Nous étions sur un plateau enclavé. La montagne grimpait derrière nous vers des sommets infranchissables. La neige

recouvrait les plus hauts pics. Face au monastère, la forêt disparaissait dans les pentes en direction de la vallée. Au loin, une ceinture de roche étouffée par la brume refermait notre enclos.

Ceux qui ont bâti ce monastère n'ont pas choisi ce lieu par hasard. Ils ont fait de ces remparts naturels leurs plus précieux alliés. Ils auront échappé aux grondements du monde pendant des millénaires peut-être. Le temps les a oubliés, puis il les a rattrapés. Lorsque les moines sont sortis de leur sommeil, l'Homme nouveau leur a imposé sa loi, et ils n'ont rien pu faire pour lui résister. Ils auraient aimé pouvoir s'échapper, mais ils ont été pris au piège par leurs propres montagnes. Alors, pour gagner le privilège de ne pas être chassé de leurs terres, ils ont accepté toutes les conditions du nouveau monde.

Un vent frais a soufflé. J'ai frissonné. Je me suis senti libre. J'ai regardé le gros. J'aurais voulu lui dire de courir et de s'enfuir avec moi. Nous serions descendus dans la vallée. Nous aurions bondi dans les champs. Nous aurions dévalé les pentes. Nous aurions franchi les fleuves. Nous aurions galopé vers les montagnes. Nous les aurions franchies. Et nous serions allés découvrir ensemble les trésors du monde.

Les geôliers ont sifflé. Les fous se sont mis en marche. Le gros a levé sa grosse patte. J'ai suivi son mouvement comme une courroie entraînée par un moteur. Je dois bien avouer une chose. La chaîne est une drôle d'invention.

Un cri m'a réveillé. Celui du fou hurleur. Je n'arrive pas à m'y habituer. C'est à chaque fois la même chose. Lorsqu'il termine sa nuit, il ouvre les yeux et se noie dans le silence de la pénombre. Il cherche alors à rejoindre la surface, il bat l'air de ses mains, et il hurle au désespoir quand il se rend compte que ses efforts sont vains. Au bout d'un moment, son binôme se réveille et le prend dans ses bras. Il lui couvre les yeux et lui caresse la tête, comme on le ferait pour calmer un animal sauvage. Étonnant. Il refuse de faire face à la réalité et préfère s'aveugler. Ce fou ne guérira peut-être jamais.

La cloche a sonné peu avant l'aube. Les geôliers ont ouvert la porte du dortoir. Ils nous ont fait sortir sur le balcon. Ils ont jeté un coup d'œil rapide aux paillasses, puis ils ont refermé la porte. Ils ont compté les binômes. Ils ont ensuite ouvert la grille des escaliers et ont autorisé les fous à descendre.

Les matins débutaient toujours ainsi. Après le comptage, chacun était libre de ses mouvements. Certains s'accoudaient au balcon et regardaient le cloître se remplir petit à petit. Beaucoup se précipitaient aux toilettes. Les autres s'agglutinaient devant le mince filet d'eau que le robinet toussotait. Ils joignaient leurs mains, buvaient quelques gorgées, se débarbouillaient en vitesse, et laissaient la place à ceux qui faisaient la queue derrière eux. Des binômes préféraient passer leur tour au robinet pour gravir le grand escalier et attendre devant les portes du temple. Celles-ci restaient la plupart du temps fermées. Quand elles s'ouvraient, un moine venait désigner ceux qui avaient l'autorisation d'entrer. Je m'y suis présenté plusieurs fois. On ne m'a jamais laissé passer. Les moines ont sûrement peur que le gros pisse de partout.

Après les prières, les chants et la méditation, le travail peut commencer. Sous les premières lueurs du soleil, les geôliers nous

séparent en deux groupes. Ceux qui doivent s'occuper de l'entretien du monastère se mettent en rang dans le cloître, et ceux qui doivent aller au poulailler attendent dans l'arrière-cour avant d'être emmenés en dehors de l'enceinte.

Ce matin, mon groupe a échappé à la corvée de nettoyage. Les geôliers nous ont emmenés dehors. Nous avons suivi le groupe du poulailler. Nous avons pris le chemin habituel. Celui qui mène au plateau. Nous avons traversé le sous-bois, nous avons longé la prairie, et nous avons emprunté la montée rocailleuse. Deux geôliers ouvraient la marche. Deux autres la fermaient. Ils tenaient chacun un long bâton recourbé. Cette canne de berger les accompagnait à toutes leurs sorties. Ils s'en servaient en général d'appui. Mais elle avait une autre utilité.

Lors d'un de mes premiers trajets vers les champs, un gros lièvre — ou un lynx — s'était invité au bord du chemin. Cette inhabituelle proximité avec l'Homme avait surpris l'animal. Il avait alors détalé d'un bond puissant dans les hautes herbes. Effrayés par cette rencontre, deux fous s'étaient sauvés en direction de la forêt. Un geôlier s'était immédiatement lancé à leur poursuite. Lorsqu'il était arrivé derrière eux, il avait attrapé leur chaîne avec son bâton. Il lui avait alors suffi de tirer d'un coup sec pour que le binôme finisse le nez par terre.

Cette mésaventure avait eu le mérite de me montrer l'exemple à ne pas suivre. Et à voir la réaction des geôliers face à cette parodie de fuite, j'avais également compris que leur système avait une faille. Leur nombre. Ce jour-là, si quatre binômes avaient essayé de s'échapper, tous les geôliers auraient été obligés de se lancer à leurs trousses. Ils auraient alors laissé les cinquante-deux autres fous sans surveillance. Ces derniers auraient alors eu tout le loisir de s'enfuir. Les geôliers auraient eu beau faire chuter un binôme par ci, et un autre par là, ils n'auraient jamais pu faire mieux qu'immobiliser huit fous en même temps. Au bout du compte, une minorité se serait vue

sacrifiée pour la survie de la majorité.

Je suis étonné que les fous n'aient jamais mis ce plan à exécution. Il est si évident. Si simple. Mais il a un défaut. Personne ne serait prêt à risquer de se faire attraper pour laisser le champ libre aux autres. De tels sacrifices n'existent que dans les histoires, ou dans les colonies d'insectes. Les fous sont malgré tout des Hommes, c'est-à-dire une somme d'individualités. Ils sont sujets à l'égoïsme, comme n'importe qui. Prenez dix des plus honnêtes citoyens d'une ville, enfermez-les dans une pièce, donnez-leur dix bouteilles d'eau, dites-leur que l'une d'elles contient un poison mortel et qu'ils ne seront pas libérés tant qu'ils ne les auront pas toutes bues. Ils mourront tous de soif.

Les geôliers ont déjà compris tout ça. Ils ont beau traiter les fous comme des animaux, ils savent très bien que leur conscience est, malgré tout, bien humaine. Si jamais je décide de m'échapper à l'occasion d'un de nos trajets vers les champs, je devrais trouver un moyen de briser cette conscience. Je devrais trouver un moyen de réveiller chez ces fous un sentiment bien précis. Celui qui a précisément conduit ce binôme à fuir vers la forêt. La peur panique. Un état fascinant qui peut un instant réduire l'Homme à ses plus purs instincts bestiaux. Courir. Crier. Oublier les autres. Et protéger sa vie. C'est ce que l'on appelle plus communément le « chacun pour soi ». Si je parviens à terrifier les fous et à créer ainsi une belle pagaille, les geôliers seront vite débordés, et je n'aurais plus qu'à disparaître dans la forêt. Il ne me reste plus qu'à trouver un tigre, un ours, ou quelque chose de tout aussi effrayant à mettre sur leur chemin.

Après quelques minutes d'ascension, nous sommes arrivés aux champs. Le groupe affecté à la récolte des œufs a continué sa route vers le poulailler. Mon groupe a été poussé vers la grange. Les geôliers ont ouvert les portes. Ils ont sommé quelques fous de sortir les brouettes. Les autres ont dû aller chercher des fourches. Je les ai suivis. Nous avons rempli les brouettes de

foin. Les plus costauds ont porté un sac de grain sur leurs épaules. Le gros en a pris deux. Les geôliers nous ont alors fait avancer en colonne vers le poulailler. J'ai poussé une brouette. Nous avons marché plusieurs minutes. J'ai évité quelques trous, et j'ai manqué à plusieurs reprises de faire tomber ma cargaison par terre.

Quand nous sommes arrivés, les geôliers nous ont fait vider le foin dans de larges bacs. Les sacs de grains ont été stockés dans une remise. On nous a ensuite fait entrer dans le poulailler. Nous avons rempli nos brouettes de fumier et de divers autres déchets. Ici, l'atmosphère était calme. Les poules étaient à l'extérieur. Leurs œufs avaient déjà été récoltés. Les fous étaient à présent occupés à les conditionner dans des centaines de caisses. Ces quantités n'étaient pas étonnantes. La production d'œuf était ici quasi industrielle. Il devait y avoir dans ce hangar plusieurs milliers de poules. Deux-mille. Trois-mille. Et peut-être même beaucoup plus.

Il y a quelques semaines, moi et le gros étions à cette même place. On nous avait dans un premier temps affectés au groupe du poulailler. Nous avions alors passé nos journées à ramasser les œufs, à remplir les mangeoires, à changer l'eau des abreuvoirs, à nettoyer les pondoirs, à ramasser les fientes et à changer la paille. La compagnie des poules m'était même devenue plus agréable que celles des fous. J'avais pris l'habitude de gambader avec elles dans l'enclos extérieur, quand notre travail était terminé. Le gros était d'ailleurs passé maître dans l'art de les faire s'envoler. Hélas, leurs espoirs d'évasion s'étaient toujours vus contrariés par la hauteur des grillages.

Dès nos premières heures de travail ici, j'avais compris qu'en vue de notre évasion, rester enfermé entre quatre murs toute la journée n'allait pas nous être d'une grande utilité. J'avais alors cherché un moyen de nous faire changer de groupe. Le matin, j'avais pris l'habitude de casser des œufs dans la main du gros pour qu'il passe pour une brute maladroite. On nous avait alors

transféré de la récolte au conditionnement. J'avais continué mes indécatesses. J'étais même parvenu à anéantir d'un seul coup plusieurs centaines d'œufs en faisant trébucher le gros sur les caisses empilées. Les geôliers en avaient eu assez. Ils n'avaient même pas essayé de nous affecter à une autre tâche. Ils nous avaient définitivement éloignés du poulailler et nous avaient alors transférés aux champs.

Le travail dans les cultures est plus difficile. Mais plus utile aussi. Nous avons accès à la grange et à ses outils. C'est là que moi et le gros avons mis la main sur les ficelles qui tiennent à présent nos chaînes. Les geôliers tolèrent ce genre de petit emprunt. Ils contrôlent tout le reste. Avant de rentrer au monastère, la fouille est systématique. Rien ne sort de la grange. Pour l'instant.

Le temps passé au grand air me donne aussi l'occasion d'observer les alentours. Je peux voir jusqu'où va la vallée, à quel endroit s'arrête la forêt, et où sont les chemins. Le ruisseau qui assure l'irrigation des champs est un des points les plus remarquables du plateau. Il descend de la montagne, passe à une centaine de mètres du poulailler, fait une boucle, et s'enfonce plus bas dans la forêt.

Cet après-midi, nous n'avons pas travaillé aux champs. Nous avons rattrapé la corvée de nettoyage manquée ce matin. Les geôliers nous ont emmenés dans une aile que nous n'avions jamais vue jusque-là. Nous sommes passés par le cachot. Nous avons traversé le réfectoire. Nous avons rejoint la partie nord-ouest du monastère. On nous a fait monter des escaliers. Nous sommes alors arrivés dans un couloir parcouru de vieilles portes. Les geôliers les ont ouvertes. Nous avons nettoyé des chambrettes très sommairement aménagées. On aurait cru être dans un hôtel miteux. C'était en fait un dortoir. Celui des folles. Les longues mèches de cheveux éparpillées çà et là pouvaient en attester.

Je me suis demandé si j'allais encore croiser la sorcière. Elle et

ses congénères se font en général plutôt discrètes. Pour ainsi dire, nous ne les voyons jamais. Elles doivent vivre recluses dans cette partie du monastère. Elles ne vont pas dehors. Je ne sais pas ce que leur donnent à faire les geôliers, mais leur travail n'a pas l'air de beaucoup les épuiser. J'ai l'impression qu'elles ont de l'énergie à revendre. En tout cas, assez pour mettre un sacré boxon dans leurs minuscules chambres. Au milieu des cheveux éparpillés et des lits retournés, des déjections côtoient des échantillons de tous les fluides humains possibles et imaginables. C'est assez effroyable. Pour le nettoyage, on nous a donné des éponges, mais nous aurions eu plus vite fait de balancer là-dedans quelques seaux d'eau. J'ai dû me contenter d'une brosse pour gratter le sang étalé sur les murs. Je n'ai pas cherché à savoir si j'effaçais là des peintures rupestres où les traces d'un crime. Peut-être un peu des deux.

Au fil des jours, moi et le gros sommes passés du quartier des folles à celui des geôliers. J'ai vite compris que le nettoyage était hiérarchisé. La plupart du temps, les débutants et les idiots s'acquittent des tâches les plus ingrates. Ceux qui font bien leur travail se voient offrir plus de responsabilités. Et plus de liberté. Alors je me suis tenu à carreau. Le gros aussi. Nous avons grimpé les échelons. Les geôliers nous ont fait récurer les toilettes des folles, puis les toilettes du cloître, et enfin leurs propres toilettes. En un mot, les loups ont fini par accepter les brebis dans leur tanière. Mais sans le savoir, ils y ont aussi laissé entrer un renard.

Dès les premiers instants passés à déambuler de cette nouvelle partie du monastère, j'ai essayé de flairer le bon coup. J'ai débarrassé des chambres, j'ai balayé des couloirs, et j'ai guetté le moment où les geôliers laisseraient à ma merci un objet utile. Dans leur salle d'eau, j'ai vu des baumes, de la cire, des cotons-tiges, du savon et des serviettes. J'aurais pu voler quelque chose, mais le prix à payer pour un peu d'hygiène aurait été trop grand. Avant de retourner dans le cloître, nous devons toujours

nous soumettre à une fouille. Comme aux champs.

Un matin, une autre occasion s'est présentée. Après les prières, les geôliers sont venus nous séparer en plusieurs petits groupes. Moi et le gros, ainsi que trois autres binômes, avons été poussés jusqu'à la porte verte. Un des geôliers a toqué. On leur a ouvert. Ils nous ont fait traverser le hall d'entrée. Ils nous ont tirés dans l'escalier qui mène à leur quartier. Nous sommes montés au premier étage. Nous sommes passés devant les chambres, puis devant la salle d'eau. Nous avons continué au bout du couloir. On nous a fait monter un autre escalier. Nous avons exploré pour la première fois le deuxième étage. Celui des bureaux et de la salle de détente. Les geôliers nous ont partagés en deux groupes. Ils m'ont donné un chiffon. Ils ont mis un plateau dans les mains du gros, ils lui ont donné quelques consignes, puis ils nous ont laissés.

Le gros s'est mis en marche. Je l'ai suivi. Nous sommes entrés dans un bureau. Il y avait là une grande table, deux lampes, trois chaises, un petit fauteuil, des étagères remplies de dossiers et une commode. J'ai tiré le gros vers la fenêtre. Nous avions d'ici une vue directe sur le toit de notre dortoir. Le temple trônait au centre du monastère, au nord, dans le prolongement du cloître. On pouvait apercevoir, à l'est, le feuillage des arbres dans la cour des moines. L'arrière-cour était à l'ouest, de l'autre côté de notre dortoir. Plus haut, au loin, la toiture grise de la grange indiquait la position des champs. Par cette matinée nuageuse, tout semblait calme. Voire abandonné.

Le gros m'a entraîné vers le bureau. Il a débarrassé la table du bol et des baguettes qui y étaient posés. Il les a mis sur son plateau, et il est sorti. Il m'a tiré jusqu'à la pièce suivante. Il a récupéré un autre bol, d'autres baguettes et une tasse de thé. Le gros s'est occupé d'un troisième bureau. Il est ensuite sorti dans le couloir et a posé son plateau au sol. Il m'a regardé. Il avait accompli sa tâche. Il attendait maintenant que j'accomplisse la mienne.

Nous sommes retournés dans le premier bureau. J'ai passé le chiffon sur la table. J'ai fait la poussière. J'ai remis un porte-plume et des crayons dans leur pot. J'ai gratté une petite saleté. J'ai nettoyé la commode. J'ai soulevé une pile de feuilles et j'ai passé le chiffon en dessous. Je me suis arrêté. J'ai regardé le gros. J'ai regardé en direction de la porte. Il n'y avait personne. J'ai jeté un coup d'œil à ces feuilles de papier. Elles étaient vierges pour la plupart. Il y en avait un bon paquet. J'en ai pris deux. Je les ai pliées en quatre. Je me suis retourné vers la table. J'ai attrapé un crayon. Et j'ai caché tout ça dans mon slip.

J'ai tiré le gros avec moi hors de la pièce. Je suis allé nettoyer les deux autres bureaux. Un geôlier est monté nous voir. Il nous a fait sortir dans le couloir. Il nous a dit de prendre le plateau. Puis il nous a fait descendre au premier étage. Il nous a fait poser le plateau en bas des escaliers, et il nous a donné des brosses. Il nous a indiqué la salle d'eau. Il nous a laissés là et il est remonté. Le gros a commencé à tirer sur notre chaîne. Je lui ai dit d'arrêter. Je me suis accroupi devant le plateau. Les baguettes étaient réunies en un petit fagot désordonné. J'en ai pris une et je l'ai coincée dans l'élastique de mon slip. Je n'en étais pas à un larcin prêt.

Dans la salle d'eau, j'ai nettoyé les lavabos, le gros a récuré les toilettes. J'ai commencé à me demander comment j'allais faire pour ramener les objets volés avec moi dans le cloître. En l'état, je n'allais pas pouvoir échapper à la fouille. J'aurais dû y penser plus tôt. Un geôlier a ouvert la porte. Il nous a fait signe qu'il était temps de sortir. J'ai acquiescé. Il est parti. J'ai entendu les autres binômes descendre. Je me suis avancé vers la porte, et j'ai jeté un coup d'œil dans le couloir. Les fous se sont mis en rang. Les geôliers ont commencé à les fouiller. Merde.

Je me suis retourné et j'ai poussé le gros jusqu'aux toilettes. J'ai sorti les feuilles, le crayon et la baguette. Je n'avais plus qu'à les jeter dans le trou, tirer la chaîne, et espérer qu'ils se fassent engloutir. Mais j'ai eu une autre idée. J'ai retiré ma chemise en

un seul mouvement, je l'ai étendue sur le sol, j'y ai posé les objets volés, et j'ai refermé le tout comme un petit paquet. J'ai ensuite pissé sur le gros. J'ai alors entendu quelqu'un arriver. Je me suis mis à genoux et j'ai épongé l'urine avec ma chemise. Un geôlier est entré. Il a commencé à gueuler. J'ai fait mine d'essorer ma chemise au-dessus des toilettes. Un autre geôlier est venu voir ce qu'il se passait. Ils se sont précipités vers le gros et l'ont tiré hors de la salle d'eau. Je me suis fait embarquer avec lui.

Nous avons traversé le couloir d'une traite. Les fous m'ont regardé passer torse nu, chemise à la main. Ils n'ont pas eu l'air plus surpris que ça. Les geôliers étaient en revanche assez énervés. Ils en avaient après le gros. Ils le tenaient avec fermeté. Moi, je n'ai fait que suivre le mouvement.

Les geôliers nous ont tirés dans le cachot. Ils nous ont emmenés au lavoir. Ils nous ont jetés dans l'eau glacée. Je me suis cogné les genoux sur le fond. J'ai serré ma chemise contre moi pour qu'elle ne se défasse pas. J'ai ensuite cherché à rejoindre le bord du bassin. Une ancre m'en a empêché. Le gros. Il se débattait à côté de moi. Je me suis approché de lui pour le rassurer. Je lui ai montré que nous avions pied. Il ne m'a pas regardé, je l'ai alors attrapé par le bras, et je l'ai tiré avec moi jusqu'au bord. Les geôliers ont ri. J'ai essayé de remonter. Ils m'en ont empêché. L'un d'eux a pris le gros par le col, lui a mis la tête sous l'eau, et s'est appuyé sur son crâne. Le gros s'est débattu. L'autre geôlier est resté debout. Il dirigeait les opérations. Il a fait signe à son collègue de remonter le gros. Celui-ci a repris son souffle. Le geôlier lui a crié dessus, puis il a fait signe à son collègue de l'immerger à nouveau. Je les ai invectivés. Ils m'ont ignoré. Le gros a gigoté. Mais ils l'ont maintenu sous l'eau. Ils ont attendu de longues secondes. Puis ils l'ont laissé remonter. Le pauvre a essayé de reprendre sa respiration, ils ne lui en ont pas laissé le temps et ils l'ont replongé. La punition n'en finissait pas. Je me suis mis à gueuler. Je les ai insultés. J'ai voulu monter sur le bord. Un des

geôliers m'a chassé avec sa jambe. Je lui ai attrapé la cheville et j'ai essayé de le mettre à l'eau. Il s'est libéré de mon étreinte et m'a assené un violent coup de pied dans le visage. J'ai senti mon nez craquer. Je suis tombé à la renverse. J'ai bu la tasse. Une main m'a attrapé. Les geôliers nous ont remontés. Ils nous ont traînés sur le sol. Ils nous ont laissés reprendre nos esprits. Le gros a vomi des litres d'eau. J'ai essayé de me redresser. Je me suis mis à quatre pattes. J'ai senti la bave, la morve et le sang couler sur mes mains. Ma tête s'est mise à tourner. Ma vue s'est troublée. J'ai cherché ma chemise à tâtons. Elle était à mes pieds, trempée, mais toujours bien enroulée. Je l'ai pressée tant bien que mal contre mon nez pour stopper l'hémorragie. Les geôliers nous ont ramenés dans le cloître. Ils nous ont jetés sur le béton et nous ont laissés là.

Les fous nous ont rejoints dans la matinée. J'ai eu du mal à manger. Avant d'aller aux champs, j'ai caché les objets volés dans mon slip, puis j'ai enfilé ma chemise ensanglantée. Elle a séché sur mes épaules. Le soir venu, je me suis rincé le visage au robinet. Les geôliers ont ouvert le dortoir. Le gros et moi sommes allés à nos paillasse. J'ai attendu que les fous se couchent. Puis j'ai déplié les feuilles de papier. Je les ai posées sur le sol. J'ai étendu ma chemise par-dessus. J'ai caché le crayon et la baguette dans le foin de ma paillasse. Le gros avait l'air désolé pour moi. Je lui ai tapoté l'épaule pour m'excuser de l'avoir entraîné là-dedans. J'ai voulu lui faire un sourire. J'ai grimacé de douleur. Je me suis allongé. Et j'ai essayé de dormir malgré de vilains maux de tête. Le plan s'était déroulé à la perfection. Presque.

Il a beaucoup plu. Le groupe du poulailler est allé travailler. Pas le nôtre. Nous sommes restés dans le cloître, abrités sous les balcons et serrés entre les piliers. Je me suis ennuyé. Plusieurs fous ont profité du déluge pour se doucher. Je les ai imités. J'ai retiré mes vêtements et ceux du gros, puis nous nous sommes mis sous la pluie. Le fou souriant s'est amusé à piétiner les flaques éparpillées sur la vieille dalle en béton. Le fou pyromane s'est assis sous un torrent d'eau vomi par une gouttière débordée. Beaucoup se sont mis torse nu et se sont débarbouillés. Ils n'ont eu qu'à tendre la main pour attraper quelques gouttes.

J'ai entendu quelqu'un fredonner. C'était un fou à peine moins imposant que le gros. Il était assis contre un pilier, les yeux fermés, et les mains croisées derrière la tête. Il laissait l'eau couler sur son visage et marmonnait un air que je connaissais bien. *La vie en rose*. J'aurais pu l'inviter à venir s'époumoner avec moi sous la pluie, mais j'ai préféré le laisser seul avec sa chanson, qu'il en profite avec plaisir, et qu'il oublie un peu la triste destinée de son interprète.

De l'autre côté du cloître, le fou militaire se frottait les aisselles avec un savon. Certains avaient eux aussi profité de l'occasion pour sortir éponges, serviettes, et brosses à dents. Ceux-là n'étaient pas d'habiles voleurs. Ils faisaient juste partie d'une caste de privilégiés.

Les fous ne sont pas tous logés à la même enseigne. Au premier abord, ce n'est pas flagrant. Il n'y a guère que les chaussures pour les différencier. Les plus pauvres n'ont que la corne de leurs plantes, beaucoup ont de simples nu-pieds, et les mieux lotis ont des souliers. Ces derniers sont, avec ceux qui travaillent au poulailler, les pensionnaires du deuxième dortoir. Le gros et moi y avons déjà passé le balai. Là-bas, il y a de vrais

lits.

Au début, je pensais que les fous les plus sages et les plus méritants se voyaient octroyer, au bout de quelques mois, le droit de mieux dormir. Mais je me suis forgé une autre théorie. Je pense que les familles qui envoient leurs proches dans cet asile sont frappées de remords. Alors, pour soulager leur conscience, elles cherchent à offrir un minimum de confort à ceux dont elles se sont débarrassées. Elles leur envoient de quoi se laver, et elles payent les geôliers pour qu'ils s'occupent bien d'eux. Ces gens se voilent la face. Ils pensent que ce monastère est une sorte de sanatorium. Ils ne comprennent pas que les avantages facturés par les geôliers ne sont en fait que des droits fondamentaux. Le droit à un travail supportable, le droit à un couchage décent, le droit à l'hygiène, et le droit de ne pas être torturé. Ces fous ont le privilège du savon. Bien à eux. Ils n'en restent pas moins enfermés. Comme nous tous.

Après leur douche, les fous se sont assis, et ils ont regardé la pluie. J'ai voulu penser. Rien ne m'a traversé l'esprit. Le temps s'est écoulé, j'ai écouté les gouttes frapper le sol, éclater sur les tuiles, et glisser dans les escaliers, j'ai vu les bulles pétiller dans les flaques, et j'ai entendu le béton gorgé d'eau crépiter. Il sentait bon comme une rue de centre-ville après un orage estival.

Le groupe du poulailler est rentré de sa matinée de travail. La cloche a sonné, et j'ai eu faim. Des geôliers sont venus nous chercher. Ils nous ont emmenés au réfectoire. Nous sommes passés devant mon ancienne cellule. Un nouvel arrivant y avait pris ses quartiers. Mais je n'ai pas bien vu à quoi il ressemblait. J'ai préféré ne pas esquisser de regard dans sa direction. Je ne voulais pas recevoir un coup de baguette dans le visage. Mon nez était encore douloureux.

Les fous se sont installés en silence à leur table. Des jeunes moines ont fait le service. Un potage. Une boule de riz. Pas d'œuf dur cette foi-ci. Seulement un jour sur deux. Les moines sont restés debout. Ils nous ont épiés.

J'ai commencé par la soupe. Elle est en général assez bonne. Je ne saurais pas dire ce qu'ils mettent dedans. Quelques feuilles vertes rabougries, des carrés jaunâtres, des épices – ou des saletés – et de l'eau chaude. J'ai mangé les légumes, et j'ai gardé le bouillon pour la fin. J'ai dégusté mon riz. J'ai pris l'habitude de le mâcher très lentement. C'est l'unique repas de la journée. Alors il faut l'apprécier. Au départ, cela fait peu. On s'habitue avec difficulté. Mais on s'habitue.

Un fou a cogné la table avec son bol. Un moine s'est approché de lui et lui a fait répéter son geste. Il lui a demandé de reprendre son bol, de l'amener à ses lèvres, et de le reposer sur la table avec délicatesse. Les moines ne tolèrent aucun bruit. Pas même celui de la mastication. Tout ce que nous faisons avec nos mains et notre bouche est contrôlé avec la plus grande minutie. Chaque mouvement doit être aussi conscient que maîtrisé. D'une certaine façon, l'attention que l'on porte à ces règles bizarres nous aide à nous rassasier.

Quand les fous ont terminé leur repas, ils doivent rester assis. Les geôliers s'assurent que rien n'ait été volé. Ensuite, les moines débarrassent les tables et s'en vont. Les fous sont alors autorisés à se lever. Les folles passent après eux. Elles arrivent depuis l'autre côté de la salle. Une porte à barreaux en ferme l'accès. Lorsque l'on sort d'ici, on les voit souvent s'y presser.

Aujourd'hui, l'une d'elles a fait irruption alors que les fous commençaient à quitter leur banc. C'était la sorcière. Encore. Elle est apparue comme elle avait déboulé devant ma cellule. Haletante et excitée. Elle s'est déshabillée, elle a répété « woäini », elle a appelé les fous de ses cris lancinants, puis elle s'est écrasée contre les barreaux pour leur servir les bourgeons de sa chair. Plusieurs binômes se sont jetés vers elle. Ceux qui étaient encore assis se sont levés avec précipitation. Les bancs ont grincé, certains ont basculé, et une grande bousculade est alors née. Les fous se sont amassés devant la porte et ont tendu leurs mains vers les barreaux. Ils ont gonflé leur torse et se sont

étirés de tout leur long pour essayer d'effleurer la folle. Certains ont réussi à attraper ses maigres cuisses, d'autres lui ont palpé la poitrine. Quelques fous entraînés là par leur binôme se sont retrouvés bien malgré eux écrasés les uns contre les autres. Les plus forts ont joué des coudes, et les plus faibles ont mordu des bras pour se frayer un chemin dans la masse désordonnée. Ceux-là ont juré. Les autres ont grogné. Au premier rang de la horde, les charognards se sont disputé chaque morceau d'une proie qui se délectait d'être ainsi au cœur du festin. C'était une véritable fresque antique. La marche des damnés vers l'ultime plaisir charnel avant l'éternité de l'enfer.

Un geôlier est arrivé au petit trot derrière la fille, il l'a attrapée et l'a éloignée. Le calme est vite revenu. Les fous se sont résignés. Ils avaient été, l'espace d'un instant, sujets à une faim que les repas servis ici ne pouvaient rassasier. Je me suis demandé si ce déchaînement de passion n'avait pas été l'expression maladroite d'une curiosité enfantine plus que le jaillissement soudain d'une libido ensommeillée. Peu importe. Les fous m'ont rassuré. Ils avaient montré, pour une fois, un semblant de personnalité. Un peu de conscience. Si primitive soit-elle.

Les fous sont retournés dans le cloître. Ils sont restés à l'abri et se sont assis contre les murs. La pluie s'est un peu calmée. Des binômes ont fait leur lessive. Ils ont étendu leurs vêtements sur le béton, ils les ont frottés, puis ils les ont essorés. Les geôliers sont venus chercher le groupe du poulailler. Je les ai regardés partir, puis j'ai fait une sieste.

Le gros m'a réveillé. Il était agité. Il observait avec nervosité un filet d'eau s'écouler d'une gouttière trouée. La pluie s'était arrêtée. Le gros m'a tiré le bras et m'a montré son entrejambe. Il voulait aller au petit coin. Je me suis levé avec la grâce d'un vieillard, et je l'ai accompagné à l'urinoir. J'ai baissé son pantalon, j'ai relevé sa chemise, il a pissé contre le mur, sans les mains. Nous sommes ensuite retournés nous asseoir. Le gros a

encore jeté quelques regards anxieux en direction de la gouttière. Les dernières gerbes d'eau se sont écrasées sur le béton. Leurs résonnements ont alors cessé, et le cloître est devenu silencieux.

Les nuages peu à peu dispersés par les vents ont laissé apparaître les rayons du soleil. Des geôliers ont ouvert la porte verte et sont venus nous chercher. Ils nous ont fait traverser le hall d'entrée en rang serré. Un moine est arrivé. Il nous a invités à le suivre dans sa cour. Il nous a conviés sous un préau. Quatre chaises et autant de jeunes moines nous y attendaient. Ils avaient chacun une grosse bassine posée à leurs pieds. Ils ont demandé aux fous de venir s'asseoir devant eux à tour de rôle. Deux binômes ont ouvert le bal. Les autres ont patienté sagement près des arbres. Les jeunes moines ont sorti leur matériel de rasage et se sont employés. J'ai reconnu le petit balayeur. C'était le plus petit des quatre. Il maniait son coupe-choux avec dextérité. Il semblait plus calme, plus appliqué, et plus doux que ses trois collègues.

Quand mon tour est venu, je me suis hâté devant lui. Je l'ai regardé droit dans les yeux. Il est resté impassible. Je me suis assis, et je me suis laissé faire. Depuis la dernière fois, mes cheveux n'avaient pas beaucoup poussé, alors le petit balayeur n'a pas eu trop de travail. Il a fait mousser un blaireau dans une petite coupelle, et il m'a appliqué la mixture sur toute la tête. L'odeur tiède du savon était agréable. J'ai fermé les yeux. J'ai senti la lame du rasoir glisser par à-coup sur mon crâne. J'ai eu des frissons.

À côté de moi, le gros s'est cru chez le coiffeur du coin, il a parlé tout du long. Il n'avait pas tort après tout. Les geôliers et les fous – et moi-même d'ailleurs – étaient de piètres partenaires de conversation. Alors il a tenté sa chance avec les moines. Ces derniers ont eu la gentillesse de l'écouter même s'ils n'ont jamais trouvé le temps de lui répondre.

Après m'avoir essuyé la tête avec un chiffon, le petit balayeur m'a demandé s'il devait raser ma barbe. Je lui ai dit que non. Le

gros et moi sommes retournés nous asseoir avec les fous. J'étais heureux. Pour la première fois depuis que j'étais arrivé ici, quelqu'un s'était embarrassé de mon avis.

Les moines ont terminé le rasage des fous, puis ils les ont raccompagnés dans le hall. Les geôliers les ont récupérés, les ont tirés jusqu'à la porte verte, et les ont poussés dans le cloître. J'ai regardé une dernière fois le petit balayeur. Je lui ai fait un signe de tête pour le remercier. J'ai suivi les fous. Je me suis retourné. Les moines sont repartis dans un sens, les geôliers dans un autre. On a refermé la porte.

Les fous ont attendu la fin de la journée. Les cloches ont sonné. Les portes du temple sont restées fermées. La propreté de nos crânes n'a pas eu l'air d'y faire grand-chose. La pénombre a envahi le cloître. Un vent frais s'est levé. Les geôliers ont ouvert le dortoir. Les fous y sont vite montés. J'ai bu un peu d'eau au robinet, et je les ai rejoints.

Personne ne s'est couché. La fatigue était restée dans les champs. Les fous se sont réunis en petits groupes autour de quelques trésors sortis de leurs cachettes pour l'occasion. Une craie. Un peigne. Des allumettes. Ils ont barbouillé mon portrait sur un mur, à côté de plusieurs autres visages plus ou moins réussis, puis ils ont coiffé ma barbe. Le fou pyromane a essayé de l'enflammer, les truculents soubresauts de son binôme et mes courtoises protestations l'en ont dissuadé.

Un fou a sorti de sa paillasse un sac en tissu, il l'a ouvert, et il a vidé par terre de petits rectangles de bois ornements d'inscriptions. C'étaient les pièces d'un jeu qui m'évoquait un peu les dominos avec lesquels je jouais avec mon frère. Mais la comparaison s'arrêtait là. Ils ont eu beau faire plusieurs parties devant moi, je n'ai pas vraiment réussi à en saisir tous les principes. Ils formaient des combinaisons, constituaient des suites, et à les voir réfléchir avec sérieux j'ai compris qu'ils avaient trouvé là une occasion d'entretenir un intellect que nos travaux journaliers laminaient chaque jour un peu plus. Ils ont

joué un moment. Je m'en suis lassé.

À l'autre bout du dortoir, le fou militaire avait lui aussi rameuté son monde. Je me suis approché de ce groupe, et je les ai vus se jeter quelques figures familières. Un roi, un valet, des trèfles, des cœurs. Ces fous avaient, je ne sais trop comment, mis la main sur des cartes françaises ! Le jeu avait l'air d'avoir vécu mille aventures avant d'arriver jusqu'ici — il avait d'ailleurs dû prendre plus d'une fois l'humidité —, mais il n'en était pas moins complet.

Quand le fou militaire m'a vu arriver, il a demandé le silence et a fait une annonce qui a enthousiasmé l'assemblée. Il m'a invité à me joindre à eux. Je me suis assis. Il a distribué les cartes aux joueurs. Nous avons alors commencé une partie de poker, et ils ont tous eu l'air fiers de me montrer qu'ils en maîtrisaient les règles. Ils m'ont même dévisagé comme s'ils s'attendaient à ce que je leur en fasse découvrir les plus subtils arcanes.

Nous avons fait quelques parties. Il n'y avait pas de mises, mais ceux qui perdaient une manche sans se coucher devaient se soumettre à un gage. Faire tenir leur paillasse sur leur tête et la garder ainsi en équilibre jusqu'au tour suivant. Je n'ai pas cherché à savoir pourquoi ils faisaient ça. J'ai préféré jouer. Nous nous sommes bien amusés. Leurs visages impassibles faisaient d'eux des bluffeurs redoutables. J'ai malgré tout réussi à remporter plusieurs manches. Je n'ai même perdu qu'un seul face à face. Et comme tous les autres, j'ai eu droit à mon gage. Je suis allé chercher ma paillasse, je l'ai pliée en quatre, je l'ai posée sur ma tête, et ils ont beaucoup ri. C'était la première fois que je les voyais rire.

La fatigue nous a bientôt rattrapés, la soirée s'est terminée et tout le monde a repris ses petites habitudes. Je suis allé reposer ma paillasse à côté de celle du gros. Nous nous sommes allongés. Il s'est endormi sur le flanc, moi sur le dos. J'étais serein, comme un gosse trop occupé à vivre pour redouter le passage du temps. J'ai repensé à mes colonies de vacances. Et j'ai

fermé les yeux.

Le gros a fait des progrès. J'ai réussi à soigner son mal. Ou du moins, à en contenir l'expression. Ces dernières semaines, il y a eu beaucoup d'orages, alors nous avons passé la majeure partie de notre temps à regarder la pluie tomber. C'est à force d'observer le gros s'agiter pour un oui ou pour un non que j'ai compris. Il ne supporte pas le bruit de l'eau. Et plus spécifiquement celui de son écoulement, qu'il s'agisse d'une gouttière percée ou d'un jet d'urine.

Dans les jours qui ont suivi cette découverte, j'ai demandé au gros de se boucher les oreilles à chacun de nos passages à l'urinoir. Depuis qu'il suit cette routine, il ne redoute plus de m'y accompagner. Il a dû arrêter d'associer ce moment à de l'inconfort. Il s'est même donné la liberté d'interrompre une de nos ascensions vers les champs pour montrer aux geôliers comment il savait pisser sans les mains, les doigts enfoncés dans les oreilles.

Ce matin, les portes du temple se sont ouvertes. Nous avons regardé les binômes y monter. Ils sont passés à tour de rôle devant un moine. Les fous autorisés à entrer ont disparu dans la pénombre du temple. Les autres ont rebroussé chemin. Le moine s'est bientôt retrouvé seul en haut des escaliers. Il nous a alors regardés. Il avait l'air de nous attendre. Je me suis levé. Nous sommes allés nous présenter face à lui. Il nous a dévisagés. Puis il nous a invités à entrer.

Après une longue hésitation, j'ai franchi le pas de la grande porte. Le gros et moi avons levé instinctivement la tête, comme des enfants en visite dans une église. Il faisait sombre. Un nuage poisseux flottait sous la charpente écarlate du temple. De l'encens. L'air en était chargé. J'ai eu envie de tousser. Mais je me suis retenu.

Le moine nous a accompagnés jusqu'à notre place. Il nous a

installés au fond de la salle, derrière les jeunes. Nous nous sommes assis par terre, sur un de ces grands tapis brodés. Plus loin devant nous, aux premiers rangs, les moines étaient à genoux sur des petits coussins, ils faisaient face à un autel sur lequel s'amoncelaient vases, bougies, fleurs, tableaux, coupelles et autres bibelots. Tous ces objets étaient disposés sur les marches d'un petit escalier au sommet duquel trônait une statue de Bouddha. Le bronze le représentait assis en tailleur, les mains jointes sous un bol. Il n'était pas plus grand qu'un homme, et sa mine était aussi avenante que sereine.

Un géolier a fermé la grande porte. Il est resté debout. Il nous a surveillés. Un vieux moine est allé s'installer derrière un pupitre, à côté de l'autel. Il a mis de petites lunettes rondes, il a ouvert un livre, et il a commencé à réciter des prières. Les moines l'ont écouté, puis ils ont chanté avec lui. Je n'ai pas voulu briser leur harmonie, alors je me suis contenté de joindre les mains comme ils le faisaient tous, et j'ai profité du spectacle en silence. À la fin du premier chant, les moines se sont prosternés. Je me suis mis à genoux, et je les ai imités. J'ai posé les mains à terre, je suis venu toucher le sol avec mon front, les chants ont recommencé, je me suis redressé, puis les moines se sont prosternés à nouveau, alors je me suis rebaissé.

Au terme d'une litanie marquée par d'autres chants et d'autres prostrations, le vieux moine a clos la messe et a fait ouvrir une porte située juste derrière nous. Les jeunes se sont levés et ont suivi une partie de leurs aînés dehors. Les autres moines sont restés dans le temple, ils se sont mis en tailleur, et ils ont commencé à méditer. Les fous ont adopté la même position. Ils n'avaient pas l'air décidés à se lever. Alors j'ai fait comme eux. J'ai placé mes mains dans le creux de mes jambes, et je les ai posées l'une sur l'autre comme si j'étais prêt à recevoir une offrande. J'ai fermé les yeux. Et je me suis accordé le temps d'une calme réflexion.

J'ai eu un peu de mal à me concentrer. Mon nez sifflait. Je

n'entendais que ça. J'ai ralenti mon souffle. Puis j'ai réussi à écouter le vent. Il a soufflé dans la cour et s'est engouffré dans le temple. J'ai alors senti l'air de la montagne se mélanger à l'encens. J'ai essayé de faire le vide dans ma tête. J'ai pensé à mon dos. Il me faisait un peu mal. J'ai pensé à mes chevilles. Je me suis focalisé sur ma chaîne. J'ai ressenti son poids. J'ai visualisé ses formes. Je me la suis représentée comme le prolongement de mes jambes. Le métal était tiède. Il a chauffé. Il a fondu sur ma peau. La chaîne s'est alors mêlée à ma chair. Mes vaisseaux l'ont investie. Mes nerfs l'ont parcourue. Les mailles se sont une à une gorgées de sang. De nouveaux muscles les ont enveloppées. Je suis parvenu à les faire tressauter. Le vent les a chatouillées. Leurs poils se sont hérissés. J'ai frissonné.

J'ai ouvert les yeux. Le gros s'était levé. Il m'a regardé. Je lui ai attrapé le poignet et je me suis mis debout. Nous nous sommes retournés. La porte était toujours grande ouverte. Nous nous sommes avancés vers elle. Personne ne s'en est offusqué. Nous sommes sortis du temple. Un escalier abrupt plongeait dans la cour des moines. Nous y sommes descendus.

Nous avons marché au milieu des arbres, sur le petit chemin pavé. Nous sommes allés jusqu'au bout de la cour, nous sommes passés à côté du préau, et j'ai vu l'entrée du hall. Je m'y suis dirigé avec la candide nonchalance d'un fou. Quelqu'un a craché. Je me suis retourné. Un geôlier nous regardait. Il était adossé au muret. Il fumait une cigarette. Il a expiré par les naseaux et, d'un simple hochement de tête, m'a fait signe de rebrousser chemin. Je n'ai pas réagi. Je n'ai pas acquiescé. Je n'ai pas fait la moue. J'ai simplement tourné les talons et je suis reparti vers les arbres.

Nous avons croisé les moines. J'ai dû m'écarter plusieurs fois de leur passage. Ils ne faisaient pas attention à nous. Ils marchaient avec une allure paisible, les mains jointes au niveau du bas ventre, le regard figé sur le lointain. J'en ai vu certains aller presser leur front contre l'écorce des arbres, comme s'ils

essayaient de rentrer en contact avec les forces de la nature. Le petit balayeur se promenait derrière eux. Il débarrassait le chemin des cailloux, des bouts de bois, et des feuilles amassées là par le vent. Il a réuni toutes ces saletés en un petit tas. Il s'est accroupi et les a ramassées avec une petite pelle. Il s'est dirigé vers le muret. Il est monté sur un petit marchepied. Et il a jeté le contenu de sa pelle par-dessus l'enceinte du monastère.

Personne n'est venu nous chercher. Alors nous avons continué notre balade. Au nord de la cour, plusieurs moines faisaient le pied de grue devant un portail. Des jeunes comme des vieux. Ils avaient tous une petite marmite à la main. On est venu leur ouvrir. Ils sont sortis. Le geôlier a refermé derrière eux. Puis il s'est retourné, il a vu que je le regardais, alors il m'a souri, et il m'a nargué avec son trousseau de clés.

Nous sommes allés nous asseoir dans les escaliers. J'ai observé les moines. J'ai regardé les arbres. Le soleil est apparu au loin. Il a franchi la crête des montagnes, il a percé les feuillages, et il m'a chauffé la peau. L'heure de retourner dans le cloître approchait. J'ai guetté le geôlier fumeur. Je voulais voir s'il nous avait oubliés. Il regardait le petit balayeur. Il lui a jeté son mégot, il a attendu qu'il le ramasse, puis il a craché par terre, il s'est ressuyé le nez d'un revers de la main, et il s'est décollé du mur. Il est venu dans notre direction. Il nous a fait signe de le suivre. Il a monté les escaliers. Il s'est retourné. Il a regardé s'il n'avait oublié personne dans la cour. Il nous a ensuite escortés à l'intérieur du temple. Il a ordonné aux fous de se lever. Ces derniers se sont mis en rang. Les geôliers ont ouvert la grande porte. Et ils nous ont poussés dans le cloître.

À notre retour du déjeuner, nous avons accueilli un nouvel arrivant. Nous l'avons regardé. Il était chinois. Il était jeune. Peut-être vingt ans. Il avait l'air énervé. Le militaire est allé le saluer. Le nouveau l'a poussé. Le militaire est tombé. Il s'est relevé, s'est mis au garde-à-vous, puis est revenu vers nous.

Nous avons laissé le nouveau s'acclimater à son nouvel

habitat. Il a fait le tour du cloître comme une poule inspectant son enclos. Nous avons gardé le silence. Nous n'avions rien à lui dire. Il ne nous intéressait pas. Il est allé s'asseoir sur les marches du grand escalier. Les geôliers sont venus le chercher quelques minutes plus tard. Ils ont pris avec eux le souriant. Ils les ont tous les deux ramenés en début d'après-midi. Attachés l'un à l'autre.

Le nouveau n'a pas eu le temps de s'habituer à sa nouvelle condition. Il est venu avec nous aux champs. Il a trébuché plusieurs fois sur le chemin. Il n'avait pas de souliers. Alors, pour s'éviter de marcher sur les pierres les plus saillantes, il faisait de petits bonds. Il n'avait pas l'air de comprendre que si le souriant ne sautait pas avec lui c'était la chute assurée. Il a continué ainsi jusqu'aux champs. Le souriant a bien été obligé de s'adapter à son allure.

Nous avons commencé la récolte du maïs. Les geôliers ont installé les binômes ligne par ligne. Ils nous ont donné de grands paniers. J'ai confié le nôtre au gros. J'ai ramassé les épis. Le gros les a portés. Je me suis arrêté au milieu du champ. À l'abri de toute surveillance, j'ai grignoté quelques grains. Ils étaient sucrés et laiteux. J'en ai proposé au gros. Il n'en a pas voulu.

Nous avons poursuivi jusqu'au bout de notre ligne. J'ai fini mon épi. J'ai jeté le trognon au milieu du champ. Nous sommes ensuite allés vider notre panier à la grange. On nous a dirigés sous un porche. Des binômes étaient affairés au tri des épis. Ils les débarrassaient de leurs cheveux et de leurs feuilles. Nous leur avons laissé notre panier. Nous en avons pris un autre. J'ai demandé de l'eau à un geôlier. Il n'en avait pas. Nous sommes repartis dans le champ. Nous avons récolté. Nous avons fait une pause. Je me suis assis dans la terre, à l'ombre des plants. J'ai commencé à manger un autre épi.

On a crié. J'ai tendu l'oreille. Les geôliers se sont mis à aboyer entre eux. Leurs voix se sont éloignées. Je me suis relevé.

J'ai poussé le gros jusqu'au bout du champ. Nous sommes descendus sur le chemin. J'ai vu un nuage de poussière. J'ai essayé d'en trouver la source. Et j'ai alors compris. Un troupeau de geôliers galopait dans un pré en jachère. Ils brandissaient leurs bâtons comme s'ils venaient de sonner une charge de cavalerie. Ils étaient en fait partis à la chasse aux fous. Loin devant eux trottaient avec maladresse un binôme. L'un des deux fuyards s'est retourné pour jeter un œil à ses poursuivants. C'était le nouveau. Il menait la cavale. Il tirait le souriant par le bras. Ils avaient beaucoup d'avance. Ils étaient à mi-chemin du poulailler. Mais ils étaient condamnés. Ils n'avaient aucune chance d'échapper aux geôliers sur un terrain aussi découvert. J'aurais été à leur place, j'aurais essayé de disparaître dans les bois.

Nous avons repris notre travail. Nous sommes retournés à la grange. Un geôlier a demandé au gros d'approcher. Il lui a fait vider les paniers triés dans une sorte de grande cage grillagée. Les épis étaient entassés là. Il y en avait déjà plusieurs tonnes. Et nous n'avions même pas fait le tiers du champ.

Le temps que le gros accomplisse sa tâche et reprenne son souffle, les fuyards ont été attrapés. La meute galvanisée les a traînés jusqu'à la grange. Puis elle a jappé. Les fous ont répondu à l'appel. Ils sont venus se mettre en rang. On nous a comptés. Tout le monde était là. Personne n'avait profité de la confusion pour essayer de s'échapper. On nous a renvoyé dans les champs. Nous avons travaillé jusqu'en fin d'après-midi.

Le nouveau et le souriant ont disparu. Je m'en suis rendu compte alors que je faisais quelques étirements avant de me coucher. Les geôliers avaient dû les mettre au cachot. Qu'allait-il leur arriver ? Le souriant méritait un peu de clémence. Il s'était juste rendu coupable de stupidité. Il aurait dû essayer de raisonner son binôme. Il aurait même dû saboter sa tentative d'évasion. Le nouveau risquait un rappel à l'ordre bien plus sévère. Il allait bientôt se rendre compte du merdier dans lequel

il était tombé. Et il allait bientôt comprendre qu'il n'allait pas pouvoir sortir d'ici sans un plan. Pour le moment, il n'en avait pas. Moi, si.

J'ai tâté ma paillasse, j'ai sorti mon crayon et une feuille de papier. L'idée manquait un peu d'originalité, mais elle avait le mérite d'être simple. Envoyer une bouteille à la mer. J'avais déjà réfléchi à la possibilité de cacher un message dans une caisse d'œufs. Et puis je m'étais dit que quiconque trouverait un mot écrit dans une langue autre que la sienne n'en aurait probablement rien à faire. J'avais besoin d'une personne de confiance, d'un complice discret, sensible à ma cause et capable d'entrer en contact avec le monde extérieur. Le petit balayeur.

J'ai eu beau me tordre l'esprit, il n'y avait pas de meilleur candidat. Parmi tous les occupants de ce monastère, il était le seul à ne pas m'ignorer. Sa jeunesse était son plus grand atout et son plus beau défaut. Elle le rendait capable de défier un ordre qui le cantonnait au rang de simple aspirant-balayeur. Il était ma seule chance. Mais un doute subsistait. Était-il en mesure de porter mon message hors de ces murs ? Peut-être. Comme je l'ai vu ce matin, les moines ne restent pas toute la journée enfermés dans le monastère. Ils doivent probablement aller dehors pour se ravitailler. Jusqu'à preuve du contraire, ils ne cultivent pas le riz qu'ils nous servent pourtant à chaque repas. Une seule de ces promenades pourrait donner au petit balayeur l'occasion de parler de mon cas à un villageois, un marchand, ou à un membre de sa famille. La solution était donc toute trouvée. J'avais une bouteille et une mer d'incertitude dans laquelle la jeter. Ne restait plus qu'à écrire le message.

J'ai pris la feuille, j'ai découpé une petite bande de papier, et j'ai réfléchi aux informations que j'allais y inscrire. Je me suis souvenu de ce numéro de téléphone. Je me suis demandé si j'étais dans le bon pays. Il fallait espérer que oui. Je n'avais pas le choix. J'ai posé la pointe de mon crayon sur le bout de papier. J'ai écrit le numéro. En chiffre arabe et en bâtonnet pour qu'un

Chinois puisse l'interpréter. J'ai mentionné mon nom. J'ai ensuite plié le message, et je l'ai rangé avec le reste de mon petit matériel.

J'ai dû patienter plus d'une semaine avant que les moines ne se décident à nous accorder de nouveau l'entrée au temple. Quand l'occasion s'est enfin présentée, j'ai sorti le bout de papier de mon slip — j'avais pris l'habitude de le garder avec moi en toute circonstance —, et je l'ai serré dans ma main. J'ai monté les marches du grand escalier, j'ai passé la porte, et je suis allé m'asseoir au fond de la salle.

J'ai prié. J'ai fait l'impasse sur la méditation. Je me suis levé en même temps que les moines. J'ai descendu les escaliers avec eux. Je me suis baladé au milieu des arbres. J'ai reçu quelques feuilles dans le visage. Le vent soufflait en rafales. Je suis allé voir au sud de la cour. Une flamme a jailli près du muret. Le geôlier a allumé sa cigarette. Il m'a regardé approcher. Je ne me suis pas soucié de lui et j'ai feint de continuer ma marche méditative.

Les jeunes moines ont bientôt fait leur entrée dans la cour. Ils sont partis chercher leur matériel dans un local, sous le préau. La plupart d'entre eux en sont ressortis avec des petites marmites. Ils sont allés les poser devant le portail. Et ils ont attendu là. Les autres ont ramené des balais et des pelles. Le petit balayeur était parmi ceux-là. J'ai essayé de croiser son regard. Il a foncé tête baissée vers les arbres, et il s'est mis au travail.

J'ai essayé de m'approcher de lui une première fois. Mon papier m'a alors semblé bien trop gros. Je n'ai pas osé le lui tendre. J'ai effectué deux autres passages, des bourrasques m'ont à chaque fois dissuadé de lâcher mon message. J'ai fait une dernière tentative. Le geôlier ne m'a pas lâché des yeux une seule seconde. Il avait peut-être compris mon petit manège.

Je suis retourné m'asseoir dans les escaliers. Et j'ai observé. Deux binômes se baladaient dans la cour. Ils se suivaient sans trop savoir où aller, comme des moutons à la découverte d'un

nouveau pré. Le geôlier les surveillait. C'était le moment d'en profiter. J'ai roulé mon petit papier en boule. Je me suis levé. Je suis allé tourner autour du petit balayeur. J'ai attendu que les deux binômes s'éloignent un peu. Ils se sont aventurés sous le préau. Le geôlier les avait à l'œil. Je me suis approché du petit balayeur. J'ai essayé d'attirer discrètement son attention. Il n'a pas réagi. J'ai laissé tomber la boule de papier à terre. Je l'ai poussée vers lui avec le pied. Le bruit de ma chaîne a alerté le geôlier, il a tourné la tête dans ma direction. J'ai repris la marche comme si de rien n'était.

Après m'être un peu éloigné, j'ai essayé de voir ce que faisait le petit balayeur. Il était calme. Il s'est accroupi à plusieurs reprises, il a ramassé des saletés, il est allé les jeter par-dessus le muret, et il est retourné balayer.

Qu'avait-il fait de ma boule de papier ? Je devais en avoir le cœur net. Je suis allé voir là où je l'avais laissée tomber. Elle n'y était plus. Le petit balayeur l'avait récupérée. Ou balancée. Non. Là-bas. Au pied d'un arbre. Elle roulait. Poussée par le vent. Elle a terminé sa course contre une racine. Je me suis avancé pour aller la ramasser. Une nouvelle bourrasque l'a emportée. Elle s'est arrêtée à quelques mètres du geôlier. Ce dernier m'a regardé. Il m'a fait signe de retourner dans le temple. Puis il a appelé les deux binômes. C'était l'heure de rentrer. Mais je ne pouvais pas laisser ma boule de papier là. Alors je me suis mis en marche. Le geôlier a terminé sa cigarette d'un air énervé, il a craché par terre, puis il m'a ordonné de rebrousser chemin. Je ne l'ai pas écouté. Il a fait une grimace et s'est dirigé vers moi. La boule a encore bougé d'un bon mètre. J'ai accéléré. Il allait la voir sautiller. Il fallait que je la ramasse. Tout de suite. J'ai trottiné. Le gros a essayé de me suivre. J'ai allongé le pas. Le geôlier m'a invectivé. Mes pieds se sont emmêlés, je me suis étalé sur le sol de tout mon long.

Le geôlier m'a rejoint. Il ricanait. Il m'a fait me relever. Il a jeté son mégot aux pieds du petit balayeur, il m'a attrapé par les

épaules, et il m'a fait me retourner vers le temple. Il m'a donné un tape sur le crâne pour que je me mette en marche. Je lui ai laissé un peu d'avance, et je lui ai emboîté le pas. La boule de papier était dans ma main. D'un geste sec et précis, je l'ai jetée à la figure du petit balayeur.

Le nouveau et le souriant sont revenus parmi nous. Épuisés. Amaigris. Les geôliers ont dû les priver de repas pendant toute une semaine. Ils leur ont confisqué leur bien le plus précieux. L'espoir. Sans lui, les deux fous n'oseront plus jamais s'échapper. Ils n'en auront plus la force. La faim va maintenant asservir leurs pensées, et une cathédrale d'ordre et de travail va ensevelir ce qu'il reste de leurs désirs.

Ce soir, nous avons enfin pu assister à une prière. Je me suis assis juste derrière le petit balayeur. Après les chants, il est descendu dans la cour des moines. Je l'y ai suivi. Je me suis adossé à un arbre. J'ai regardé le geôlier fumeur. Il a eu du mal à allumer sa cigarette. Il y avait du vent. L'air glacé des sommets est venu chasser l'air chaud du plateau. Des jeunes moines ont ramassé les feuilles précipitées au sol par les bourrasques. Ils les ont réunies en tas, puis les ont enflammées.

Le petit balayeur n'a pas balayé. Il est allé rejoindre ses aînés sous le préau. Il les a suivis dans leur étrange procession. Il a progressé en ligne droite d'un pas lent et saccadé, comme s'il évoluait à plusieurs mètres du sol sur un filin invisible. Les moines ont marché ainsi jusqu'au crépuscule. Les flammes ont fait danser leurs ombres sur les murs du monastère. Je me serais cru de retour en Afrique, aux célébrations nocturnes d'un rite berbère.

Le petit balayeur a quitté le préau. Il s'est approché des cendres rougeoyantes. Il les a remuées avec un bâton. Des braises se sont envolées. Elles ont sauté par dessus le muret, ont tourbillonné un instant, et se sont évanouies dans la nuit. Le petit balayeur s'est accroupi. Il a tourné la tête vers moi. Puis il a sorti de sa manche une boule de papier. Ma boule de papier. Il l'a dépliée. Et il l'a jetée dans les cendres comme si elle lui avait brûlé les doigts. Le papier s'est enflammé. Le petit balayeur l'a

regardé se consumer. Il s'est relevé, et il est parti.

Le lendemain matin, les geôliers nous ont confinés dans notre dortoir. Plusieurs binômes sont repartis se coucher. Je suis quant à moi allé me coller devant le grillage de nos fenêtres. Le groupe du poulailler est venu se mettre en rang. On leur a ouvert le portail. Ils sont sortis. Leur journée de travail a débuté dans la normalité. Pas la nôtre.

L'aube est passée. J'ai regardé les geôliers mettre en place des poteaux dans l'arrière-cour. Ils ont tendu des fils. Les folles les ont rejoints. Elles portaient de grandes bassines. J'ai fait signe aux fous d'approcher. Ils se sont amassés devant les fenêtres. Ils n'en croyaient pas leurs yeux. Moi non plus.

Les folles ont sorti de leurs bassines de longues étoffes colorées. Elles les ont attrapées par les coins, les ont levées au-dessus de leur tête, et les ont accrochées aux étendoirs. Les tissus se sont égouttés. De petites flaques ocre se sont formées sur la terre sèche. Les folles se sont ressuyé les mains sur leurs loques. La teinture était fraîche. Elles en étaient barbouillées de la tête aux pieds.

J'ai vu la sorcière. Elle essayait tant bien que mal d'étendre une nappe. Une énergie excessive animait chacun de ses gestes. Les autres folles n'étaient pas toutes dans un état aussi déplorable. L'une d'elles s'est approchée de notre dortoir. Elle a levé la tête vers nos fenêtres et a répondu à nos sourires béats par un timide signe de la main. Ses petites jambes et ses petits bras nageaient dans une robe ample. Son visage de femme semblait avoir été posé sur le corps d'une enfant. Elle était très belle. Très simple. Ses cheveux gras cachaient un peu son grand front. Ses lèvres étaient épaisses. Ses yeux étaient larges. Son nez était petit. À bien des égards, ses traits m'ont rappelé ceux d'une Européenne.

Un geôlier l'a arrachée à ma vue. Il l'a tirée jusqu'à une bassine et l'a remise au travail. Ma belle Chinoise a soulevé sa robe. Elle n'avait pas de chaîne. Elle a écarté les jambes et s'est

penchée sur sa bassine. Elle s'est redressée avec difficultés. Elle a étendu ses nappes avec l'aide d'une autre folle, puis elle a soufflé un peu. Elle s'est tenu le dos comme une petite vieille et a posé sa main sur son ventre. J'ai alors compris. Elle était enceinte. De plusieurs mois.

Je me suis demandé ce que les geôliers allaient bien pouvoir faire de cet enfant. Dès qu'il viendra au monde, ils l'arracheront probablement à sa mère et ils installeront de petites chaînes autour de ses petites chevilles. Le petit grandira les pieds liés, et sa chaîne deviendra un élément à part entière de son anatomie.

Pour les fous comme pour moi, les chaînes sont un corps étranger. Nous passons malgré tout nos journées à essayer de nous en accommoder. Nous mettons au point des trésors d'astuce pour qu'elles épargnent nos chevilles, pour qu'elles nous semblent moins lourdes, et pour qu'elles n'entravent pas notre marche. Nous oublions alors l'essentiel. Essayer de nous en défaire.

Les chaînes sont pernicieuses. Elles changent les Hommes. Les geôliers l'ont bien compris. Avec le concours forcé de toutes ces folles, ils sont sur le point de créer une génération entière d'esclaves dociles. Cet enfant en sera le premier représentant. Lui et ses futurs camarades seront bien incapables de voir leurs chaînes comme un frein, une aliénation ou une torture, puisqu'elles auront toujours fait partie de leur identité. Ces animaux obéissants ne se demanderont même pas pourquoi leurs maîtres en sont dépourvus. Ils auront été éduqués dans un monde où cette différence aura valeur de logique, et où la logique aura valeur de raison. Ils auront alors perdu toute conscience. Les geôliers pourront ouvrir grand les portes du monastère et arrêter toute surveillance, les enchaînés ne partiront pas. Ils n'auront plus qu'à leur donner tout le savon qu'ils souhaitent, tous les souliers qu'ils désirent, les laisser choisir leur travail, et leur faire croire au confort, les esclaves les verront là comme des bienfaiteurs. Les geôliers auront ainsi su

soumettre silencieusement les Hommes. Les bêtes asservies ne seront plus bonnes qu'à travailler les champs, nourrir les maîtres, confectionner leurs vêtements, nettoyer leurs chambres et assouvir leurs pulsions. Si un tel jour arrive, qui pourra sauver ces âmes perdues ? Qui pourra leur dire que cette normale normalité est tout à fait anormale ? Une personne née sans chaînes. Une personne qui veut se défaire de ses chaînes. Moi.

Je suis retourné à ma paillasse. J'ai posé mes coudes sur mes genoux, et j'ai noyé mon visage dans mes mains. J'étais honteux d'avoir ainsi bavé devant les traits de cette misérable Chinoise. Je ne valais pas mieux que tous ces fous, à chercher ainsi mon humanité dans le seul sursaut d'un désir importun.

Il était temps pour moi de quitter cet enfer. Par mes propres moyens. Le petit balayeur ne pouvait rien pour moi. Je lui en avais trop demandé. J'avais même eu tort d'avoir essayé de le rallier à ma cause. Il était, comme tous les autres moines, l'image d'un néant que je devais fuir.

Les geôliers ont ouvert le dortoir dans la matinée. Nous avons nettoyé quelques flaques de teinture. J'ai laissé le gros travailler. Nous avons déjeuné. Nous sommes sortis dans l'arrière-cour. Nous sommes passés à côté des nappes. Les geôliers ont ouvert le portail. Nous sommes allés dans les champs.

De là-haut, j'ai regardé le monastère. Les folles sont venues récupérer leurs bouts de tissus. Quand nous sommes rentrés, les geôliers nous ont fait ranger les étendoirs. Le gros et moi avons porté un poteau jusqu'au débarras. Les geôliers nous l'ont fait poser devant la porte. Nous sommes ensuite allés dans le cloître. J'ai bu un coup d'eau au robinet. Je me suis assis contre un pilier. Et j'ai réfléchi.

Pour sortir d'ici, il y a quatre chemins. La porte rouge. La porte du temple. La porte du cachot. Et la porte verte. Cette dernière est d'ores et déjà à retirer de tout plan d'évasion. Depuis le cloître, on ne peut pas l'ouvrir. Un geôlier doit actionner le

verrou de l'autre côté.

Le cachot est tout aussi impénétrable. C'est la seule partie du monastère qui ait vraiment été pensée comme une prison. Les portes y sont lourdes et nombreuses. Les geôliers y font des rondes régulières. Ils se promènent avec un gros trousseau de clés. Ils ferment toujours les portes derrière eux. La sorcière avait certes réussi à atteindre ma cellule, mais elle avait dû bénéficier d'un concours de circonstances. Bien à elle. La chance ne sourit qu'aux fous.

Troisième solution, le temple. Sa grande porte est elle aussi fermée de l'intérieure. Les moines ne l'ouvrent qu'à l'heure des prières. Même si nous pouvons y assister, les geôliers nous surveillent. Impossible d'échapper à leur surveillance. La pénombre n'y fera rien. Nous ne pouvons pas espérer grimper sur le muret sans nous faire trahir par le bruit de nos chaînes.

La porte rouge est la dernière option. Elle n'est pas très épaisse. Elle est d'origine. Elle date peut-être d'un temps où son unique vocation était d'empêcher les courants d'air. C'est dire si un bon coup d'épaule pourrait en venir à bout. Elle n'est d'ailleurs pas plus épaisse que la porte du dortoir. Les deux sont à peu de choses près identiques. Elles me plaisent. Pour les geôliers, elles n'ont presque aucune importance. L'une sert à empêcher les fous de vagabonder sur le balcon en pleine nuit, l'autre donne accès à un simple vestibule. Pour moi, l'enjeu est tout autre. Si j'ouvre la porte rouge, je pourrai atteindre l'arrière-cour. Et si j'atteins l'arrière-cour, je n'aurai plus qu'un seul obstacle à franchir. Le portail. Ou le mur.

Reste donc un problème de taille. Comment déverrouiller toutes ces portes ? Du dortoir à l'arrière-cour, il y a deux serrures et deux cadenas. Les clés qui permettent de les ouvrir sont bien entendu la propriété des geôliers. Ils les gardent toujours avec eux. Ils ne les lâchent jamais. Pas même pour les mettre dans leur poche. Je vais devoir les leur arracher des mains. Ou attendre qu'ils commettent une erreur.

Aujourd'hui, le gros et moi avons passé la matinée dans le quartier des geôliers. Nous avons été de corvée de poubelle. Nous avons vidé les chambres, la salle d'eau, et nous sommes montés au deuxième pour faire les bureaux. Nous y avons croisé le nouveau et le souriant. Ils ont balayé le couloir puis sont descendus. J'ai tiré le gros jusqu'à la salle de détente. Je lui ai fait tenir un sac. J'y ai jeté quelques détritrus. J'ai ensuite regardé si tout était en ordre. J'ai remis un coussin en place, et c'est là que je les ai vues. Posées sur le divan. Les clés.

Je m'en suis approché. Je n'ai pas osé les toucher. C'était trop beau. Un geôlier avait dû les oublier là. Il n'allait pas tarder à venir les chercher. Plusieurs idées se sont bousculées dans ma tête. Prendre les clés. Les jeter avec les déchets. Et après ? Je ne sais pas où les geôliers vident leurs ordures. Peut-être même qu'ils les brûlent. Ça ne sert à rien. J'ai mieux. Ouvrir une fenêtre et les balancer directement dans le cloître. À cette heure-ci, des binômes nettoient l'urinoir. Et un geôlier est sûrement en train de les surveiller. S'il voit les clés tomber, il comprendra d'où elles auront été jetées. Il reste bien une dernière solution. Les mettre dans mon slip. Mais c'est du quitte ou double. Le moindre bruit, ou la moindre fouille, et je suis mort.

J'ai attrapé le trousseau. J'ai regardé les clés une à une. J'ai réfléchi. J'ai hésité. Puis je les ai coincées entre le dossier du canapé et son assise, comme si elles avaient glissé là par accident. À défaut de pouvoir les voler maintenant, je me donnais un peu de temps. Au mieux, les geôliers ne les retrouveraient pas, et je n'aurais alors plus qu'à trouver un moyen de les faire sortir d'ici. Au pire, ils mettraient la main dessus rapidement, et n'y verraient là qu'une simple étourderie.

En fin de matinée, des binômes nous ont rejoints. Ils ont nettoyé les bureaux et nous ont débarrassés de nos sacs. Nous sommes ensuite tous redescendus au premier étage. Nous nous sommes mis en rang. Nous avons attendu que les geôliers viennent nous chercher. Ils étaient au bout du couloir. Ils

discutaient. L'un d'eux avait l'air bien embêté. Au bout d'un moment, ils sont venus vers nous. Ils nous ont fait baisser nos pantalons. Ils nous ont ordonné de secouer nos slips. Ils ont tâté nos chemises. Ils n'ont rien trouvé. Alors ils ont ouvert un à un les sacs de détritrus. Ils ont fait signe à un binôme de venir fouiller dedans. Les fous n'ont rien trouvé. Le geôlier embêté m'a pointé du doigt. Son collègue m'a fait approcher. Il a appelé deux autres binômes. Et ils nous ont emmenés avec eux au deuxième étage.

Nous avons été poussés dans la salle de repos. Le geôlier embêté a expliqué à son collègue qu'il avait dû poser ses clés sur une table, ou sur l'accoudoir du canapé, ou sur une commode. Il n'en avait en fait pas la moindre idée. Il s'est gratté la tête. Il s'est approché du canapé. Il s'est penché derrière le dossier, il a regardé par terre, mais il n'a rien trouvé.

On nous a fait fouiller la salle de fond en comble. Nous avons ouvert des tiroirs, j'ai soulevé une plante, nous avons poussé des chaises, et j'ai regardé sous des tables. Je me suis approché du canapé. J'ai passé la main entre les coussins. J'ai continué comme si de rien n'était. Ils ont envoyé un binôme vers les bureaux. Le nouveau et le souriant sont restés ici. Ils ont cherché avec beaucoup d'entrain. Ils se sentaient peut-être coupables. Ils ont ouvert des placards. Ils ont regardé derrière une commode. Ils se sont ensuite intéressés au canapé. Ils ont fouillé entre les coussins. Ils en ont soulevé un. Rien. Ils ont retiré une assise. Rien. Je les ai surveillés du coin de l'œil, et j'ai continué mes propres recherches. J'ai déplacé quelques papiers dans un tiroir. J'ai inspecté l'intérieur d'une théière. J'ai ouvert une boîte de biscuits. Les geôliers m'ont dit de reposer ça. Quelqu'un s'est esclaffé. Je me suis retourné. Le souriant tenait dans sa main le trousseau de clés. Il pointait du doigt le canapé. Le geôlier embêté s'est approché de lui. Il a récupéré son bien sans même le féliciter. Il était soulagé, mais aussi un peu honteux. Son collègue était perplexe. Il a dévisagé le nouveau. Il

l'avait à l'œil.

Les geôliers nous ont ramenés dans le cloître. Ils ont ouvert le cachot. Ils nous ont poussés jusqu'au réfectoire. Nous avons mangé en silence. J'ai repensé aux clés. Après des jours et des jours d'attente, j'étais passé à deux doigts d'une belle réussite. Je me suis demandé si je n'avais pas raté là une occasion inespérée de m'enfuir. J'allais peut-être devoir attendre longtemps avant qu'une telle opportunité ne se présente à nouveau. Attendre. Depuis je suis ici, je ne fais que ça. Il était peut-être temps de changer de posture. Il était peut-être temps d'agir. Et il était peut-être temps de passer au plan B.

Je n'ai jamais trop parlé avec ma mère. Faute de temps. De nos rares conversations, je n'ai retenu que deux choses. Tu ne seras jamais mieux servi que par toi-même, et ne fais confiance à personne. Si je m'en souviens si bien, c'est que j'ai toujours été frappé par la gravité — voire l'amertume — avec laquelle elle disait ça. Néanmoins, même si j'ai du respect pour ma mère, je n'ai jamais prêté la moindre importance à l'une ou l'autre de ces deux maximes. Jusqu'à ce soir.

J'ai attendu que tout le monde s'endorme, et j'ai fait l'inventaire de ce que j'avais en ma possession. Une baguette, un crayon, et du papier. J'ai poussé le gros. Il s'est retourné. Je me suis levé. Il m'a suivi. Je suis allé devant la porte du dortoir. J'ai inspecté le trou de la serrure. Puis j'ai repensé au trousseau. Parmi les cinq clés que j'avais pu y voir attachées, une seule devait ouvrir cette porte. Et je savais précisément laquelle. La forme de cette serrure venait de me le confirmer.

Je suis retourné à ma paillasse. J'ai cassé la baguette en deux. J'en ai gardé un morceau. J'ai ensuite découpé un bout de papier. Je l'ai plié plusieurs fois jusqu'à obtenir quelque chose d'assez dur. Je l'ai attaché à la baguette avec le fil d'une couture. Puis j'ai tiré le gros avec moi jusqu'à la porte du dortoir. J'ai mis ma clé de fortune dans la serrure. Le panneton en papier est rentré avec un peu de difficulté. Mais il est rentré. J'ai tourné la tige. J'ai forcé. Les fils ont lâché.

J'ai eu une autre idée. J'ai défait ma clé. Avec mes incisives, j'ai fendu la tige en deux dans le sens de la longueur. J'en ai cassé un petit bout. J'ai coincé ce morceau entre les deux moitiés de tige. Je l'ai attaché avec le fil. La clé obtenue avait l'allure d'une petite hache rudimentaire.

J'ai jeté un œil aux paillasses. Les fous dormaient toujours. J'ai tendu l'oreille. Le cloître était silencieux. J'ai inséré ma clé

dans la serrure. J'ai mis le panneton en position. J'ai tourné la tige. Le bois a un peu grincé. J'ai senti le mécanisme bouger. J'ai poursuivi la rotation. La serrure s'est ouverte dans un claquement assourdissant. Je me suis retourné. Pas de réaction chez les fous.

J'ai regardé le gros. Il n'avait pas l'air de bien comprendre ce que je faisais. Je lui ai dit de ne pas faire de bruit. J'ai baissé la poignée. J'ai poussé la porte de quelques centimètres. Et je l'ai aussitôt refermée. Avant d'aller plus loin, je devais être certain que les geôliers ne faisaient pas de ronde durant la nuit. Alors j'ai collé mon oreille contre la porte. Et j'ai veillé.

Le gros s'est vite endormi. J'ai lutté pour ne pas l'accompagner. Des fous se sont retournés une ou deux fois. J'en ai vu un se redresser et se rallonger aussitôt. Il ne nous a pas vus. Dehors, il n'y a pas eu le moindre mouvement.

La cloche a sonné l'heure du réveil. Les moines la font toujours retentir selon un schéma bien particulier. Ils la frappent plusieurs fois en réduisant progressivement l'écart entre chaque coup, ils s'arrêtent, ils attendent la fin des vibrations, puis ils recommencent. Ce cérémonial dure en général plusieurs minutes. Cette fois-ci, j'ai compté en tout et pour tout soixante coups.

J'ai secoué le gros. Il n'avait pas entendu la cloche. Nous sommes retournés à nos paillasses. Les fous n'ont pas bougé. Ils s'étaient depuis longtemps habitués à ignorer ce boucan nocturne. Je me suis assis, et je me suis transformé en chronomètre. J'ai battu les secondes avec un doigt. Le fou hurleur s'est réveillé au bout de huit minutes. J'ai entendu les geôliers monter les escaliers après un quart d'heure environ. Ils ont ouvert la grille et sont montés sur le balcon. Ils se sont approchés du dortoir. L'un d'eux a inséré sa clé dans la serrure. Il l'a tournée. Il a baissé la poignée et ouvert la porte.

La journée a été difficile. J'ai fait une sieste après le repas. Une autre au retour des champs. La nuit venue, je suis resté

cloué sur ma paillasse. J'ai préféré ne pas sortir.

Le lendemain, j'ai attendu que le noir complet s'invite dans notre dortoir, et je me suis levé. J'ai réveillé le gros. Le pauvre avait déjà commencé sa nuit. Je lui ai demandé de me suivre. Nous sommes allés devant la porte. Je suis resté planté là quelques minutes. J'ai essayé de regarder par le trou de la serrure. J'ai tendu l'oreille. Aucun bruit. Pas même un hibou.

J'ai inséré ma clé. Je l'ai tournée. J'ai ouvert la porte avec précaution. J'y ai passé un œil, une main, puis un bras. J'ai posé le pied sur le plancher du balcon. Le bois n'a pas bronché. J'ai regardé en direction du temple. Dans la nuit épaisse, je n'ai pu qu'en deviner les formes. À cette heure-ci, tout était plongé dans un sommeil profond. Au loin, le vent a fait frémir le feuillage des arbres.

J'ai invité le gros à sortir du dortoir. Il s'est avancé. Une planche a craqué. Nous avons tous les deux arrêté de respirer. Je lui ai fait une réprimande. Je lui ai dit de ne pas marcher si près de moi. Nous nous sommes avancés jusqu'à la rambarde. J'ai penché la tête. Le cloître était un gouffre sans fond.

Nous sommes restés sur le balcon. Nous avons profité de l'air frais et nous avons attendu. J'ai senti une petite brise glisser sur ma joue. Derrière moi, la porte a grincé. Je me suis retourné, j'ai bondi, et je l'ai arrêtée avant qu'elle ne claque. Deux erreurs en quelques minutes. J'ai pesté en silence. Et j'ai refermé la porte.

Nous nous sommes assis sur le plancher. Je me suis adossé au mur. Le gros s'est allongé sur le flanc. Je l'ai regardé s'endormir. Sans lui, j'aurais peut-être déjà quitté le monastère. Je serais monté sur la rambarde, j'aurais grimpé dans la charpente, j'aurais soulevé quelques tuiles, je me serais hissé sur le toit du dortoir, j'aurais marché jusqu'au quartier des geôliers, j'aurais sauté par dessus le mur d'enceinte, et je m'en serais allé vers la liberté.

Je n'ai pas vu le temps passer. La cloche a retenti. Soixante fois. Comme convenu. Il n'y a eu aucun mouvement durant la

nuit. Ni dans le cloître ni ailleurs dans le monastère. Du moins, aussi loin que mes oreilles me permettaient d'entendre.

Nous nous sommes levés. Nous sommes rentrés dans le dortoir. J'ai laissé la porte entre-ouverte. J'ai attendu. Au bout de deux minutes, une lumière s'est allumée. Elle éclairait le balcon d'en face. Elle venait à coup sûr du quartier des geôliers. Elle s'est éteinte à la quatrième minute. Trois minutes plus tard, le fou hurleur a hurlé. Il était plus ou moins à l'heure.

J'ai fermé la porte. Les geôliers sont une nouvelle fois arrivés un quart d'heure après le dernier son de cloche. Ils étaient deux. Non. Trois. Ce dernier a traversé le cloître. Les autres ont monté les escaliers. Ils ont ouvert la grille. Nous sommes retournés nous allonger sur nos paillasses. Ils ont ouvert la porte.

Ce matin, il n'y a pas eu de prières. Je me suis débarbouillé, et j'ai fait le point. La nuit allait être le moment propice à mon évasion. J'en étais maintenant certain. Avant le réveil des moines, le monastère était aussi paisible qu'une montagne. Ces nombreuses heures de silence allaient me permettre de mener en toute quiétude mes petites manigances. Il me restait cependant encore plusieurs obstacles à franchir. À commencer par la grille des escaliers. Elle était fermée par un cadenas un peu rouillé. Pour le crocheter, j'allais avoir besoin d'outils spécifiques. Des aiguilles, des trombones, ou des épingles à nourrice.

J'ai commencé mes recherches dès le début de la matinée. On nous a emmenés nettoyer le dortoir des folles. J'ai retourné leurs matelas, j'ai inspecté leurs sommiers, puis j'ai regardé dans les couloirs et dans les sacs de déchets. Je m'étais mis en tête de trouver une aiguille. Après tout, la couture semblait être une de leurs activités principales. En deux heures, je n'ai mis la main que sur des poils, des cheveux, et une dent.

J'ai profité de notre travail aux champs pour fouiner un peu à la grange. Quand nous sommes allés chercher nos outils, j'ai un peu traîné, et j'ai regardé ce que j'avais autour de moi. Vilebrequin, scie, hache, masse. Autant de trésors inutiles. Je ne

pouvais pas espérer les ramener avec moi au monastère ni même les utiliser ici sans alerter les geôliers. L'un d'eux est venu nous faire sortir de la caverne d'Ali Baba. Nous avons pris nos outils et nous sommes sortis.

Les jours suivants, je n'ai rien trouvé du tout. Entre temps, j'ai assisté à deux prières. À la première, je n'ai pas vu le petit balayeur. À la seconde, il m'a ignoré.

Ce matin, nous avons nettoyé le quartier des geôliers. Nous sommes restés au premier étage. Nous nous sommes occupés des chambres. Un geôlier nous a fait changer les draps. Il nous a ensuite fait passer le balai et le chiffon. Puis il est parti. Il est repassé de temps à autre jeter un coup d'œil à ce que nous faisions. Il surveillait ainsi tous les binômes qui travaillaient à cet étage.

Dans une des plus grandes chambres, le geôlier m'a fait ouvrir la fenêtre. Pour que j'aère la pièce. J'imagine. Je me suis exécuté. Il est parti rouspéter à côté. Je me suis approché d'une commode. Il est revenu. J'ai feint de passer le chiffon. Il a dit quelque chose au gros, puis il est reparti dans le couloir. Je l'ai entendu s'éloigner.

Je me suis penché sur la commode. J'ai ouvert le premier tiroir. Il contenait des vêtements, des cigarettes, une boîte. J'ai ouvert la boîte. C'était un nécessaire à écrire. Il y avait aussi une espèce de flacon avec un compte goutte. L'étiquette représentait un homme souriant entouré de fleurs. Peut-être un produit pour les yeux, ou un fortifiant à mettre dans le thé. J'ai entendu le geôlier approcher. J'ai fermé le tiroir. Il n'a fait que passer. J'ai attendu qu'il s'éloigne un peu, et j'ai ouvert le deuxième tiroir. Une boîte de bonbons — on aurait dit des pastilles pour la gorge ou pour l'haleine —, des élastiques, et un petit miroir. Il y avait aussi un gros pull. Je l'ai soulevé. Il cachait un petit tas de lettres manuscrites. J'ai ouvert le dernier tiroir. Il y avait des chaussures, de la cire à chaussure, un chapeau, un poste radio, et des magazines érotiques. J'ai pris le poste radio. J'ai tiré l'antenne.

Trop épaisse pour ce que je cherchais. J'ai ouvert le compartiment à pile. Il était vide. J'ai réfléchi un instant. On ne devait pas capter grand-chose dans ces montagnes. Tant mieux pour moi. Tant pis pour le propriétaire. Il n'allait plus rien capter maintenant. J'ai arraché le ressort qui sert de contact avec la pile. Je l'ai mis dans ma bouche. Je remis le cache pile en place. J'ai rangé le poste radio comme je l'avais trouvé. J'ai fermé le tiroir. Le geôlier est arrivé. Il m'a dit de refermer la fenêtre et de sortir.

Nous avons passé le balai jusqu'en fin de matinée. Les geôliers nous ont ensuite mis en rang. Ils nous ont fouillés. Ils nous ont ramenés dans le cloître. Nous avons déjeuné. J'ai caché le ressort dans mon slip. J'ai eu peur de le perdre dans les champs. Alors je l'ai remis dans ma bouche. Nous sommes rentrés. Ils nous ont enfermés dans le dortoir. Je me suis allongé, et j'ai attendu que tout le monde s'endorme.

Aux premiers ronflements, je me suis assis sur ma paille, j'ai sorti mon ressort, et je l'ai déplié. J'en ai fait un fil de fer long et droit. Je l'ai grignoté, tortillé, et torsadé jusqu'à ce qu'il se casse. J'ai gardé un morceau comme tel. J'ai plié l'autre en deux pour qu'il soit plus rigide, et j'en ai tordu l'extrémité de manière à ce qu'il forme un angle droit. Mes outils de crochetage étaient prêts. Je les ai cachés dans ma paille, et je me suis couché. Je devais prendre des forces pour la sortie nocturne du lendemain.

J'ai touché l'épaule du gros. Il s'est réveillé. J'ai récupéré ma clé et mes deux bouts de fil de fer. J'ai plié des morceaux de papier. Je les ai coincés entre nos chaînes et nos menottes. Nous avons rejoint la porte sans faire un seul bruit. J'ai écouté le silence. J'ai mis ma clé dans la serrure. Je l'ai tournée. Nous sommes sortis sur le balcon. J'ai refermé la porte. Je l'ai verrouillée. J'ai rangé ma clé. Et j'ai fait un signe de tête au gros.

Nous avons traversé le balcon. Nous nous sommes arrêtés devant la grille des escaliers. J'ai tiré vers moi la chaîne qui la maintenait fermée. J'ai attrapé le cadenas. J'ai sorti mes outils. J'ai enfoncé le fil de fer recourbé dans la serrure. Je l'ai tourné vers moi pour qu'il exerce une légère tension. J'ai ensuite pris le fil droit. Je l'ai enfoncé là où doivent normalement rentrer les dents de la clé. J'ai poussé les goupilles une à une. J'ai essayé de les bloquer vers le bas. La serrure est restée immobile. J'ai fait une pause. J'ai soufflé. Je me suis remis en place. Je m'y suis pris avec un peu moins de finesse. J'ai appliqué la tension. J'ai enfoncé le fil de fer. Je l'ai remué vigoureusement. La serrure a tourné. Le cadenas s'est ouvert. J'ai retiré la chaîne. J'ai ouvert la grille. Nous sommes descendus sur les deux premières marches. J'ai dit au gros de s'arrêter. J'ai refermé la grille. J'ai remis la chaîne en place. J'ai hésité à refermer le cadenas. J'allais perdre du temps à le rouvrir au retour. Mais je préférais éviter de laisser le moindre indice de mon passage. Alors je l'ai refermé.

Nous sommes descendus dans le cloître. J'ai voulu essayer quelque chose. Juste au cas où. J'ai glissé mes doigts sous la porte verte. Je l'ai tirée. Elle n'a même pas tremblé sur ses gonds. Je me suis relevé. Nous avons longé le balcon. Nous sommes passés devant l'urinoir, puis devant la porte rouge. J'ai continué jusqu'à la porte du cachot. J'ai inspecté sa serrure. Elle était monstrueuse. Inutile de s'y risquer. L'ogresse n'aurait fait qu'une

bouchée de mon petit bout de bois. Ce devait être l'affaire d'une clé bien plus grosse.

Nous sommes retournés devant la porte rouge. J'ai pris une profonde inspiration. Le sifflement de mes narines a résonné dans le cloître comme une tempête. J'ai regardé le gros. Sa bouche était grande ouverte et sa lèvre inférieure pendait. Il avait l'air idiot, mais au moins il respirait en silence. Il m'a regardé faire. J'ai sorti ma clé. J'ai cherché à tâtons le trou de la serrure. Je l'ai trouvé. J'y ai inséré ma clé. Je l'ai tournée. Elle n'a pas bougé. Je l'ai enfoncée un peu plus. Toujours rien. Je l'ai retirée. J'ai essayé d'y voir quelque chose. Je n'ai rien vu. J'ai recommencé. J'ai mis du temps avant de trouver le bon angle. La clé a bougé. J'ai pincé la tige à m'en abîmer le bout des doigts. J'ai forcé. La clé a tourné. Avec difficulté. Puis la serrure a claqué. J'ai baissé la poignée. J'ai tiré la porte vers moi. Elle a un peu grincé. Nous sommes entrés dans le vestibule. J'ai refermé la porte derrière moi.

Ici, le noir était total. Nous avons longé les murs jusqu'à la porte de l'arrière-cour. Elle était fermée par un cadenas. Il ne m'a pas résisté. J'ai ouvert la porte. Le gros s'est avancé. Je l'ai retenu. Pas question de sortir. Les chambres des geôliers donnaient directement sur la cour. Avant de se jeter sur le mur d'enceinte, il fallait un plan solide. Et à moins de mettre la main sur une des deux plus grosses clés du trousseau, trifouiller la serrure du portail n'était pas une option.

J'ai refermé la porte. J'ai remis le cadenas en place. Nous avons piétiné jusqu'à l'entrée du débarras. J'ai trouvé la serrure. J'y ai enfoncé ma clé. Nos chances d'évasion ne tenaient maintenant plus qu'à ce petit bout de bois. Je l'ai tourné. La serrure s'est déverrouillée. J'ai effleuré la poignée, la porte s'est ouverte. Nous sommes entrés.

La pièce était sombre. Un hublot donnant sur l'arrière-cour jetait ici une toute petite clarté. J'ai deviné les contours de quelques masses noires empilées çà et là. Nous étions bien dans

un débarras. Un fourre-tout. Un bazar. Près de l'entrée, j'ai reconnu la forme d'une étagère. Je l'ai parcourue d'une main. Elle était poussiéreuse. Sur le premier étage, il y avait des seaux, des éponges, et des brosses. Rien sur le deuxième étage. Quelques toiles d'araignées plus haut.

Je me suis aventuré dans les profondeurs du débarras. Les bras tendus et la tête baissée. J'ai manqué de trébucher sur un panier. J'ai posé la main sur l'épaule du gros pour me rattraper. Nous nous sommes faufilez entre des caisses. Mes doigts ont rencontré le goulot de quelques bouteilles. Vides.

Nous avons poursuivi jusqu'au mur situé face au hublot. Un faible halo éclairait le guidon d'une bicyclette pendue à la verticale. Son cadre était rouillé. Sa roue avant manquait. Son pneu arrière était à plat. Nous avons longé le mur. Dans un coin de la pièce, il y avait un amas de chaises enchevêtrées les unes dans les autres. Leur construction était rudimentaire. Comme des chaises de bistrot. À leurs pieds étaient entassées des paillasses. Certaines d'entre elles vomissaient du foin.

Plus loin, sous le hublot, j'ai mis la main sur les étendoirs. Les poteaux étaient allongés au pied du mur. Les fils étaient enroulés en bobine. Ils étaient à peine plus épais qu'une ficelle. Mais ils étaient en fer. Ils avaient l'air plutôt solides. J'ai cherché de quoi faire un crochet ou un grappin. J'ai retourné des paniers. J'ai repassé en revue chacune des planches de l'étagère. Je me suis assis. J'ai réfléchi.

Je me suis levé. Je suis retourné voir la bicyclette. La forme de la selle évoquait grossièrement celle d'un crochet. Je me suis demandé si ça pourrait être suffisant pour s'agripper au mur, ou du moins au petit toit qui le surplombait. Peut-être. C'était en tout cas notre meilleure option.

Nous sommes retournés à l'entrée du débarras. J'en avais assez vu pour l'instant. J'ai ouvert la porte. Nous sommes sortis dans le vestibule. J'ai refermé la porte. Je l'ai verrouillée. Nous avons longé le mur jusqu'à la porte rouge. J'ai sorti ma clé. Je

l'ai insérée dans la serrure. Je l'ai tournée. J'ai entendu un bruit. Le gros et moi avons arrêté de respirer. Une porte a claqué. Des pas. Ils étaient deux. Ils se sont approchés de nous. Un homme a donné des ordres à voix basse. Il y a eu des petits rires. Aigus. Une femme. Elle répétait « woäini ». C'était la sorcière. Le geôlier l'a poussée contre la porte rouge. La poignée s'est abaissée. Et s'est relevée aussitôt. La porte a vibré. J'ai entendu le molosse renifler. La folle a marmonné. Il l'a plaquée. Il l'a embrassée. Leurs genoux ont cogné la porte. Leurs ongles ont gratté le mur. Leurs souffles se sont emballés. J'aurais presque pu sentir leurs haleines. Le geôlier a giflé les cuisses de la folle. Ou ses fesses. Il l'a tirée vers lui. Ils se sont éloignés. Ils ont traversé le cloître. Ils ont frappé à une porte. On leur a ouvert. Et puis plus rien.

Mes jambes étaient molles. Alors je me suis assis. J'ai pris une profonde inspiration. J'ai soufflé. Ce que je redoutais le plus était arrivé. Un impondérable. Il aura fallu que les geôliers décident d'organiser une partie de jambe en l'air la nuit de ma première balade. Cette nuit-là. Et pas une autre.

J'ai essayé de réfléchir. Quand a-t-il traversé le cloître ? Quand a-t-il rejoint le dortoir des folles ? Pourquoi n'ai-je rien entendu ? Pourquoi ai-je raté cette information ? Bordel. Dix secondes de plus, et je serais tombé nez à nez avec lui. Qu'aurais-je alors fait ? Je l'aurais étranglé. Je l'aurais tué. J'aurais volé ses clés. Et j'aurais quitté le monastère en silence. Les autres geôliers auraient mis un temps fou avant de commencer à s'inquiéter. Le gros et moi aurions alors pris une avance décisive. Et la folle. Aurait-elle crié ? Aurais-je aussi été contraint de la neutraliser ? De l'emmener avec nous ? Impossible à dire. Un scénario. Mille issues. Mon histoire aurait pu s'achever ce soir. Elle continue. Tant mieux pour moi. Tant pis pour cette pauvre fille.

Nous sommes restés dans le vestibule. Le gros s'est assis à côté de moi. Nous avons attendu. C'était la seule solution. D'autres geôliers allaient peut-être passer prendre d'autres folles. L'un

d'eux allait en tout cas devoir raccompagner la sorcière à son dortoir. Tôt ou tard. La question était de savoir quand. Dans une heure ? Au petit matin ? Ils n'allaient pas veiller toute la nuit. Impossible. Ils devaient se lever tôt. À cause de nous. Ils allaient bien finir par s'épuiser et s'endormir. C'était juste une question de temps. Il fallait patienter. Attendre. Un peu.

Les cloches. Je me suis réveillé en sursaut. J'ai tâté le gros. Il s'était assoupi. Lui aussi. Je me suis levé. J'ai écouté. Il n'y avait aucun bruit. J'avais peut-être rêvé. J'ai regardé par le trou de la serrure. La lumière était déjà allumée. Merde.

J'ai ouvert la porte rouge. J'ai tiré le gros avec moi dans le cloître. J'ai fermé la porte à clé. Nous nous sommes cachés sous le balcon. Il fallait se dépêcher. Le fou hurleur allait se réveiller dans moins de cinq minutes. Nous avons longé l'urinoir. Nous avons trottiné jusqu'à l'escalier. La fenêtre éclairée était juste au-dessus de nos têtes. À quelques mètres seulement. Nous avons monté les marches. J'ai sorti mes fils de fer. Je tremblais. La lumière s'est éteinte. Plus que trois minutes. J'ai appliqué la tension. J'ai remué la tige avec frénésie. Le cadenas s'est ouvert. J'ai retiré la chaîne. Nous sommes montés sur le balcon. J'ai refermé la grille. J'ai remis la chaîne en place. J'ai refermé le cadenas. Nous avons rejoint la porte du dortoir. J'ai inséré la clé. Je l'ai tournée. Le bois a craqué. J'ai continué. Le fou hurleur a commencé à hurler. Ses gémissements ont couvert le claquement sec de la serrure. J'ai ouvert la porte. Nous nous sommes glissés dans le dortoir. J'ai refermé la porte à clé. Nous nous sommes faufilés jusqu'à nos paillasses. Le fou hurleur s'est calmé dans les bras de son binôme. Je suis passé devant le souriant. Il avait les yeux grands ouverts. Il m'a salué. Je lui ai fait signe de se taire, et je me suis allongé. Une nouvelle journée de travail allait bientôt commencer. Peut-être une des dernières.

On nous a servi notre soupe et notre riz. On nous a aussi donné notre œuf. Les fous ont écalé le leur avec minutie. Le gros m'a donné le sien. Je l'ai caché dans mon slip. Il était encore chaud. Un jeune moine a vu toute la scène. Il m'a fixé du regard. Je lui ai fait un clin d'œil. Il n'a pas réagi.

Le nouveau était à notre table. Il avait l'air nerveux. Il regardait autour de lui comme s'il se sentait épié. Il a bu son bouillon. Il a avalé son riz. Puis il a caché ses baguettes dans son pantalon. Son larcin n'a pas échappé aux moines. L'un d'eux est allé chuchoter à l'oreille d'un geôlier. Ce dernier s'est avancé vers notre table. Il s'est arrêté près du nouveau. Il l'a fait se lever. Le souriant a dû poser son bol et se mettre debout lui aussi. Le geôlier a tiré la ficelle de leurs pantalons. Les deux baguettes sont tombées à terre. Le geôlier a ordonné au nouveau de les ramasser. Il lui a mis une claque derrière la tête puis il l'a fait se rasseoir. L'incident était clos.

Le soir venu, j'ai caché mon œuf dans ma paillasse avec ceux que j'avais déjà mis de côté ces derniers jours. J'ai ensuite attendu que les fous s'endorment. Puis j'ai bricolé un peu. J'ai amélioré ma clé. J'ai ajouté à l'arrière de la tige un bout de bois en guise d'anneau. Avec les morceaux de baguettes restants, je me suis fabriqué une clé de rechange. Je n'avais pas envie de me retrouver coincé dans le vestibule sans rien pour réparer un paneton cassé.

Le lendemain, aux champs, nous avons commencé l'arrachage des plants de maïs. J'ai beaucoup pensé au débarras. J'ai nourri des doutes quant à nos chances d'évasion. Je me suis demandé si nous allions vraiment pouvoir grimper au-dessus du mur d'enceinte à la seule force de nos bras. Pas avec les fils des étendoirs. Pas avec des muscles aussi ratatinés. Et certainement pas enchaînés comme nous le sommes.

En fin de compte, le portail était peut-être bien notre seule option. J'ai repensé à la fois où les geôliers m'avaient laissé seul dans l'arrière-cour. Ce jour-là, j'avais déjà trouvé la faille. La seule et unique faille de cette prison. J'avais déjà compris que pour sortir d'ici, j'allais devoir passer au-dessus du portail.

Une petite échelle. Trapue et robuste. De conception simple. D'un mètre, pas plus. Voilà ce qu'il nous faudrait. Je sais déjà comment je pourrais m'en procurer une. En la construisant moi même. Tout ce dont nous avons besoin est déjà dans le débarras. Il ne reste plus qu'à assembler les morceaux.

Un geôlier m'a fouetté les mollets. Je ne travaillais pas beaucoup. Je rêvassais. Il m'a dit de me bouger. J'ai acquiescé. Et j'ai déraciné un plant de maïs.

Le soir même, j'ai enfin osé remettre un pied dehors. La mésaventure de la dernière fois m'avait jusque-là un peu refroidi. Je devais prendre encore plus de précautions si je ne voulais pas de nouveau faire une mauvaise rencontre. Il fallait que je parte beaucoup plus tard. En plein milieu de la nuit. Que je m'assure qu'il n'y ait pas un seul mouvement en début de soirée. Et je devais maintenant essayer de ne rentrer qu'après le dernier son de cloche.

Après avoir attendu plusieurs heures à la porte du dortoir, je suis sorti. Depuis le balcon, j'ai regardé les étoiles. Le ciel était clair. Sans nuages et sans vent. J'ai passé tous les obstacles sans encombre. J'ai ouvert le débarras. Rien ne semblait avoir bougé depuis la dernière fois. Hormis les seaux, les brosses, et les balais.

Je me suis avancé jusqu'à l'amas de chaises. J'en ai compté huit. On les avait entassées là n'importe comment. J'en ai extrait une de la pile instable, et je l'ai posée devant les paillasses. Je l'ai inspectée un instant. Puis j'ai essayé de la démonter.

J'ai commencé par retirer les vis rondes qui reliaient le dossier aux montants. J'en ai enlevé trois sans trop de problèmes. Elles étaient grosses. Et longues. La dernière m'a donné plus de fil à retordre. Elle était un peu rouillée. Je me suis saccagé les ongles à

essayer de la faire tourner. Elle n'a pas bougé d'un millimètre. J'ai abandonné.

J'ai retourné la chaise dans tous les sens pour identifier l'emplacement des autres vis. Un plan s'est vite dessiné dans ma tête. J'allais avoir besoin de deux chaises. Les quatre montants allaient me servir de base. J'allais y fixer les pieds comme autant de barreaux. Les assises, les renforts d'assise, et les dossiers n'allaient pas m'être utiles. Il ne me manquait plus qu'une chose avant de pouvoir commencer. Un bon tournevis.

Le lendemain, je me suis mis au premier rang de notre petite caravane à destination des champs. Je voulais être le premier à entrer dans la grange. Quand les geôliers nous l'ont ouverte, je m'y suis doucement précipité. Les fous sont allés choisir leurs outils. J'ai quant à moi passé en revue chaque râtelier. Il n'y avait là que des pelles, des binettes et des pioches. J'ai cherché entre le foin et les sacs de grain. Je n'y ai trouvé que des seaux et des arrosoirs. Quelques outils traînaient sur un établi. Une scie, des clous, quelques bouts de bois, un marteau, du grillage et une pince. Intéressant. Mais inutile. J'étais en train de perdre mon temps. Il valait mieux demander aux geôliers. Eux devaient savoir. Alors j'ai pris une vieille fourche branlante, et je suis allé la leur montrer.

Ils m'ont demandé ce que je voulais. Je leur ai indiqué la vis. Celle qui permettait de maintenir la tête fixée au manche. Ils m'ont dit de changer de fourche. J'ai insisté. Je leur ai mimé le geste du tournevis. L'un d'eux a levé les yeux au ciel et est entré dans la grange. Je l'ai suivi. Il s'est frayé un chemin derrière un tas de foin. Il a ouvert une boîte. Il a plongé sa main à l'intérieur. Il m'a jeté un tournevis. Il était trop gros. Je le lui ai rendu, et je lui en ai demandé un autre. Il avait l'air énervé. Il parlait vite. Il a trifouillé quelques instants et m'a balancé un autre tournevis. Je l'ai ramassé. J'ai à peine resserré la tête de ma fourche. Puis je suis allé ranger l'outil dans sa boîte. J'ai fait un grand sourire au geôlier pour le remercier. Il m'a indiqué la

porte de la grange. Je suis sorti. Nous avons rejoint les fous.

Nous avons déterré beaucoup de plants. J'ai essayé de m'économiser. Le gros ne s'est pas ménagé. Je lui ai pris sa pelle et je lui ai donné ma fourche. Je lui ai dit de ne pas hésiter à la malmenier. Il m'a écouté. Il y est allé de bon cœur. Il l'a enfoncée dans la terre aussi loin qu'il le pouvait. Il n'a laissé aucune chance aux racines. Et au manche non plus. La tête s'est mise à remuer. Le bois a grincé. Il a craqué. Puis il a cédé.

Je suis allé voir le geôlier. Je lui ai montré la fourche. Le bois s'est émietté devant lui. La tête est tombée à ses pieds. Il a rouspété. Il m'a pris par les épaules et m'a poussé en direction de la grange. Il m'a invectivé. Il devait m'expliquer combien j'étais bête de ne pas l'avoir écouté quand il m'avait conseillé de prendre un outil en meilleur état.

Je suis sorti du champ. J'ai croisé un autre geôlier sur le chemin. Il m'a interrogé. Je lui ai montré ma fourche cassée. Il a jeté un coup d'œil derrière moi. Il a appelé son collègue. Ce dernier lui a répondu. Je l'ai entendu gueuler, au loin. Il a dû lui dire que je venais de sa part. Le geôlier m'a laissé passer.

Je suis entré dans la grange. J'ai fait vite. J'ai ouvert la caisse à outils. J'ai cherché le bon tournevis. Ni trop petit. Ni trop grand. J'ai trouvé ce qu'il me fallait. Je l'ai mis dans le slip du gros. Sous son scrotum. Il n'a rien dit. J'ai pris une fourche en bon état. Nous sommes sortis.

Nous avons rejoint le champ comme si de rien n'était. Le geôlier nous a regardés passer. Il n'a rien dit. Nous sommes retournés travailler. Le gros a remis plusieurs fois en place le tournevis à travers son pantalon. Il donnait l'impression de se tripoter les parties. Comme d'habitude.

En fin d'après-midi, les geôliers nous ont tous rappelés. Nous sommes allés poser nos outils, puis nous nous sommes mis en rang devant la grange. Le gros et moi étions calmes. Le vol était devenu pour nous une banalité. Il n'y avait rien à craindre. Les geôliers allaient nous tâter en vitesse comme ils le faisaient à

chaque fois. Ils savaient que nous ne pouvions rien prendre d'autre que des bouts de ficelles. Alors ils n'étaient pas trop regardants. Aucun fou n'aurait été assez sot pour essayer de dissimuler une hache, une pelle, ou une pioche dans son pantalon. Ou assez intelligent.

Un géôlier est sorti de la grange avec une scie cassée. Il a appelé ses collègues. Ils ont formé un conciliabule. La scie est passée de main en main. Quelqu'un avait brisé la lame à quelques centimètres du manche. Un géôlier a pointé du doigt le champ. Un autre a indiqué la grange. La discussion a continué. Une voix s'est élevée. Une décision a été prise. Ils se sont retournés. Deux géôliers se sont approchés des fous. L'un est allé au premier rang, l'autre au dernier. Ils ont fait lever les bras à chaque membre de chaque binôme. Ils ont palpé leurs aisselles et ont fouillé leurs manches. Ils ont inspecté leurs chevilles. Ils ont tâté chaque fesse, ils ont ouvert chaque pantalon, et ils ont jeté un coup d'œil dans chaque slip. Puis ils sont passés au binôme suivant.

Le géôlier qui m'avait montré l'emplacement de la boîte à outils surveillait le bon déroulement des opérations. Il dévisageait les fous un à un. Comme s'il avait le pouvoir de lire la vérité dans leurs yeux. Un sourire d'excitation a commencé à se dessiner sur son visage. Nos regards se sont croisés. Il m'a fixé un instant. Il s'est interrogé. Il a levé un sourcil et a souri de plus belle. Il m'accusait déjà.

J'ai tourné la tête avec nonchalance. J'ai attendu. Je suis resté calme. Je n'avais pas à m'en faire. Les géôliers cherchaient une lame et non un tournevis. Jusqu'à preuve du contraire, j'étais donc innocent. Hélas, à mesure que la fouille se rapprochait de moi, la preuve se rapprochait d'eux. Je ne pouvais plus compter que sur les testicules du gros. Et sur ses fesses rebondies. Il fallait espérer que le tournevis y soit bien camouflé. Les géôliers allaient peut-être confondre le manche de l'outil avec une protubérance. Ou peut-être qu'ils allaient bel et bien trouver

deux voleurs aujourd'hui.

Le geôlier a terminé la fouille du binôme qui nous précédait. Il s'est alors approché de moi. Il m'a fait lever les bras. Il m'a palpé. Il a dû sentir que je transpirais. J'ai commencé à réfléchir à une excuse. Mais ça ne servait à rien. Ils ne pouvaient pas me comprendre. Maudites chaînes. Sans elles, je serais parti en courant. L'énergie du désespoir aurait peut-être suffi à porter mes jambes jusqu'à la forêt. Mais cette fois-ci, dans la situation qui était à présent la mienne, il n'y avait plus rien à faire. Mes capacités d'improvisations avaient atteint leurs limites.

J'ai entendu un bruit. De l'eau. Le geôlier s'est arrêté. Nous nous sommes tous les deux tournés vers le gros. Il était en train de se pisser dessus. Une grande tache sombre a envahi son pantalon. L'urine a coulé le long de ses chevilles et a bientôt formé une flaque à ses pieds. Le pauvre avait perdu ses nerfs.

Le geôlier a regardé ses collègues. Ils ont commencé à se parler. Ils se sont disputés. Ils ont pointé du doigt l'entrejambe du gros. Personne ne semblait très enclin à l'idée de mettre les mains là-dedans. Quelqu'un s'est esclaffé. Je me suis retourné. Plusieurs rangs derrière moi, un geôlier brandissait la lame retrouvée. Il était à côté du nouveau. Ce dernier avait la mine basse. Comme un chien coupable d'une grosse bêtise. Les geôliers se sont désintéressés du gros. Et ils sont allés attraper leur voleur.

Nous sommes rentrés au monastère. Le nouveau et le souriant ont ouvert la marche. En chemin, le gros n'a pas arrêté de tripoter son pantalon. Aux yeux des geôliers, par inconfort. À mes yeux, pour nous sauver la mise.

Ils ont mis le souriant en cellule. Le nouveau a disparu. Ils ne l'ont pas enfermé dans le cachot. Ils doivent être à court d'idées. Ils ont devant eux un mouton noir qui n'a pas peur de récidiver. Que peuvent-ils contre ça ? La punition n'y fera rien. Il est empreint d'une folie incurable. Et cette folie a un nom. La volonté. Face à elle, les geôliers sont démunis. Ils pensaient l'avoir éradiquée. Ils n'ont fait que l'ensommeiller. Alors elle resurgit de temps à autre. Comme la peste. Aujourd'hui, le troupeau est en danger. Mais ils ne peuvent se résoudre à supprimer la brebis galeuse. Ils ont toujours besoin de sa force de travail. Alors, pour éviter toute contamination, ils vont l'isoler. Et attendre que sa volonté s'endorme à nouveau.

Au fond, les geôliers n'ont pas peur que l'un de nous s'échappe. Nous n'avons aucune valeur à leurs yeux. Nous sommes interchangeables. Et nous pouvons être remplacés. Ce qu'ils craignent vraiment, c'est que la soif de liberté se propage de fou en fou de manière incontrôlable, et que la volonté du groupe tout entier s'en retrouve stimulée. Ils ne pourront alors plus l'éliminer. Elle fera partie de l'inconscient collectif. Les fous, envahis par cette nouvelle force, cesseront alors d'être aveuglés par le mirage de leur implacable condition, leurs esprits libres les emmèneront vers des chemins nouveaux, ils arrêteront de nourrir les poules et iront là où le destin les mène, ils laisseront les geôliers seuls, sans œufs à vendre, sans argent à dépenser, abandonnés à leur propre sort, avec la mort comme dernier maître. Au fond, les geôliers sont faibles sans les fous, ils sont faibles sans les autres. Ces parasites.

La construction de mon échelle a commencé cette nuit. Mais j'ai à peine eu le temps de démonter les deux chaises que la cloche m'a obligé à tout remballer. Les heures étaient passées comme des minutes. La faute à l'excitation. J'ai dissimulé les vis

et les morceaux de bois sous les paillasses, puis j'ai inspecté le débarras. Tout était dans un parfait désordre. Je suis rentré.

La deuxième nuit a été encore moins fructueuse. Je me suis assoupi contre la porte du dortoir alors que j'écoutais s'il y avait du mouvement dans le cloître. Je me suis réveillé plus tard sans trop savoir combien de temps j'avais dormi. Je n'ai pas voulu courir le risque de sortir comme ça, à l'aveugle. Alors je suis allé me coucher.

Le lendemain, j'ai commencé l'assemblage de l'échelle à proprement parler. J'avais à ma disposition seize grosses vis, vingt-quatre petites vis, quatre montants, et quatre pieds. J'ai étalé les pièces sur le sol. J'ai réfléchi un instant. Et je me suis mis au travail.

J'ai commencé par visser les montants entre eux. Deux par deux. J'ai fait participer le gros. Je lui ai dit de s'asseoir en tailleur et de coller ses pieds l'un contre l'autre. Je m'en suis servi comme d'un étau. Je lui ai dit de serrer très fort. J'ai enfoncé la première vis sans aucune difficulté. Je n'ai eu qu'à réutiliser le trou déjà présent. J'ai attaqué le bois plein avec plus de précautions. Pour ne pas le fendre. Tout s'est bien passé. Comme le débarras était humide, le bois était assez tendre.

Les jours suivants, nous ne sommes pas sortis. Nous avons essayé de récupérer un peu de ces nuits d'insomnie. Entre temps, le nouveau et le souriant sont revenus parmi nous. Ils ont réintégré le cloître un matin, comme si de rien n'était. Le nouveau, loin d'être enchanté par ces retrouvailles, est allé pisser sans prêter attention aux fous. Il n'avait pas l'air fatigué, ni même affamé. Qui sait ce que les geôliers avaient bien pu lui faire subir. Le souriant était quant à lui un peu songeur. Il a suivi son binôme la mine basse. Quand il m'a croisé, il m'a tout de même esquissé un petit sourire.

J'ai profité d'une nouvelle sortie pour commencer à fixer les barreaux. J'ai vissé un pied au centre des montants, puis un autre une vingtaine de centimètres plus bas. J'ai ensuite attrapé

quatre vis. J'ai entendu quelque chose. Je me suis arrêté. Il y a eu un bruit sourd. Ça venait d'au-dessus. Du dortoir. Des chaînes ont fouetté le sol. On aurait dit une bagarre. J'ai attendu que les fous se calment. Ils ont continué. Merde. Les geôliers allaient les entendre. Et ils allaient venir s'en mêler.

Je n'ai pas réfléchi longtemps. J'ai rangé mon échelle sous les paillasses, je suis sorti du débarras, je l'ai fermé à clé, j'ai ouvert la porte rouge, le gros est passé, j'ai refermé la porte derrière lui. J'ai tendu l'oreille. Depuis le cloître, on pouvait clairement entendre deux fous s'insulter.

J'ai fermé la porte rouge à clé. Nous avons trottiné jusqu'à l'escalier. J'ai ouvert le cadenas. Une lumière s'est allumée. Une fenêtre s'est ouverte. Nous nous sommes figés. Au-dessus de nous, un geôlier a gueulé « pi zoué ». L'ordre a résonné dans tout le cloître. J'ai regardé la porte verte. Tétanisé. Elle ne s'est pas ouverte. La querelle a continué. La fenêtre s'est refermée. La lumière est restée allumée. Les geôliers allaient descendre. Il fallait déguerpir d'ici.

J'ai retiré la chaîne. J'ai ouvert la grille. Nous sommes montés sur le balcon. J'ai fermé la grille. J'ai remis la chaîne. J'ai verrouillé le cadenas. Nous nous sommes précipités à la porte du dortoir. J'ai écouté. La bagarre avait repris de plus belle. Le piège s'est refermé sur nous. J'ai mis ma clé dans la serrure. Je l'ai tournée. J'ai ensuite fixé la porte verte. Je me suis tenu près. Au moindre mouvement, je sautais dans le dortoir. Dispute terminée ou non. Et puis j'ai eu une idée. J'ai regardé le gros et j'ai essayé de répéter l'ordre qu'avait donné le geôlier. Je lui ai dit « pi zoué ». Il a acquiescé. Je lui ai montré le dortoir. Il m'a fait un signe de tête. J'ai entrouvert la porte, il a essayé d'y voir quelque chose, je lui ai tapé l'épaule, il a grondé « pi zoué », les fous se sont tus, j'ai refermé la porte.

La fenêtre s'est rouverte. Un geôlier s'est raclé la gorge. Il a écouté. Il n'a rien entendu. Il s'est penché. L'ombre de son immense tête est venue flairer le balcon d'en face. Il a craché, il a

fermé la fenêtre, et un instant plus tard, la lumière s'est éteinte.

Je suis resté cramponné à la poignée du dortoir encore un bon moment. Les fous se sont rendormis. Je me suis assis. Je suis resté là une heure. Deux heures. Peut-être trois. La cloche a sonné. J'ai attendu qu'elle s'arrête et je suis rentré dans le dortoir. J'ai fermé la porte à clé. Le gros et moi sommes allés nous allonger sur nos paillasses. J'ai rangé mes outils. Puis j'ai regardé le plafond. Dans le silence, j'ai entendu quelqu'un sangloter.

Les geôliers ont ouvert le dortoir. Ils sont entrés. Ils ont jeté un rapide coup d'œil aux paillasses. Ils nous ont fait sortir sur le balcon. Ils nous ont comptés. Nous sommes descendus dans le cloître. Je suis allé au robinet. J'ai bu. Les geôliers sont restés au milieu des fous. Ils ont discuté. Ils ont pointé du doigt le nouveau. Celui-ci avait une plaie à la lèvre inférieure et du sang coagulé sur le menton. Le souriant avait un œil gonflé.

Les geôliers ont quitté le cloître. Le nouveau et le souriant ont fait la queue au robinet. Ils se sont rincé le visage. Le souriant a pris son temps. Le nouveau a tiré sur sa chaîne. Le souriant l'a insulté. Ils ont recommencé à se disputer. Ils se sont poussés. Le nouveau a attrapé le souriant par la chemise. Ce dernier s'est débattu. Les deux se sont emmêlés les pieds. Ils sont tombés. Les coups se sont intensifiés. Le nouveau a pris le dessus. Il a plaqué le souriant au sol. Il a mis ses mains autour de son cou. Il a commencé à l'étrangler. Le souriant a essayé de se défaire de cette étreinte. Il n'a pas réussi. Les fous sont restés impassibles. Je me suis avancé pour aller arrêter la bagarre. J'ai été stoppé net. Le gros ne m'a pas suivi. Il était planté comme un piquet. Tétanisé. Il a vu tout comme moi le souriant perdre ses forces. Mais il n'a rien fait. J'ai alors décidé d'alerter les geôliers. J'ai hurlé. J'ai tiré le gros par la chemise. Il n'a pas bougé. J'ai tiré sur notre chaîne. Il n'a pas vacillé. J'ai renouvelé mes appels. Deux geôliers sont entrés dans le cloître. Je les ai aiguillés vers le nouveau à renfort de grands gestes. Ils se sont précipités sur lui. Ils lui ont fait lâcher prise. Ils se sont penchés sur le souriant. Ils ont essayé de le réanimer avec des petites claques. Ils l'ont secoué. Trop tard. Il était mort.

Les geôliers ont mis l'étrangleur en cellule. À l'heure du déjeuner, les fous ont traversé le couloir sans faire attention à lui. Moi je l'ai regardé. Il avait l'air de s'ennuyer. C'est tout.

Nous avons arraché les derniers plants de maïs en milieu d'après-midi. Nous sommes ensuite rentrés au monastère. Les portes du temple se sont ouvertes à l'heure de la prière du soir. Je suis allé m'y changer les idées. À notre arrivée, la salle était vide. Un moine nous a accueillis. Il nous a conviés au premier rang. Je me suis avancé vers l'autel. Au milieu des cierges, des fleurs et des encensoirs était allongé le corps du souriant. Neuf fils le reliaient à la statue de Bouddha. Ses mains et ses pieds étaient attachés entre eux par une cordelette blanche qui se prolongeait jusqu'à nous en serpentant entre chaque rangée.

Je me suis assis. Des binômes sont entrés. Les moines ont suivi. La veillée funèbre a commencé. On nous a invités à nous saisir de la cordelette. Je me suis retourné. Les moines l'ont coincée entre leurs doigts. Ils ont joint les mains devant leur visage, puis ils ont fermé les yeux. J'ai fait de même. Je me suis laissé envahir par le calme. J'ai ressenti une vibration. Les pensées de chacun ont circulé dans la cordelette et, comme un unique adieu, ont rejoint la dépouille du souriant.

Le prêtre a récité des prières. Je n'en ai pas compris un traître mot, mais elles m'ont réconforté. Je les ai senties chasser la peur qui avait grandi ces dernières semaines en moi. La peur de faillir. La peur d'être découvert. La peur d'être punis.

J'ai regardé les fous. Ils avaient l'air effrayés. Ils découvraient pour la première fois la mort dans tout ce qu'elle a de plus immuable et impalpable. Le souriant était devant eux. Ils pouvaient le toucher. Ils pouvaient le sentir. Il était bel et bien là. Mais il n'était plus.

Les fous ne sont pas des êtres insensibles. En fin de compte. Ils sont tout simplement esclaves de leurs peurs. Ils craignent aussi bien la mort que les futilités de la vie. Leurs démons les plus irrationnels sont donc pour nous la marque de leur folie. Nous trouvons la peur du vide plus valable que la peur du noir. Alors nous acceptons la première et nous nous moquons de la deuxième. À vrai dire, nous nous moquons de tout ce qui ne

précipite pas notre mort. La reine des peurs.

Les moines n'ont pas peur de la mort. Ils ont peur d'autre chose. Ils ont peur d'avoir peur. C'est pour cette raison qu'ils mènent une vie d'ascète. Ils s'appauvrissent pour ne pas perdre. Ils se taisent pour ne pas contrarier. Ils oublient leurs désirs pour ne pas envier. En un mot, ils ne s'entourent de rien pour se protéger de tout.

Les fous sont donc l'exact opposé des moines. Voilà pourquoi ces derniers les invitent à certaines de leurs prières. Ils se servent d'eux comme de reliques expiatoires. Ils espèrent les voir absorber leurs peurs. Le souriant en est le plus parfait exemple. Ils lui ont attaché les mains et les pieds pour que ses démons restent prisonniers de son corps. Les chaînes ont un rôle identique. Elles les obligent à rester liés à leurs peurs, et elles les condamnent à les vaincre ou à les emporter avec eux dans la mort.

Le prêtre s'est tu. Il a joint les mains devant son visage. Il a marmonné quelques mots. Il a ensuite pris un petit poignard. Il s'est approché de la dépouille du souriant, il a remué les lèvres, et il a coupé la cordelette qui nous reliait tous à lui. Les moines se sont alors levés. Ils se sont succédé pour rendre un dernier hommage au défunt. Ils ont pris tour à tour une poudre qu'ils ont jetée dans les encensoirs disposés autour du souriant. Ils lui ont fait une ultime révérence, puis ils ont quitté le temple. Quand mon tour est venu, j'ai lâché la cordelette, je me suis levé, et je me suis avancé devant l'autel. J'ai pris une pincée d'encens. Je l'ai saupoudrée au-dessus d'un brûloir. L'odeur a envahi mes narines. J'ai joint une dernière fois les mains, j'ai incliné la tête, et je suis retourné dans le cloître.

La nuit est tombée d'un coup. Les fous sont allés se coucher. Je les ai suivis. J'ai attendu qu'ils s'endorment, et je suis allé m'asseoir devant la porte. Je suis sorti quelques heures plus tard sur le balcon. Un hibou s'est posé sur le toit du temple. Je l'ai regardé un instant. J'ai eu peur qu'il réveille tout le monastère. Il

n'a pas fait un bruit. Il s'est vite envolé.

Je suis descendu dans le cloître. Je suis passé devant l'urinoir. J'ai ouvert la porte rouge. Je suis entré dans le débarras. J'ai sorti mon échelle. J'ai pris quatre vis. J'ai fixé le dernier barreau. L'échelle était terminée.

Je me suis levé. Je me suis approché du hublot. Je me suis mis sur la pointe des pieds. J'ai regardé le portail. Je suis allé prendre mon échelle. Je l'ai posée contre le mur. J'ai demandé au gros de monter sur le premier barreau. Le bois a grincé. Mais il a tenu bon. Le gros m'a regardé. Il a souri. Je l'ai fait redescendre. Et je lui ai tapoté l'épaule pour le congratuler.

La cloche s'est mise à sonner. Je suis retourné devant les paillasses. J'ai hésité. Une partie de moi voulait s'échapper maintenant. L'autre était plus raisonnable. Nous étions épuisés, nos provisions étaient dans le dortoir, et les geôliers allaient se réveiller d'une minute à l'autre.

J'ai pris l'échelle. Nous sommes sortis du débarras. Nous nous sommes précipités devant la porte de l'arrière-cour. J'ai ouvert le cadenas. J'ai tiré la porte. J'ai essayé d'écouter. Mon cœur tamponnait mes tympanes comme un tambour. J'ai eu du mal à entendre la cloche.

Le gros m'a arraché de ma torpeur. Il s'est avancé dans la cour. Je lui ai emboîté le pas. Je me suis retourné vers le quartier des geôliers. J'ai épié les fenêtres de leurs chambres. Le gros a continué vers le portail. Il m'a tiré avec lui. Une lumière s'est allumée. Je me suis arrêté. Une tête est passée devant une fenêtre. J'ai attrapé le bras du gros et nous avons couru jusqu'au vestibule. Le bruit de nos chaînes s'est perdu dans les tintements de la cloche. Nous avons passé la porte. Nous nous sommes arrêtés. J'ai entendu la fenêtre s'ouvrir. Un geôlier a craché. Nous avons attendu là. Sans faire un seul bruit.

La cloche s'est bientôt arrêtée. Le silence est devenu assourdissant. Le geôlier a reniflé plusieurs fois. Il a encore craché. Puis il a fermé la fenêtre.

J'ai regardé le portail. Nous n'avions plus le temps. Les geôliers étaient réveillés. J'ai hésité encore un instant. Puis j'ai fermé la porte. J'ai remis le cadenas en place. Nous sommes retournés en vitesse dans le débarras. J'ai rangé l'échelle sous les paillasses. Je suis ensuite ressorti dans le vestibule. J'ai ouvert la porte rouge. La lumière était allumée. J'ai refermé la porte. Je l'ai verrouillée. Nous avons rejoint l'escalier. La lumière s'est éteinte. J'ai ouvert le cadenas. Nous sommes montés sur le balcon. J'ai refermé la grille. J'ai fermé le cadenas. J'ai ouvert la porte du dortoir. Nous sommes entrés. J'ai refermé derrière moi. La serrure a claqué. Les fous ne l'ont pas entendue. Nous sommes allés nous allonger sur nos paillasses.

J'ai contemplé l'obscurité. La déception a vite laissé place à la raison. La prochaine tentative serait la bonne. En pleine nuit. Frais et reposés. Bien avant que les geôliers ne se réveillent. Et avec nos provisions.

Le fou hurleur a hurlé. Mon cœur a fait un bond. Les geôliers sont bientôt entrés dans le cloître. Je les ai entendus déverrouiller le cadenas. Ils sont montés sur le balcon. Ils se sont approchés de la porte. Je me suis demandé si, dans la précipitation, je n'avais pas oublié de la verrouiller. J'ai eu peur. Les geôliers ont mis leur clé dans la serrure. Ils l'ont tournée. La porte s'est ouverte. J'ai poussé un soupir de soulagement. Mais un nouveau doute m'a soudain envahi. Il s'est vite transformé en certitude. Je n'avais pas fermé la porte du débarras.

Nous avons été démasqués ! Les geôliers sont entrés dans le dortoir et se sont précipités vers nous. Ils nous ont attrapés. Ils nous ont emmenés dans le cachot. Ils nous ont tirés jusqu'à l'atelier. Ils ont fait sauter les rivets de nos chaînes. Ils nous ont séparés. Ils ont amené l'étrangleur. Ils l'ont attaché au gros. Ils ont ensuite fait entrer un maigre. Je ne l'avais jamais vu auparavant. Il avait un sac. Les geôliers le lui ont arraché des mains et l'ont vidé par terre. Le maigre s'est jeté sur un savon. Ils lui ont laissé. Le reste lui a été confisqué. Ils m'ont enchaîné à lui. Puis ils nous ont tous les quatre fait remonter dans le cloître. Ils nous y ont lâchés. Et ils sont partis.

J'ai traîné mon nouveau fardeau jusqu'au grand escalier. Je me suis assis. Le gros m'a suivi. Il m'a regardé. Il était abattu. Il se posait la même question que moi. Que nous était-il arrivé ? On avait dû trouver notre échelle. On avait dû comprendre notre plan. Tout était perdu.

J'ai réfléchi. Il devait y avoir une autre explication. Si les geôliers avaient bel et bien mis à nu notre plan d'évasion, ils nous auraient jetés dans les cellules du cachot. Pour toujours. Mais ils ne l'ont pas fait. La raison de cette brutale séparation est à chercher ailleurs. Elle est plus simple. Elle est plus logique. Le binôme que je forme avec le gros n'a plus lieu d'être. J'ai vaincu son mal. Et part la même occasion, il a vaincu le mien. Il a réussi à faire de moi un esclave modèle. Calme. Obéissant. Discipliné. Aux yeux des geôliers en tout cas. C'est justement pour ça qu'ils l'ont mis avec l'étrangleur. Ils le pensent apte à le surveiller, à le mater, et à le changer. Et moi. J'ai été trop bon. Trop coopératif. J'ai accompli la tâche que les moines m'avaient confiée. Je suis le traitement. Je suis la clé. Ils vont me garder ici jusqu'à ma mort. Ils vont me forcer à vaincre la folie de tous ces fous. Et de tous ceux qui continueront d'affluer ici dans les

semaines, les mois et les années à venir.

J'ai regardé le maigre. Quel était son mal ? De quoi allais-je devoir le libérer ? Il était émacié. Décharné. Il serrait contre lui son gros savon comme un enfant s'accroche à son plus précieux jouet. Il a seulement daigné le poser le temps d'enfiler les vêtements que lui avaient donné les geôliers. Il n'a pas su quoi faire de son pantalon. Je lui ai montré comment l'enfiler. Nous avons ensuite fait quelques pas. Je l'ai laissé s'habituer à sa chaîne. Je lui ai fait visiter le cloître. Et je lui ai fait comprendre qu'il allait devoir m'écouter.

Les geôliers sont venus nous chercher. Nous avons lavé les toilettes des folles. Dans les champs, nous avons passé la herse, nous avons aplani la terre, et nous avons rebouché des trous. J'ai dit au maigre de ranger son savon dans son slip et de m'aider un peu. Il s'est vite essoufflé. J'ai regardé de temps à autre le gros. Le pataud bavard que j'avais toujours connu était devenu un travailleur concentré et mutique. Il se contentait de racler la terre, tête baissée, sans se soucier de l'étrangleur.

Le soir venu, j'ai donné la paillasse du souriant au maigre. J'ai gardé la mienne. Le gros a déménagé. Il s'est allongé sur le flanc, comme à son habitude. Il m'a regardé faire mes étirements. Il devait se demander si j'allais m'échapper durant son sommeil. Il pouvait dormir sur ses deux oreilles. La journée avait été stressante. J'étais épuisé. Je me suis vite endormi.

La nuit n'a pas été de tout repos. Le maigre m'a réveillé plusieurs fois. Il a eu des spasmes. Ses jambes tremblantes ont fait vibrer nos chaînes. Il m'a donné des coups de pieds. Puis la fatigue l'a un peu calmé. J'ai pu fermer l'œil quelques heures.

Ce matin, j'ai eu froid. Dans le cloître, les fous ont greloté et ont soufflé de la buée. Les geôliers nous ont balancé des vestes. Elles étaient molletonnées. Et de taille unique. Le gros a eu un peu de mal à refermer la sienne. Les manches de la mienne étaient trop longues. Je les ai retroussées.

Le travail aux champs a été assez pénible. L'air glacé des

sommets a balayé le plateau une grande partie de l'après-midi. Les bourrasques se sont engouffrées dans nos pantalons. Elles ont gonflé nos vestes et ont picoté notre chair. J'aurais bien aimé pouvoir me cacher derrière la carrure du gros. Il m'aurait protégé du vent. Le maigre ne tenait pas la comparaison. Des rafales lui ont fait mettre plusieurs fois le genou à terre. Je ne l'ai pas aidé une seule fois. Je ne voulais pas m'arrêter de travailler. L'effort me tenait chaud. Et chaque pause m'engourdissait un peu plus les pieds.

Nous sommes rentrés au monastère quand le soleil a plongé derrière la montagne. Nous avons été accueillis dans l'arrière-cour par un doux fumet de viande grillée. Ils avaient incinéré le souriant. J'aurais aimé être écoeuré par cette odeur. Elle m'a au contraire donné faim. Le vent l'a vite balayée. Nous sommes allés nous asseoir dans le cloître.

Des fous sont venus nous rejoindre sur le grand escalier. Nous nous sommes serrés les uns contre les autres. Comme des moutons. Ou des pingouins. Ça n'a pas eu l'air de beaucoup réchauffer le maigre. Il frissonnait. Il semblait tendu et très fatigué.

Les geôliers ont ouvert le dortoir plus tôt que d'habitude. Le maigre s'y est précipité. Il s'est jeté sur sa paille. Il a attrapé son savon. Il l'a frappé contre le sol. Il l'a cassé en deux. Il en a sorti une boule d'aluminium toute chiffonnée. Il l'a dépliée. Elle contenait une sorte de pâte semblable à de la terre glaise. Il en a coupé un bout. Il a gardé le reste à côté de lui. Il a ensuite lissé la feuille d'aluminium. Il l'a incurvée. Il a disposé le morceau de pâte au creux de cette pliure. Puis il a demandé quelque chose aux fous venus admirer le spectacle. Le pyromane lui a répondu. Il est allé chercher sa boîte d'allumettes. Le maigre s'est assis en tailleur. Il a fait un signe au pyromane. Ce dernier a allumé une allumette et la lui a tendue. Le maigre a mis la flamme sous la feuille d'aluminium. La pâte s'est liquéfiée. Une grosse goutte sombre s'est alors formée. Elle a commencé à dégager de la

fumée. Le maigre l'a respirée. Il a ensuite demandé une nouvelle allumette. Il a recommencé. Il a penché sa feuille en avant et a fait glisser la goutte le long de la pliure. Il a aspiré la moindre volute de fumée qui s'en est échappée. Puis le liquide s'est totalement évaporé. Le maigre a alors posé la feuille d'aluminium noircie. Il s'est allongé. Les fous sont retournés se coucher sans faire de commentaires. Je les ai imités.

Je n'ai pas réussi à dormir. J'ai eu de violentes nausées. Le cordon ombilical qui me liait au maigre m'avait inondé de psychotropes. Je me suis relevé. Je me suis tenu la tête à deux mains. Mon crâne me faisait un mal de chien. Ce drogué avait réussi à m'imprégner de son mal. J'ai fouillé autour de sa pailleasse. J'ai pris le morceau de pâte. Je l'ai posé sur la feuille d'aluminium. J'en ai fait une boule. Je l'ai cachée dans ma pailleasse. Je me suis rallongé. Et j'ai essayé d'oublier un peu la douleur.

La journée du lendemain n'a pas non plus été de tout repos. L'air froid a stagné autour du monastère. Le maigre s'est laissé traîner partout où nous sommes allés. Sans envie. Nous avons passé le balai dans le dortoir des folles, il n'a pas fait grand-chose. J'ai essayé de le secouer. Il avait la tête ailleurs. Au déjeuner, il n'a presque pas mangé. J'ai fini son riz. J'ai mangé son œuf. Je n'ai pas touché à sa soupe. Il avait bavé dedans. Sur le trajet pour aller aux champs, il n'a pas réussi à mettre un pied devant l'autre. Pas étonnant. Il n'avait rien mangé. Il devait être à bout de forces. Alors il n'a pas arrêté de s'emmêler les pinceaux et il m'a entraîné plusieurs fois dans ses chutes. À cause de lui, je me suis écorché les genoux.

Ce soir, il a voulu recommencer son petit manège. Il a cherché sa boule d'aluminium. Il ne l'a pas trouvée. Il a paniqué. Il a retourné sa pailleasse. Il a commencé à la vider de son foin. Je l'ai attrapé par la chemise et je lui ai collé deux claques. S'il avait eu un couteau, il m'aurait assassiné. Mais il n'en avait pas.

J'ai essayé de dormir. Le maigre m'en a empêché. Il a encore

gigoté. Ça ne pouvait pas continuer ainsi. Je me suis demandé s'il n'était pas temps de s'échapper. Avant que les choses n'empirent. J'ai réfléchi. Et je me suis vite rendu à l'évidence. Si je m'évade avec le maigre, il sera un véritable fardeau. Il s'écroulera dès les premiers mètres de course. Il m'obligera à le porter sur mon dos. Il épuisera toutes mes forces en quelques instants. Et quand, à bout de souffle, je m'effondrerai sur le sol glacé, les geôliers n'auront plus qu'à venir cueillir nos deux carcasses grelotantes.

Dois-je pour autant rester là sans rien faire ? Si j'attends quelques semaines de plus, la routine va s'installer, et l'hiver va petit à petit nous rattraper. Le maigre va dépérir, s'affaïsser sous le poids de sa piteuse condition, et s'envelopper inexorablement dans le linceul glacial de la mort. Je ne vois pas d'autre issue à son misérable destin. Alors, pourquoi ne pas précipiter l'inévitable ? Il va mourir. De toute façon. De fatigue, de maladie, de malnutrition, de froid, ou de désespoir. Serais-je un meurtrier si je venais à le soulager d'une de ces lentes agonies ?

J'ai bu ma soupe. Le maigre m'a imité. Le gros était assis en face de moi. Il m'a tendu son œuf. Je l'ai refusé. L'étrangleur a essayé de le lui prendre. Le gros a balayé cette vaine tentative d'un puissant revers de la main.

J'ai regardé le meurtrier dans les yeux. Il était calme. La mort du souriant ne semblait pas l'avoir bouleversé. Je me suis demandé quel étonnant sang-froid avait bien pu guider son crime. Peut-être aucun, justement. Les tueurs de son espèce n'en ont pas besoin. Ils se livrent tout entier à leur folie, au détriment de la morale que les Hommes ont mis des millénaires à se forger. Leur conscience régresse alors à un niveau presque bestial. Ne dit-on pas d'ailleurs, quand on veut évoquer la folie d'une personne, qu'elle fait preuve d'inconscience ? Ce que l'on veut dire par là, c'est qu'elle n'obéit plus qu'à des émotions primaires. Le plus étrange, sinon le plus fascinant, c'est que nous pouvons tous y être sujets. La peur, la haine et même l'amour parfois peuvent nous forcer à commettre l'irréparable. Qui est alors à blâmer ? L'Homme ou la bête enfouie en nous ? Le véritable assassin est peut-être celui qui n'a pas de raison. Celui qui n'obéit à rien, pas même à son instinct de survie. Il n'y a que l'Homme pour agir ainsi. L'Homme absurde. Tous les autres meurtriers ne font que suivre l'ordre naturel des choses.

Les moines ont débarrassé nos tables. Nous nous sommes levés. Les geôliers nous ont emmenés dans les champs. Le maigre a vomi sur le chemin. Je l'ai relevé. Nous sommes entrés dans la grange. J'ai traîné. Les fous ont pris leurs outils. Ils sont sortis. Ils nous ont laissés seuls. J'ai regardé les râteliers. Pelles. Pioches. Faux. J'ai hésité. Et j'ai fait mon choix.

Nous sommes allés dans les champs. Nous avons travaillé. Les geôliers nous ont regardé faire. Ils m'ont fixé. Plus qu'à l'accoutumée. Le maigre s'est contenté de me suivre. Puis il a

tourné de l'œil. Alors il s'est assis. Il n'avait pas l'air de se faire à l'altitude, à la faim, au manque de sommeil, au travail et au froid. Notre lot quotidien.

Les geôliers sont venus vers nous. Ils nous ont emmenés. Ils nous ont fait nous asseoir sur un rocher, en bordure de champ. Ils sont restés debout. Face à nous. Ils ont proposé une cigarette au maigre. Il s'est jeté dessus. Moi, je n'ai rien eu.

Les geôliers nous ont regardés un moment. Puis ils se sont mis à questionner le maigre. Ils lui ont parlé avec calme. Et bienveillance. Ce dernier ne leur a pas dit grand-chose. Ses réponses étaient lapidaires. Les geôliers ont continué l'interrogatoire. Ils ont parlé de moi. Ils m'ont même pointé du doigt. Le maigre m'a regardé. Il a regardé sa cigarette. Il l'a terminée. Et il a dit quelques mots.

Les geôliers nous ont renvoyés dans le champ. En fin d'après-midi, ils nous ont ramenés dans le cloître. Je suis allé boire, et je suis monté dans le dortoir. Le maigre s'est écroulé sur sa paille. Il transpirait. Il était pâle. Je l'ai vu frissonner. Il avait l'air d'avoir attrapé une mauvaise grippe. Une bestiole l'avait peut-être piqué. Non. Ce n'était pas du venin. Mais autre chose. C'était un poison. Le manque.

Le lendemain matin, je me suis réveillé avec une idée en tête. J'avais besoin d'aller dans le quartier des geôliers. Ils nous ont justement fait nettoyer leurs chambres. Ils ont donné un balai au maigre. J'ai changé les draps d'un lit. Nous sommes sortis dans le couloir. J'ai pris une petite pelle. Et un sac. Un geôlier nous a dit de retourner dans la chambre. Je l'ai écouté. J'ai ramassé les saletés que le maigre avait balayées tant bien que mal. Je les ai jetées dans le sac.

Le geôlier est venu contrôler en vitesse notre travail. Puis il nous a emmenés dans une autre chambre. Il nous y a laissés et s'est éloigné. J'ai retiré les draps du lit. Je les ai balancés dans le couloir. J'ai récupéré des draps propres. J'ai fait le lit. Et j'ai passé le balai à la place du maigre.

Je suis sorti de la chambre. Le geôlier était au fond du couloir. Il discutait avec son collègue. Le gros et l'étrangleur pliaient des draps, juste devant eux. Ils leur bouchaient la vue. J'en ai profité pour me faufiler dans une autre chambre. Celle que je cherchais. Le militaire était en train de s'en occuper. Je lui ai dit d'approcher. J'ai jeté un œil dans le couloir. Les geôliers étaient toujours cachés derrière le gros. J'ai dit au militaire d'aller dans la chambre que je venais de quitter. Il a hésité un instant. J'ai levé le menton, j'ai gonflé la poitrine, il m'a fait son salut puis il est sorti dans le couloir.

Je me suis précipité vers la commode. J'ai ouvert un tiroir. Puis un autre. J'ai retourné quelques vêtements. J'ai fouillé. Voilà. Le flacon. Je l'ai attrapé. Je suis allé ouvrir la fenêtre. J'ai vidé le flacon. J'ai gardé le compte goutte. Je l'ai mis dans ma bouche. Il avait un goût affreusement amer. J'ai jeté la bouteille dans un sac. J'ai refermé les tiroirs. J'ai entendu un geôlier arriver. J'ai bondi sur le lit. Il était à moitié fait. J'ai repris le travail que le militaire n'avait pas eu le temps d'achever. Le geôlier est passé devant la chambre. Il est revenu sur ses pas. Il est entré. Il m'a regardé. J'ai coincé la couverture sous le matelas. Il a réfléchi. J'ai remis l'oreiller en place. Il a fait une moue dubitative. Il m'a dit de fermer la fenêtre. Je me suis exécuté. Il est reparti.

Le soir même, l'état du maigre a empiré. Il a retourné sa paillasse avec rage. Il a fouillé celle d'un autre fou. Il s'est ensuite jeté sur la mienne. Je l'ai attrapé par le col et je l'ai remis à sa place. Il m'a alors pris en grippe. Il m'a insulté. J'ai essayé de garder mon calme. Il s'est avancé vers moi. Il a essayé de me frapper. Je l'ai repoussé. Il a balayé l'air avec frénésie. J'ai contenu ses assauts un moment, puis il a réussi à me coller une gifle. Je me suis énervé. Je l'ai plaqué au sol. Il a commencé à crier, j'ai mis ma main devant sa bouche, l'idée de l'étrangler m'a traversé l'esprit, j'ai hésité, je lui ai fait signe de se taire, et je l'ai relâché. Je suis retourné à ma paillasse. J'ai sorti la boule

d'aluminium. Le maigre a essayé de me la prendre. Je lui ai montré mon poing. Il s'est calmé. J'ai ouvert la boule. Il s'est mis à baver. Et à trembler. J'ai préparé la pâte. Le pyromane m'a donné une allumette. J'ai chauffé la feuille. Le maigre a respiré la fumée. Puis il s'est couché. Repus. Comme un bébé après le biberon.

Le lendemain, les geôliers nous ont fait nettoyer leurs bureaux. Le maigre et moi avons passé le balai dans les couloirs. J'ai pu fouiller quelques tiroirs. Je n'y ai rien trouvé. Nous avons vidé les poubelles. Je les ai toutes inspectées. Nous sommes ensuite descendus au premier. Nous avons nettoyé la salle d'eau. Cette fois-ci, les éviers étaient vides. Pas une seule brosse à dents. Pas un seul savon. J'ai rasé les murs. J'ai ramassé des poils. Des cheveux. Des ongles coupés. Et j'ai trouvé ce que je cherchais. Par terre. Coincé dans la jointure de deux carreaux. Un vieux coton-tige. Il avait jauni, noirci, pourri. Je n'ai pas voulu le mettre dans ma bouche. Alors je l'ai glissé dans la couture de mon slip.

Mon plan a mûri tout l'après-midi. Quand les geôliers ont ouvert le dortoir, je suis allé m'asseoir sur ma paillasse et j'ai sorti mon petit matériel. Je savais exactement ce que j'allais faire. Le maigre était impatient. Il avait compris que je préparais quelque chose. J'ai appelé le pyromane. Il est venu me présenter une allumette. Je lui ai dit de me donner la boîte. Il me l'a passée. J'ai enlevé le grattoir. Je l'ai posé au sol. J'ai pris le coton-tige. J'ai retiré les cotons. J'ai frotté la tige contre le grattoir. En biais. Le maigre m'a regardé faire comme un chien regarde son maître lui préparer sa pâtée. J'ai arrêté de frotter. J'ai soufflé sur la tige. Elle avait l'air suffisamment acérée. Mon aiguille était prête. J'ai pris le compte-goutte. J'y ai inséré l'aiguille. J'ai humidifié des petits morceaux de papier et je les ai coincés dans le goulot du tube. J'ai appuyé sur l'embout en caoutchouc. L'aiguille a expulsé un mince filet d'air. La seringue fonctionnait.

Le maigre a vite compris où je voulais en venir. Il a déplié la boule d'aluminium avec excitation. Je la lui ai prise des mains. J'ai essayé d'en faire une sorte de récipient. J'ai posé la pâte à l'intérieur. J'ai demandé au maigre qu'il me tende son bras. J'ai attaché une ficelle au niveau de son biceps. Je l'ai serrée. J'ai ensuite demandé au pyromane de m'allumer une allumette. J'ai tenu le récipient du bout des doigts et je l'ai chauffé. La pâte a commencé à suinter. J'ai craché dessus pour qu'il y ait plus de liquide. Une mélasse frémissante s'est bientôt formée. Le maigre a essayé d'en renifler les vapeurs. Je l'ai repoussé. J'ai posé le récipient. J'ai pris la seringue. J'ai appuyé sur l'embout. J'ai plongé l'aiguille dans le liquide poisseux. Je l'ai aspiré. Puis j'ai tendu la seringue au maigre. Il l'a prise d'une main tremblotante. Il l'a approchée de son avant-bras. Il a visé une veine bien gonflée. Il avait l'air fébrile. Alors je l'ai aidé à diriger l'aiguille. Il l'a plantée d'un coup sec. Il a appuyé sur l'embout en caoutchouc. Il s'est injecté le liquide. Du sang est remonté dans la seringue. Il a pompé encore un peu, puis le compte goutte s'est détaché. L'aiguille est restée plantée dans son bras. Je l'ai retirée. Le maigre a posé la main contre la plaie. Il s'est allongé. J'ai caché le matériel dans sa paillasse. J'ai dit aux fous d'aller se coucher. Le gros m'a regardé. Il avait l'air concerné. Je lui ai fait un signe de tête. Pour le rassurer. Je ne comptais pas l'abandonner. Nous allions bel et bien nous évader. À trois. Lui. Moi. Et l'étrangleur.

Je me suis allongé sur ma paillasse. J'ai essayé de fermer l'œil. La respiration du maigre est vite devenue rauque. Il s'est agité. Il a transpiré. Il a eu des spasmes. Il s'est retourné plusieurs fois. Il a gémì. Puis il s'est calmé. Doucement. Je n'ai bientôt plus rien entendu.

Les geôliers ont ouvert le dortoir. Les fous sont sortis. J'ai secoué le maigre. Il a bougé, j'ai sursauté. Il n'était pas mort. Il puait. Il suintait. Je l'ai aidé à se lever. Je l'ai emmené sur le balcon. L'air frais du matin l'a fait frissonner. Nous sommes descendus dans le cloître. Il s'est appuyé sur mon épaule. Je l'ai tiré jusqu'au robinet. Il a bu. Nous sommes allés nous asseoir. Il était déjà épuisé.

Nous avons passé la matinée sur le plateau. Nous avons apporté du foin et du grain au poulailler. J'ai poussé la brouette. Le maigre n'a pas beaucoup aidé. Il tenait à peine debout. J'ai essayé d'alerter les geôliers. Ils n'en ont rien eu à faire. Ils étaient préoccupés par autre chose. Je les ai vus surveiller le gros et l'étrangleur. Lors du deuxième aller-retour, ils les ont même arrêtés au bord du chemin. Ils leur ont posé des questions. Comme ils avaient fait avec le maigre. Je suis passé à côté d'eux. Le gros m'a regardé. Je les ai dépassés.

Ils discutaient toujours quand je suis arrivé au poulailler. Le gros avait pris la parole. Je l'ai vu faire de grands gestes. Il expliquait quelque chose. Les geôliers l'ont écouté. L'étrangleur s'est énervé. Il s'en est pris au gros. Les geôliers ont essayé de le calmer. Puis ils se sont fâchés. Ils les ont tous les deux attrapés. Et ils les ont emmenés au monastère.

J'ai revu l'étrangleur à l'heure du déjeuner. Il était en cellule. Une fois de plus. Le gros n'était pas là. Je me suis demandé ce que les geôliers avaient bien pu faire de lui. Ils l'avaient peut-être noyé. Pour de bon.

Je me suis forcé à manger. Le maigre n'a pas touché à son riz. Je l'ai englouti à sa place. Je devais prendre des forces. Il allait se passer quelque chose. Il fallait qu'il se passe quelque chose. Ce soir. Demain. Ou jamais.

L'état du maigre s'est détérioré en milieu d'après-midi. Il se

tenait la poitrine. Il avait du mal à respirer. Il s'est mis à tousser. J'ai demandé à ce qu'on l'aide. Personne n'a rien voulu savoir.

La nuit est vite tombée. J'ai essayé de parler aux geôliers venus ouvrir le dortoir. Ils se sont montrés un peu plus à l'écoute que leurs collègues. Ils ont posé quelques questions au maigre. Ce dernier n'a pas daigné leur répondre. Les geôliers ont eu l'air de me dire qu'ils ne pouvaient rien faire de plus. Ils nous ont poussés dans le dortoir et ont refermé la porte derrière nous.

Le maigre a essayé de dormir. Son souffle est devenu de plus en plus erratique. Il s'est mis à geindre. Il devait avoir de la fièvre. Je me suis senti mal. Je devais faire quelque chose. Abréger ses souffrances. Le tuer. Ou le soigner. J'avais obtenu ce que je voulais. Il n'était plus en état de travailler. Il était bon pour l'hôpital. Ils allaient le détacher. Et l'emmener voir un médecin. Il le fallait.

Je me suis levé. J'ai secoué le maigre. Il n'a même pas ouvert les yeux. Il a remué les lèvres. Il a marmonné. Il était à deux doigts de l'inconscience. Je l'ai attrapé. Je l'ai porté jusqu'à l'entrée du dortoir. Il a toussé. Je l'ai posé. Et j'ai commencé à tamponner la porte. J'ai crié à l'aide. J'ai secoué la poignée. Les fous se sont réveillés. Ils m'ont regardé. Sans rien dire. J'ai réitéré mes appels. Encore. Et encore.

Au bout d'un gros quart d'heure, j'ai entendu la grille des escaliers s'ouvrir. Les geôliers étaient plusieurs. Je me suis éloigné de la porte. Elle s'est ouverte. Une main accrochée à une lanterne est entrée dans le dortoir. Puis un bras. Puis trois têtes. Les geôliers se sont avancés vers moi. Ils m'ont invectivé. L'un d'eux m'a attrapé par le col. Je leur ai montré le maigre. Un geôlier s'est penché sur lui. Il lui a collé quelques claques. Il a essayé de sentir son souffle. Il lui a touché le front. Les geôliers se sont mis à discuter. Ils étaient énervés. Ils m'ont regardé à plusieurs reprises. J'ai fait l'innocent. J'ai surveillé le maigre. Sa cage thoracique ne se soulevait presque plus. J'ai interpellé les geôliers. Je leur ai dit de se dépêcher. Ils m'ont fait signe de la

fermer. Ils ont parlé encore un instant. L'un d'eux a pris une décision. Il a ordonné aux deux autres de m'aider à porter le maigre. Ils lui ont pris les bras. Moi les jambes.

Nous sommes descendus dans la cave. Nous avons emmené le maigre dans l'atelier. Nous l'avons posé sur une table. Je me suis assis à côté de lui. Il dégoulinait. Son état était grave. En l'absence de soins, il n'allait pas passer la nuit. Un des geôliers s'est absenté. Les deux autres m'ont surveillé. Nous avons attendu.

Le geôlier est revenu quelques minutes plus tard. Accompagné de trois moines. Un vieux, un jeune, et le petit balayeur. Ils sont arrivés avec une bassine d'eau. Et des linges. Les jeunes ont épongé le front du maigre. Le vieux l'a ausculté. Il a senti son souffle. Il lui a soulevé une paupière. Il a regardé son œil. Il lui a ouvert sa chemise. Le petit balayeur l'a aidé. Il a massé son abdomen. Il a collé son oreille contre sa cage thoracique. Il s'est redressé. Il a dit quelque chose. Les geôliers se sont consultés. L'un d'eux est parti.

Le vieux moine a continué ses examens. Il a retroussé la manche du maigre. Il a pris son pouls. Il a vu l'hématome sur son bras. Il l'a touché. Il a réfléchi. Il a donné un ordre aux jeunes. Le petit balayeur a mouillé un linge, puis il est allé le poser sur le front du maigre.

Le geôlier est revenu accompagné d'un responsable. Ce dernier a demandé au moine la raison pour laquelle on l'avait réveillé. Les deux hommes se sont entretenus. Le maigre a été pointé du doigt. L'échange a été vif. Les mots ont fusé. Le responsable s'est énervé. Il a commencé à élever la voix. Le vieux moine lui a coupé la parole. Il lui a fait la leçon, il l'a même grondé, il a joint les deux mains et il a ponctué son discours d'un hochement de tête. Les geôliers se sont regardés. Le responsable s'est gratté la joue. Il a donné un ordre. Deux geôliers se sont avancés vers moi. Ils ont attrapé la cheville du maigre. Ils ont pris des outils. Ils l'ont détaché, ils l'ont soulevé,

et ils l'ont emmené. Les moines et le responsable leur ont emboîté le pas. Ils sont sortis de l'atelier. Le petit balayeur a pris la bassine d'eau. Il m'a interrogé du regard. Il a pu voir dans mes yeux un mélange de détresse, d'impuissance, de haine et de dégoût. Il est resté impassible. Puis il est parti rejoindre les autres.

Je me suis retrouvé seul avec un geôlier. Il m'a surveillé. Nous avons attendu. J'ai regardé les outils qui nous entouraient. Marteaux. Masses. Scies. Pincés. Le geôlier a reniflé. Il a craché par terre. Nous nous sommes dévisagés. Je l'ai jaugé du regard. Je me suis demandé quelle serait l'issue d'une bagarre entre nous deux. Il était plus petit que moi. Mais en meilleure forme. J'avais les pieds liés. Il n'avait qu'à crier à l'aide pour obtenir du renfort. Je n'avais aucune chance à mains nues. Je devais trouver un moyen de me débarrasser de lui sans qu'il ne puisse alerter les autres. Il fallait que je l'assomme. Le plan était simple. J'allais devoir descendre de la table, bondir sur l'établi, attraper un marteau, sauter sur le geôlier et lui fracasser le crâne. Tout ça avant qu'il ne réagisse. Inutile d'essayer.

Nous sommes restés plantés là de longues minutes. Moi assis. Lui debout. Il a commencé à s'impatienter. Il s'est adossé à un mur. Il a bâillé plusieurs fois. J'étais peut-être encore plus fatigué que lui. J'ai eu envie de m'allonger sur la table.

J'ai entendu quelqu'un descendre des escaliers. J'ai relevé la tête. Le gros est apparu. Il n'était pas mort ! Deux geôliers l'accompagnaient. Ils l'ont poussé vers la table. Ils l'ont assis à côté de moi. Ils ont remis en place nos chaînes. Ils nous ont raccompagnés dans le dortoir. J'ai tiré le gros jusqu'à nos paillasses. Je lui ai tapé l'épaule. Il m'a serré les bras avec ses grosses mains. Nos retrouvailles ont tourné court. La fatigue nous a rattrapés. Alors nous nous sommes couchés.

Ce matin, j'ai humé l'air. Aucune odeur de porc brûlé. Le maigre était toujours vivant. Peut-être. Le gros et moi sommes allés boire. Nous avons nettoyé le dortoir des folles. Quand

nous avons traversé le couloir pour aller déjeuner, l'étrangleur s'est jeté contre les barreaux de sa cellule, et il nous a copieusement insultés. Les geôliers l'ont fait taire à coup de matraque. Le gros l'a évité du regard. Il était nerveux.

Dans les champs, nous avons commencé à semer des graines. Je les ai jetées sans trop faire attention à ce que je faisais. De toute façon, cela ne nous concernait plus. J'ai regardé le monastère. J'ai eu du mal à le voir. La brume avait envahi le plateau. C'était un temps idéal pour s'échapper.

Nous sommes rentrés. J'ai essayé de faire une sieste contre un pilier. Le gros ne m'a pas imité. Je crois. Je l'ai entendu remuer, renifler et se gratter. Il a même sursauté quand les geôliers sont entrés dans le cloître. Il les a regardés monter les escaliers. Ils ont ouvert le dortoir. Les fous s'y sont précipités. Je me suis levé et je suis allé pisser. J'ai bu un coup d'eau. J'ai dit au gros d'en faire de même. Et nous sommes allés nous coucher.

J'ai attendu que tout le monde s'endorme. Puis je me suis levé. Je me suis approché du pyromane. J'ai fouillé autour de sa paille. Je lui ai pris sa boîte d'allumettes. J'ai ensuite parcouru le dortoir. J'ai emprunté des souliers. Je les ai enfilés. J'en ai donné une paire au gros. Je lui ai fait ses lacets. Puis j'ai cherché un pantalon. Les fous dormaient tous habillés. Presque tous. J'en ai trouvé un. J'ai noué ses jambes entre elles. Je les ai remplies de paille. J'y ai fourré les allumettes, les œufs, le tournevis et le papier. J'ai resserré la ficelle à la taille. J'avais là un beau sac en bandoulière. J'ai pris mes clés. Mes fils de fer. J'ai fermé ma veste. J'ai enfilé mon sac de fortune. J'ai fait un signe de tête au gros. Il était effrayé. Je lui ai tapoté l'épaule pour le rassurer. J'ai regardé une dernière fois les fous. Ils dormaient. Le dortoir était calme. Nous sommes sortis.

Dehors, l'air était noir et frais. Nous sommes descendus dans le cloître. Nous sommes passés à côté de l'urinoir. Le gros s'est arrêté. Il avait une envie pressante. J'ai fait une grimace. Je l'ai laissé pisser. Il n'a pas fait trop de bruit. Nous avons ensuite

longé le mur. J'ai ouvert la porte rouge. Nous sommes entrés dans le vestibule. J'ai déverrouillé la porte du débarras. Je m'y suis engouffré. Je connaissais le chemin par cœur. Je me suis faufilé jusqu'au tas de paillasses. Je les ai soulevées. Je les ai toutes retournées. Rien. J'ai tâtonné le sol. Rien. Mon échelle avait disparu.

La chaîne. Une succession de mailles. Assemblées. Les. Unes. Aux. Autres. Et qui sont. Au gré des mouvements. Tantôt geôlières. Tantôt prisonnières.

Seule, une maille n'est rien. Ce n'est qu'un vulgaire anneau. Elle a besoin d'une partenaire. À deux, elles forment un début et une fin. La chaîne prend vie. Un évènement peut alors la traverser.

Si une maille cède, la chaîne se brise. L'évènement est donc coupé en deux. D'un côté il avance. De l'autre il recule. Il vit. Ou il meurt. Le destin de toute une chaîne ne tient donc parfois qu'à l'une de ses mailles.

La cloche a sonné. Je me suis levé. J'ai retiré mes souliers et ceux du gros. Je les ai rendus à leurs propriétaires. J'ai vidé le sac. J'ai rangé tout mon attirail dans ma paillasse. Je suis allé reposer la boîte d'allumettes à côté du pyromane. Le fou hurleur s'est réveillé. Les fous ont commencé à bouger. J'ai attendu que les geôliers viennent nous ouvrir.

Le gros et moi sommes descendus dans le cloître. Le sol en béton était froid comme de la braise. J'ai bu. Je suis allé m'asseoir dans le grand escalier. Les portes du temple sont restées fermées. J'ai entendu les moines prier et chanter. Les fous vagabondaient dans le brouillard glacé. Je me suis levé. Nous sommes allés marcher nous aussi. Pour nous réchauffer. Et ramener un peu de sang dans nos pieds engourdis.

On a déverrouillé la porte verte. Et on l'a poussée tout doucement. Il était encore tôt. Il faisait encore sombre. Mais les geôliers devaient avoir envie de nous mettre sans plus attendre au travail.

Personne n'est entré dans le cloître. La porte est restée entre-ouverte. Les fous se sont tous regardés. Je ne les avais jamais vus aussi perplexes. Je me suis approché de la porte. Je l'ai tirée vers

moi. Le hall était vide. Pas un bruit. Je m'y suis avancé. Je me suis retourné. J'ai fait signe aux fous de venir avec moi. Ils n'ont pas réagi. Sauf le militaire. Il est venu jeter un œil. Il n'a pas osé sortir. Il m'a regardé, il s'est mis au garde-à-vous, il m'a fait un dernier salut, et il m'a fermé la porte au nez.

Je n'ai pas tergiversé, je me suis précipité à l'entrée du monastère. La porte était fermée. J'ai cherché la clé. Elle devait être quelque part. Sur un mur. Pendue à un clou. Il n'y avait rien.

La cour des moines était la seule issue. Nous nous y sommes faufileés. Nous nous sommes cachés derrière un banc. Puis derrière un arbre. Les moines marchaient dans la pénombre. Le geôlier fumeur n'était pas là. Il n'avait aucun fou à surveiller. Sauf nous. J'ai entendu des pas. Et les crissements de la paille sèche sur la terre battue. J'ai fait signe au gros de ne pas faire de bruit. Le petit balayeur est passé devant nous. Avec sa pelle à la main. Il s'est approché du muret. Il est monté sur son marchepied. Il a jeté ses saletés. Il est redescendu. Il est revenu dans notre direction. Il nous a croisés sans nous adresser le moindre regard. Il est allé récupérer son balai. Puis il s'est éloigné.

J'ai poussé le gros vers le marchepied. Nous sommes montés dessus. Nous nous sommes hissés au sommet du muret. Nous y avons posé nos poitrines, nos genoux, puis nos pieds. Je me suis retourné. Les moines s'étaient tous arrêtés. Ils nous fixaient. J'ai regardé le gros. Je lui ai fait un signe de tête. Et nous avons sauté.

J'ai attrapé le gros par la main et nous nous sommes élancés vers la forêt. Nous avons trottiné dans l'herbe gelée, j'ai essayé d'entendre si l'on sonnait l'alerte, rien, nous avons slalomé entre les buissons clairsemés çà et là. Nous avons traversé le chemin que devaient emprunter les moines pour descendre dans la vallée. Il serpentait vers le sud. Je me suis dirigé vers le nord. Nous avons repoussé quelques broussailles, nous nous sommes faufileés jusqu'à la lisière sombre de la forêt, et je me suis arrêté. J'ai regardé une dernière fois le monastère. J'ai demandé au gros s'il était prêt, il a acquiescé, la cavale pouvait alors commencer.

Nous avons dévalé la pente sur une centaine de mètres. Nous avons sauté par dessus les souches, les branches mortes, les roches, les racines et les pommes de pin éparpillées sur notre passage. J'ai glissé, le sol était gras, le gros m'a relevé, il a voulu repartir, je lui ai dit d'attendre un peu, nous ne pouvions pas continuer ainsi, à foncer tout droit tête baissée, nous laissions trop de traces. Il fallait s'enfoncer dans la forêt et essayer d'y perdre nos futurs poursuivants.

Nous avons repris notre course. Perpendiculairement à la pente. Sans jamais nous retourner. Nous avons progressé sur un épais tapis d'épines, nous avons écarté des branches, nous avons contourné des arbustes, et nous avons ralenti. La forêt est devenue plus dense. Nous en avons profité pour essayer de reprendre notre souffle. Nos halètements rauques se sont perdus au milieu des pins. Le froid m'a pris la gorge. J'ai craché quelques glaires. J'ai eu l'impression d'étouffer. L'air pur de la forêt n'y a rien fait. Autour de nous, il n'y avait pas un bruit. La nature avait répondu à notre intrusion par un silence de mort.

Après vingt minutes de marche, peut-être trente, ou peut-être bien plus, nous sommes arrivés dans une zone humide. Presque marécageuse. Nous avons pataugé dans les mousses gorgées

d'eau, nous étions en train de longer le plateau, le poulailler était probablement au-dessus de nous, le ruisseau devait traverser les bois non loin d'ici. J'ai bientôt commencé à entendre le petit tumulte de l'eau, nous sommes remontés vers la montagne, le bruit s'est intensifié, le gros était anxieux, le sol est devenu un peu plus rocailleux, je me suis appuyé contre un arbre, et je l'ai vu, là-bas, le ruisseau. Nous nous en sommes approchés, je me suis agenouillé au bord de l'eau, j'y ai trempé mes mains, j'ai bu, puis je me suis débarbouillé. Le gros m'a imité. Nous avons soufflé quelques instants. Je me suis assis. J'ai réfléchi. Nous n'étions pas encore sortis d'affaire. Nous devions en faire beaucoup plus si nous voulions disparaître.

Une branche a craqué, mon cœur a bondi, le gros s'est baissé, par réflexe, il a essayé de dissimuler son imposante stature derrière un arbuste. Puis il m'a regardé. Je lui ai fait signe de ne pas bouger, j'ai scruté les environs comme un animal apeuré, je n'ai rien vu, il y avait encore un peu de brouillard, une petite brise a refroidi mon visage humide.

Quelqu'un a hurlé, je me suis retourné, derrière nous, un géolier. J'ai attrapé le gros par l'épaule, nous nous sommes élancés vers la vallée, nous avons dévalé la pente, nous avons survolé la roche, l'adrénaline a propulsé nos cuisses et nos mollets, nos chaînes ont disparu, notre coordination était parfaite, aucun autre binôme n'aurait pu réaliser une telle prouesse. Mais ce n'était rien face à un homme en pleine possession de ses moyens. Le géolier s'est lancé à notre poursuite et nous a rattrapés en un instant. J'ai regardé par-dessus mon épaule, il était là, il a brandi son bâton, il a essayé d'attraper notre chaîne, en pleine course, j'ai planté mes talons dans la terre, je me suis presque arrêté, le gros est tombé à plat ventre, le géolier m'a heurté, pris dans son élan, je l'ai agrippé, nous nous sommes étalés dans une flaque, il a essayé de se relever, je l'ai retenu, il a glissé, je l'ai frappé, mes doigts se sont aplatis sur son visage, il a répondu par un coup de coude, dans la tempe, j'ai

titubé, il s'est jeté sur moi, j'ai essayé de le maintenir à distance, il m'a écrasé de tout son poids, je me suis enfoncé dans la boue, j'étais si faible, il m'a planté son genou dans l'abdomen, j'ai poussé un cri de rage, ou de douleur, il m'a immobilisé les bras, puis il a appelé du renfort. C'était foutu. Le geôlier m'a regardé. Il a souri. Puis il a décollé dans les airs. Le gros l'a soulevé. Il a mis ses grosses mains autour de son coup et il l'a plaqué contre un arbre. Le geôlier s'est débattu. Ses jambes ont pédalé dans le vide. Il a collé plusieurs gifles maladroites au gros. En vain. Il lui a saisi les avant-bras. Il lui a donné quelques coups de pied. Puis il a commencé à perdre ses forces. Alors il a paniqué. Il a gigoté. Il a ouvert grand la bouche. Il a essayé de boire un peu d'air. Son visage s'est boursoufflé. Il est devenu violet. Ses yeux ont roulé dans leurs orbites. Un dernier soubresaut a parcouru ses jambes. Et puis plus rien. Le gros l'a relâché et l'a regardé s'affaler au pied de l'arbre comme un pantin désarticulé. Je me suis relevé. J'ai retiré la boue collée à mes vêtements. J'ai observé les alentours. Nous étions seuls. Pour l'instant. J'ai poussé le gros. Il fallait vite bouger de là.

Nous avons retrouvé le ruisseau. J'ai remonté mon pantalon et j'ai plongé mes pieds dans l'eau fraîche. Le gros m'a regardé, il a hésité à me suivre, je l'ai tiré vers moi. Nous avons laissé le courant nous porter vers l'aval. Les petits galets ont supporté nos pas. Et nos empreintes ont disparu dans les remous.

La forêt a peu à peu laissé place à un champ de pierres. Comme je ne sentais plus mes pieds, nous sommes sortis du ruisseau. Nous avons poursuivi notre route en sautant de rocher en rocher. Nous sommes bientôt arrivés près d'une falaise. Devant nous, les massifs noirs s'étendaient aussi loin que la brume nous permettait de voir. Je me suis avancé au bord du précipice. La montagne plongeait ici dans une gorge sans fond.

Nous avons longé la falaise. Nous sommes tombés sur un sentier que le passage répété des animaux – ou peut-être des Hommes – avait dû façonner. Il surplombait la gorge et courait

en direction du nord. C'était la seule issue. Tout autre chemin nous aurait rabattu vers le monastère. Alors nous l'avons suivi.

Le sentier nous a emmenés dans les profondeurs de la montagne. Les parois de la gorge se sont peu à peu resserrées. Nous nous sommes bientôt retrouvés écrasés entre deux murs verticaux espacés d'une dizaine de mètres. Je me suis penché. Un torrent bouillonnait en contrebas.

Le gros et moi avons progressé l'un derrière l'autre, une main pendue dans le vide, l'autre agrippée à la roche moite. Nous avons suivi cette route périlleuse un bon moment. Nous nous sommes arrêtés en chemin pour nous désaltérer. Loin au-dessus de nos têtes, une cascade pulvérisée par les aspérités de la roche crachait dans la gorge une bruine épaisse. Un mince filet d'eau condensée coulait le long de la paroi. Nous avons tiré la langue. Nous avons embrassé la pierre froide. Nous avons bu autant que nous pouvions, aussi bien pour étancher notre soif que pour atténuer une faim naissante. J'ai repensé à nos provisions. Des œufs moelleux. Délicieux. Ils n'attendaient que nous. Au chaud. Dans ma paillasse. J'ai chassé cette idée de ma tête. Nous avons repris notre route.

La traversée de la gorge nous a occupés plusieurs heures. Après avoir passé quelques épreuves de funambule, nous avons emprunté un escalier grossier. Nous sommes descendus jusqu'au torrent. Nous avons marché au bord de l'eau un bon moment. Les rapides nous ont un peu éclaboussés. Nous avons pissé dans les remous. J'ai essayé de voir si des poissons s'y promenaient. J'en aurais volontiers dévoré un. Tout cru. Mais hormis un peu d'écume, il n'y avait rien ici.

Les parois de la gorge se sont bientôt éloignées l'une de l'autre. Le cours d'eau est allé se perdre dans la montagne. Les traits du sentier sont réapparus entre les herbes sèches. Il remontait vers les hauteurs. Nous l'avons suivi. Il nous a conduits vers des pentes rouges et sablonneuses. Mes genoux m'ont fait mal. Mes chevilles aussi. Le bâton du géôlier m'aurait

bien aidé. J'aurais dû le prendre. J'ai été bête de ne pas y avoir pensé.

Après une laborieuse ascension, nous sommes arrivés sur un petit plateau. Nos vêtements étaient humides, le vent soufflait fort, j'ai eu froid. Pour ne rien arranger, le soleil a vite décliné. Il nous a bientôt laissés dans l'ombre des montagnes. Nous allions passer la nuit à la belle étoile. C'était maintenant certain. J'ai regardé autour de nous. Il n'y avait que de la roche. Et quelques buissons. J'étais fatigué. Je n'avais qu'une envie. M'arrêter là. Et m'allonger. Mais j'ai frissonné. Nous ne pouvions pas rester ici.

Nous avons suivi le sentier. Nous avons commencé à ne plus voir où nous mettions les pieds, alors nous avons levé la tête. Les nuages étaient rouges. Le flanc acéré de la montagne donnait l'impression de les déchirer. J'ai aperçu une forme. Noire. Ronde. Nous avons quitté le sentier et nous nous y sommes dirigés. Je n'ai pas lâché la silhouette des yeux. J'ai trébuché plusieurs fois. À mesure que nous nous en sommes approchés, ses contours m'ont semblé de moins en moins naturels. Nous avons rejoint la crête dans un ultime effort. Et nous avons enfin atteint notre but. Une ruine envahie par les mousses. Nous en avons fait le tour. Elle ressemblait à un petit igloo de roches. Elle n'était pas plus haute qu'un homme, et son toit était à moitié effondré. Ses murs tenaient en revanche encore debout. Ils allaient nous protéger du vent. C'était l'essentiel.

Nous nous sommes mis à genoux et nous sommes entrés dans cet abri. Nous l'avons débarrassé des broussailles qui y avaient élu domicile. L'espace était restreint. J'ai déplacé quelques pierres, et je me suis allongé. Le gros s'est recroquevillé. Nous nous sommes serrés l'un contre l'autre. Et nous nous sommes endormis.

Quelqu'un a parlé. Je me suis réveillé en sursaut. Le gros s'est retourné. Il m'a regardé. Je lui ai fait signe de se taire. Deux hommes discutaient. Peut-être trois. Leurs voix ont résonné dans le silence de la nuit. Elles semblaient toutes proches. Quelques mètres. Guère plus.

Un homme est monté jusqu'à notre abri. J'ai entendu ses souliers racler la terre sèche. Il a fouillé aux alentours. Peut-être avec une canne. Peut-être à mains nues. J'ai tâtonné dans la pénombre. J'ai attrapé une grosse pierre. Les hommes restés en contrebas ont appelé leur collègue. J'ai questionné le gros du regard. Il a mis son index devant sa bouche. J'ai serré la pierre dans ma main. J'étais prêt à frapper. L'homme a gratté le sol et a retourné la terre. Il a fait le tour de l'abri. Il s'est arrêté. J'ai retenu mon souffle. Il est resté immobile un instant. Puis il est parti en courant. Il a dévalé la pente. Il s'est arrêté après deux longues glissades. Il a rejoint ses amis. Ils ont plaisanté. Et ils se sont éloignés.

L'adrénaline m'a gardé en éveil encore de longues minutes. J'ai écouté la nuit. J'ai regardé les étoiles. L'épuisement a repris le dessus. Je me suis rendormi.

Une crampe d'estomac m'a réveillé. Je me suis redressé. J'avais envie de vomir. Nous n'avions pourtant rien mangé depuis environ quarante-huit heures. J'ai regardé les mousses qui garnissaient les pierres. Elles avaient l'air moelleuses et appétissantes. Mon estomac s'est tortillé, il s'est plaint, il m'a supplié de les manger. Il avait raison. Elles auraient sans doute calmé ma faim. Mais je me suis retenu.

Le gros a bougé peu avant l'aube. Nous sommes sortis de l'abri. J'ai inspecté les environs. Nous sommes redescendus sur le chemin. Nos visiteurs nocturnes avaient laissé là quelques traces de leur passage. Une petite avalanche de terre. Et des empreintes

qui partaient vers les gorges. Le gros et moi avons continué dans la direction opposée.

Nous avons longé le flanc de la montagne, le sentier nous a emmenés au sommet d'une pente escarpée, de là-haut, nous avons aperçu le torrent. Il avait grossi. C'était maintenant un petit fleuve couleur de jade. Nous sommes descendus à sa rencontre. Nous avons bu un peu de son eau. Nous avons longé ses rives rocailleuses et ses bancs de sable. Sur plusieurs kilomètres. Nos pas ont résonné sur les flancs de la montagne comme des rires dans un cimetière. Ici, tout était vide. Le fleuve était le seul acteur de ce théâtre antique. L'Homme avait depuis bien longtemps quitté ces lieux vierges et inhospitaliers. Les animaux aussi avaient tous disparu. Nous serons bientôt les prochains. Quand nous nous écroulerons sur le sol, terrassés par la faim et la fatigue, rien ni personne ne sera là pour s'occuper de nos carcasses. Pas même les insectes. Nous allons sécher sur ces pierres, le temps va nous réduire en poussière, et quand les géoliers arriveront ici, ils ne trouveront que du sable, car le vent nous aura alors balayé.

Nous nous sommes de nouveau arrêtés pour boire. Le gros a plongé ses immenses mains sous la surface laiteuse du fleuve, puis il les a portées à sa bouche avec un plaisir candide. Je me suis dit que tout aurait été plus simple si la vie avait fait de nous des chameaux. Nous aurions été autonomes, nous aurions marché à l'ouest jusqu'à atteindre l'Europe, nous aurions eu beau traverser les montagnes les plus froides et les déserts les plus secs, nous aurions avancé sans jamais nous arrêter, insensibles à la soif et à la faim.

Les chameaux ont bien de la chance. La nature les a taillés pour la survie. Elle leur a donné une épaisse fourrure, de gros pieds et deux grosses bosses. Notre corps ne tient pas la comparaison. Les millions d'années d'évolution qui nous ont façonnés nous ont rendus désespérément faibles. Nous ne sommes rien devant la colère des éléments. Nous sommes

impuissants face aux plus féroces prédateurs. Nous sommes inadaptés aux milieux les plus chauds, les plus froids et les plus élevés. Et nous sommes asservis à l'eau. Malgré tout, nous sommes encore là. Notre esprit a pallié les faiblesses que la vie nous a imposées. Nous nous sommes libérés de la nature. Nous l'avons surpassée. C'est là une des plus grandes différences entre l'animal et l'Homme. Le premier est condamné à ne faire que survivre. Le deuxième a tout le loisir de vivre. Le gros et moi, ainsi pendus au bon vouloir du fleuve, avons été réduits à l'état de simples bêtes errantes.

Nous sommes restés encore quelques minutes accroupis au bord de l'eau. Le soleil a éclairé les plus hauts sommets, j'ai vu sa lumière orangée glisser lentement sur le flanc de la montagne. Elle est bientôt arrivée jusqu'à nous. Elle nous a un peu réchauffés.

Nous nous sommes remis en marche. Le fleuve nous a entraînés dans ses méandres, et il nous a fait serpenter entre les géants de pierre. Les gargouillements de mon estomac ont résonné dans le canyon. J'ai scruté la surface de l'eau à la recherche du moindre signe de vie animale. Le gros a tiré ma veste. Je lui ai dit de me laisser. Il a insisté. Je me suis arrêté. Je l'ai regardé. Il m'a montré le versant d'en face. J'ai levé la tête. Dans les hauteurs, il y avait une maison. Elle était assez loin. Deux kilomètres. Sans compter le dénivelé. Elle avait l'air modeste. C'était peut-être une autre ruine. Je ne me sentais pas de grimper là-haut pour si peu. J'ai tiré le gros et nous nous sommes remis en route. Il s'est de nouveau arrêté. Il s'est esclaffé. Il n'avait pas lâché la maison des yeux. J'y ai jeté un autre coup d'œil. J'ai vu quelque chose bouger. Un animal. Non. Un homme. La ruine était habitée. Et si elle était habitée, c'est qu'il y avait là-bas de quoi manger. Je n'ai pas eu à réfléchir trop longtemps. Mon estomac l'a fait pour moi. Nous devons monter là-haut sans attendre.

Nous sommes partis à la recherche d'un endroit où traverser

le fleuve. Jusqu'à maintenant, nous n'avions pas vu un seul pont, ni même un seul gué. Nous n'avons rien trouvé de mieux qu'un large banc de sable. Nous y sommes descendus. J'ai retiré ma veste, ma chemise et mon pantalon. J'ai aidé le gros à se déshabiller. J'ai attaché nos vêtements entre eux et j'en ai fait une boule compacte. Je l'ai donnée au gros, je lui ai dit de la tenir bien au-dessus de sa tête, je lui ai demandé s'il avait compris, il a acquiescé, j'ai ouvert la marche.

Nous avons pataugé ensemble dans les premiers centimètres d'eau froide. Nous nous sommes lentement immergés jusqu'au nombril. Le gros a commencé à se sentir mal. Je lui ai dit de garder les bras tendus. Il a fait très attention. Il s'est focalisé sur sa mission et n'a pas senti l'eau atteindre sa poitrine. Au pas suivant, l'eau a grimpé jusqu'à ses aisselles. J'ai quant à moi dû me mettre sur la pointe des pieds. Le courant a commencé à m'emporter. La chaîne m'a retenu. La rive était encore à quelques mètres. Nous allions devoir terminer la traversée à la nage. J'ai fait signe au gros de balancer la boule de vêtements loin devant lui, sur la berge. Il l'a envoyée voltiger d'un geste puissant. Elle s'est écrasée sur des pierres, elle a glissé lentement, et elle s'est arrêtée à quelques centimètres de la surface du fleuve. J'ai félicité le gros, puis je lui ai montré le mouvement de la brasse. J'ai décollé mes pieds du fond de l'eau, j'ai commencé à avancer. Le gros a essayé de me suivre tant bien que mal, l'eau est venue chatouiller son menton, alors il s'est mis à nager. Comme un petit chien. Il s'est vite fatigué. Il a commencé à paniquer. Il a essayé de rebrousser chemin. Il a tiré sur notre chaîne, nous avons tous les deux coulé à pic. J'ai touché le fond. D'un bond, je me suis propulsé hors de l'eau. J'ai inspiré une grande bouffée d'air et je me suis à nouveau laissé couler. J'ai attrapé le gros par la taille. Je l'ai porté. Il a remué. J'ai réussi à maintenir sa tête à l'air libre. Puis je l'ai lâché. Je suis remonté, j'ai respiré, j'ai replongé. Je l'ai rattrapé. Son poids m'a collé au fond de l'eau. J'ai fait un pas. Puis un autre. Et j'ai progressé

ainsi, comme un scaphandrier. J'ai atteint la rive en une apnée. Nous nous sommes échoués sur l'affleurement de roches. J'ai rampé jusqu'à la surface. Je me suis écorché les genoux sur les pierres. Je suis sorti de l'eau. J'ai tiré le gros avec moi. Nous sommes montés sur la berge. Je me suis écroulé dans l'herbe. J'ai fermé les yeux et j'ai inspiré autant d'air que j'ai pu, encore et encore, jusqu'à ce que mon cœur arrête de marteler ma poitrine.

Je suis resté allongé plusieurs minutes. Je me sentais aussi faible qu'à l'arrivée de mon premier marathon. Quand j'ai rouvert les yeux, j'ai vu un petit nuage avancer dans le ciel. Il était seul. Il a bientôt disparu derrière un pic. J'ai eu froid. Je me suis levé. Je suis allé chercher nos vêtements. Je les ai dépliés. J'ai arraché des herbes et je me suis séché avec. Le gros m'a imité. Nous nous sommes ensuite rhabillés. Nous avons bu. Nous avons pissé. Je me suis avancé vers le flanc de la montagne. Le gros m'a emboîté le pas.

Nous avons entamé l'ascension du versant. Nous avons d'abord progressé à travers une nuée de broussailles. Ici, la terre était meuble et sèche. Nos pieds s'y sont enfoncés comme dans du sable. J'ai eu l'impression de faire du sur-place. Les premiers mètres m'ont épuisé. Nous avons fait une pause. J'ai analysé le terrain. J'ai cherché la meilleure route à prendre. J'ai repéré la course d'un ruisseau. Il zigzagait depuis les sommets et devait aller se jeter dans le fleuve quelque part en aval. Nous ne pouvions pas le rejoindre pour le moment, il nous fallait encore monter.

Nous avons repris notre ascension. J'ai glissé plusieurs fois. J'ai passé le plus clair de mon temps la mine basse, les genoux plongés dans la terre, et les mains agrippées aux touffes d'herbes éparpillées çà et là. La randonnée s'est vite transformée en épreuve d'escalade. Le sable a laissé place à la pierre. Nous avons gravi quelques rochers, puis nous avons franchi un petit mur. La pente s'est alors adoucie. Nous avons pu rejoindre le ruisseau. Nous y avons bu. Nous avons soufflé un bon quart d'heure.

Nous en avons profité pour regarder le paysage. Tout était calme. Le fleuve disparaissait au loin dans les montagnes. Nous étions maintenant seuls.

Nous sommes repartis. Nous avons traversé une prairie d'herbe jaune. Plus haut, des arbres avaient réussi à prendre racine au milieu des roches. Je suis allé fouiller à leurs pieds. J'ai trouvé quelques vieilles branches. Je nous en ai fait des bâtons de marche. Ils nous ont bien aidés. Car la pente a encore gagné en inclinaison. Nous avons abordé cet obstacle avec une nouvelle stratégie. Nous avons imité la rivière et nous nous sommes mis à progresser en zigzag.

La montée m'a fait mal aux jambes, aux chevilles et aux pieds. Je me suis demandé si les géôliers étaient encore à nos trousses. J'ai vite arrêté de penser. L'effort m'a embué l'esprit. Je me suis concentré sur ma respiration. L'ascension s'est faite au rythme de nos coups de bâtons. J'ai glissé. Le gros m'a aidé à me relever. Nous avons continué. Mes forces m'ont peu à peu abandonné. J'ai glissé une seconde fois, je me suis cogné le genou contre une pierre. J'ai ressenti une vive douleur. Ma vue s'est troublée. Ma bouche est devenue sèche. Je me suis senti faible. Je me suis mis sur le dos. J'ai regardé le ciel. Le gros m'a attrapé le bras. Je lui ai fait signe de me laisser. J'avais du mal à respirer. Il n'y avait pas d'air. L'altitude ne devait pas arranger mon cas.

Au bout de quelques minutes, je me suis senti un peu mieux. J'ai essayé de me remettre debout. Je me suis aidé de mon bâton. Mes jambes n'ont pas répondu. Elles étaient molles et sans force. Le gros m'a tendu la main. Je l'ai attrapée. Il m'a relevé. J'ai chancelé. Il m'a retenu. Il s'est retourné. Il s'est accroupi devant moi et m'a présenté son dos. Il voulait me porter. Je ne me sentais pas en état de continuer. Alors j'ai accepté son idée. J'ai mis mes bras autour de son cou. Il m'a attrapé les cuisses. Il s'est relevé sans peine. Nous avons laissé nos bâtons. Et nous avons poursuivi l'ascension.

Le gros a grimpé sans broncher. J'ai vu des gouttes de transpiration glisser le long de sa nuque. Il s'est arrêté plusieurs fois. Il n'a jamais voulu que je descende. Il a maintenu son effort. Pas à pas. Il a avalé ainsi plusieurs centaines de mètres. En chemin, nous avons croisé des cultures. Elles avaient l'air reliées entre elles par un sentier. J'ai fait signe au gros de l'emprunter. J'ai eu raison. Il nous a conduits directement à la maison.

À notre arrivée, un homme nous attendait. Le gros m'a posé à terre. L'homme a regardé nos chaînes. Il avait la cinquantaine. Peut-être moins. Son visage fatigué le vieillissait. Il avait les mains dans le dos. Il nous a parlé. Le gros lui a montré d'où nous venions. L'homme a pointé du doigt nos chaînes. Le gros lui a expliqué. L'homme m'a fait un signe de tête. Le gros a répondu à ma place. L'homme est retourné avec nonchalance à l'entrée de sa maison. Il a parlé avec quelqu'un. Puis il s'est tourné vers nous. Il nous a dit d'approcher. J'ai laissé le gros prendre les devants. Je l'ai suivi. Nous nous sommes avancés vers la maison. Ou plutôt la cahute. Ses murs en terre séchée et son toit de chaume évoquaient plutôt l'œuvre d'un peuple ancien. Voire primitif.

Nous sommes entrés. À l'intérieur, il faisait sombre. Il n'y avait aucune fenêtre. L'homme nous a invités à nous asseoir au milieu de la pièce. Il y avait là une petite vieille. Elle était assise sur un morceau de bois. Elle portait une sorte de bonnet tressé, une grosse veste, et un pantalon trop large. Elle m'a souri. Derrière elle, une petite fille faisait la vaisselle dans une grande bassine. Elle n'a pas vraiment fait attention à nous. Nous nous sommes assis par terre. Personne n'a parlé. L'homme a allumé un petit feu de bois à même le sol, dans un trou entouré de briques. Il a pendu une petite marmite en fer au-dessus de ce foyer. Il l'a remplie d'eau. Il est parti dans une pièce attenante. Il est revenu avec trois pommes de terre. Il les a plongées dans l'eau. Le gros et moi n'avons pas quitté la marmite des yeux.

L'eau a bouilli. La petite fille est venue s'asseoir à côté de la vieille. Elle avait de la morve au nez. Elle n'arrêtait pas de renifler. Et de tousser. L'homme nous a bientôt servi nos patates. Elles avaient la taille d'un poing. Il nous en a tendu une chacun, et il a coupé la dernière en deux. Il a donné une moitié à la vieille et l'autre à la petite fille. Nous avons mangé en silence. C'était chaud. C'était bon. C'était même délicieux. La meilleure pomme de terre de ma vie.

Après le repas, nous sommes restés assis et nous nous sommes dévisagés. L'homme a allumé une longue pipe. La petite fille est venue s'asseoir entre ses jambes. Elle a posé sa tête sur son bras, puis elle m'a regardé avec de grands yeux, comme si je débarquais d'un autre monde, ou d'une autre époque. La vieille a brisé le silence. Elle s'est adressée au gros. Elle lui a demandé son nom. Il a répondu « fan ton ». La vieille lui a fait répéter. Le gros a répondu la même chose. L'homme a souri. Il avait l'air amusé. La vieille m'a regardé. Elle a tendu sa main tremblante vers moi. Je lui ai montré que j'avais compris. Je me suis raclé la gorge, et je lui ai dit que je m'appelais Jean. J'ai répété plusieurs fois. Le gros a essayé de le prononcer, « chang », « chane » ou encore « tchuan », il n'a pas fait mieux. La vieille non plus.

Les minutes ont défilé. La petite fille a reniflé. Elle a toussé. Puis elle s'est endormie dans les bras de son père. Maintenant que le gros et moi étions un peu requinqués, il nous fallait trouver un moyen d'appeler des secours. J'avais besoin d'un téléphone. J'ai hésité à aborder le sujet avec l'homme. Comment lui expliquer ? En mimant le geste ? L'idée m'a semblé un peu surréaliste. Il n'y avait qu'à le voir. Il était aussi circonspect que nous. Il avait déjà fait tout son possible pour nous aider. Nous ne pouvions pas lui en demander plus. Je me suis levé. Le gros et moi sommes allés nous adosser à un mur. Nos hôtes nous ont regardés faire. Ils étaient dans l'expectative. J'ai fermé les yeux, et j'ai fait une sieste.

Une dispute nous a réveillés. Dehors, deux hommes ont élevé

la voix. J'ai regardé la petite vieille. Elle était toujours assise au milieu de la pièce, seule, avec nous. Elle n'avait pas l'air trop inquiète. Quelqu'un est entré. C'était un jeune homme. Il était énervé. Il avait un bâton dans la main. Il nous a dévisagés, il nous a pointés du doigt, et il a invectivé la vieille. Elle n'a pas répondu. Le jeune nous a fait signe de nous lever. Je l'ai écouté. Il nous a poussés dehors. Nous sommes sortis sans rien dire. La petite fille est passée devant nous comme si de rien n'était. Elle tenait sur son dos un broc en terre cuite. Elle est allée le poser devant la maison, près d'une bassine déjà à moitié remplie d'eau. Le père est resté en retrait, muet. Il nous a laissés seuls face au jeune homme. Ce dernier nous a demandé de partir. Il a tendu son bâton vers nous. Il était hargneux. Il compensait son déficit de taille par de grands gestes. Il était bien courageux. Même si je devais avoir une allure misérable, le gros avait toujours pour lui une stature qui imposait le respect. Le jeune n'en a eu que faire. Il nous a copieusement insultés. Sans grand espoir, j'ai essayé de lui demander où trouver un téléphone. J'ai mimé un combiné. Avec mon pouce et mon auriculaire. Il s'est énervé. Je lui ai fait signe de se calmer. Il a répondu par un coup de bâton, je me suis protégé avec mes avant-bras et j'ai reculé. Le jeune a renouvelé ses menaces. J'ai pris mes distances. J'ai essayé de lui expliquer que je venais de loin, de très loin, et que j'avais besoin d'appeler quelqu'un. Il a fait une grimace et s'est un peu calmé. Il avait au moins compris que nous ne voulions pas rester ici. Il a dirigé son bâton vers le haut de la montagne. Il nous a montré un col. Il a ensuite tendu son bras vers le sud-ouest. Il nous a dit d'aller par là. Puis il nous a fait signe de déguerpir. Je l'ai remercié d'un léger hochement de tête, et nous sommes partis.

Nous avons rejoint la rivière. Nous y avons bu. Nous l'avons remontée. Puis nous nous en sommes écartés. Nous avons franchi le col en fin d'après-midi. Un bassin envahi par la forêt s'est alors ouvert à nous. Il était encerclé par la montagne. Le versant sur lequel nous étions se prolongeait en direction du

sud. Quelque chose a attiré mon attention. Un mince panache de fumée surplombait une crête, au loin. La lumière du soleil couchant s'y réfléchissait. Là-bas, il devait y avoir une ville.

J'ai poussé un soupir de soulagement. Le calvaire était bientôt terminé. La liberté était juste devant nous. J'ai regardé le gros. Je n'ai pas pu me résoudre à l'appeler Fan Ton. Pour moi, c'était le gros. Je lui ai demandé si tout allait bien. Il a acquiescé. Nous nous sommes mis en marche.

Nous avons longé le flanc de la montagne. Nous avons manqué de nous faire emporter par une avalanche de roches. Les pierres ont déboulé devant nous et ont poursuivi leur cavale jusqu'aux bois situés en contrebas. Nous avons poursuivi notre route jusque tard dans la soirée. Puis nous nous sommes allongés au pied d'un rocher immense planté dans la terre comme un menhir.

Nous avons regardé les étoiles. J'ai eu le vertige, alors j'ai fermé les yeux. J'ai somnolé un temps. Je me suis réveillé plusieurs fois. J'ai vu une lumière s'allumer au loin. Elle a bougé. C'était une torche, ou peut-être une lanterne. Je me suis demandé ce qu'on pouvait bien faire là au milieu de nulle part à cette heure de la nuit. C'était peut-être un message de détresse. Nous étions de toute façon trop loin. La lumière s'est éteinte. J'ai essayé de me rendormir. J'ai beaucoup gigoté. J'ai refermé le col de ma chemise. J'ai rentré mes mains dans les manches de ma veste. J'ai enfoncé mes pieds nus dans la terre. La température était basse. Et je ne préférais pas savoir à quel point.

Je me suis réveillé à l'aube. Épuisé. J'avais eu froid toute la nuit. Nous nous sommes levés. Nous avons repris notre route vers le sud-ouest. La pente est devenue moins raide. La montagne s'est tassée. Nous avons trouvé un chemin qui montait en lacet jusqu'au sommet du versant. Nous l'avons emprunté.

Nous avons grimpé. C'était devenu une habitude. Au-dessus de nous, la lumière du matin a embrasé la ligne de crête. Ce spectacle m'a redonné des forces. J'ai un peu oublié la douleur qui parcourait mes jambes, et j'ai pensé à la cité fabuleuse que nous allions trouver de l'autre côté de la montagne.

Le soleil a commencé à effleurer le sommet de nos crânes, puis il nous a éblouis. Une fois arrivée là-haut, j'ai fermé les

yeux et je me suis délecté de sa douce chaleur. Le gros n'en a pas profité. Il avait décidé de me casser les pieds. Il m'a parlé. Il a tiré ma veste. J'ai ouvert les yeux. Il m'a dit de regarder à nos pieds. Il y avait là un spectacle au combien plus étonnant. Un tableau. Une folie. L'œuvre d'un génie. Ou d'un original. Un escalier titanesque recouvrait ici la montagne et plongeait jusqu'au fond du vallon. Nous avions devant nous une immense rizière. Seules quelques maisons éparpillées entre les terrasses brisaient l'étrange harmonie de ces lignes. Mon regard s'est arrêté sur un homme affairé au labourage d'une mince parcelle, quelques mètres plus bas. Nous sommes descendus à sa rencontre.

Il ne nous a pas vus arriver. Il avait les yeux rivés sur la charrue que son buffle tirait devant lui. Le gros a dit quelque chose. L'homme a donné un ordre, sa bête s'est arrêtée. Il s'est tourné vers nous. Le gros lui a parlé. L'homme est resté stoïque. Il s'est ressuyé le front, puis il a tendu la main vers un groupe de maisons, plus loin dans le vallon. Il s'est retourné et a fait repartir son buffle.

J'ai essayé de trouver un chemin au milieu de ce vertigineux patchwork. Ici, le moindre centimètre carré de terrain était utilisé. Tout était organisé dans un désordre cohérent. Chaque parcelle épousait au mieux les formes de la montagne. Certaines d'entre elles étaient larges et arrondies, d'autres étaient si étroites que les bêtes ne devaient pas pouvoir y grimper. Autour des bosquets dans lesquels se serraient les habitations, les terres ocre côtoyaient les cultures verdoyantes, et par endroit, des terrasses inondées reflétaient le ciel turquoise.

Nous avons sauté de marche en marche jusqu'aux abords d'une maison faite de bois et de torchis. Son toit était recouvert de grandes tuiles plates maintenues par de grosses pierres. Nous en avons fait le tour. Nous sommes entrés dans une petite cour, un vieil homme et une vieille femme étaient assis sur un banc. Quand ils nous ont vus arriver, ils ont froncé les sourcils. Ils ont

appelé quelqu'un. Une jeune femme est sortie de la maison. Elle nous a dévisagés. Elle a parlé au gros. Il ne lui a rien répondu. Elle a répété. Rien. Visiblement, les deux ne se comprenaient pas. La femme nous a fait signe de rester là. Et elle est partie.

Nous avons attendu quelques minutes. La jeune femme est revenue accompagnée d'un jeune homme. Ce dernier portait des lunettes. Il s'est avancé vers nous et nous a serré la main. Il m'a regardé droit dans les yeux, comme si j'étais un bon ami. Il nous a parlé. Cette fois-ci, le gros a réagi. Il a engagé la conversation. Il a montré les montagnes, au loin. Il dit quelque chose à propos de nos chaînes. Le jeune homme a fait la traduction aux autres habitants. Ils ont tous paru concernés. La jeune femme est partie nous chercher de l'eau. Nous avons bu. Puis le jeune homme nous a dit de le suivre. Nous avons marché le long d'une terrasse inondée. Nous avons traversé plusieurs digues, puis nous avons rejoint un chemin qui descendait tout droit vers le fond du vallon. Nous avons atteint une cour entourée de maisons. Les habitants nous ont accueillis avec une chaleureuse curiosité. Le jeune homme leur a expliqué la situation. Puis il nous a laissés là. Des femmes nous ont regardés, des porcs sont venus nous renifler, et des poules ont picoré à nos pieds.

Le jeune est revenu avec un homme plus âgé. Ils avaient pris avec eux des outils. Un maillet, une scie, et plusieurs bouts de ferrailles. Ils nous ont fait nous asseoir par terre. Ils ont inspecté nos chaînes. Ils se sont concertés. L'homme a pris la scie. J'ai essayé de l'en dissuader. La lame n'était pas faite pour couper le métal. Il allait l'esquinter. Je leur ai montré les rivets qu'ils devaient faire sauter pour ouvrir nos menottes. Le jeune a compris. Il s'est saisi d'un pic. Il a dit à son ami de prendre le maillet. J'ai tendu la jambe pour qu'ils puissent attaquer le rivet à la verticale. Ils ont placé le burin de fortune contre le métal. Ils ont commencé à frapper. Leur maillet était trop léger. Ils avaient besoin d'un marteau. Le jeune s'est absenté encore quelques minutes. Il est revenu avec une masse. Lui et l'homme se sont

remis au travail. Ils ont frappé. Les clinquements du métal ont résonné dans le vallon. La tête du rivet s'est brisée après quelques coups. Ils ont ensuite attaqué mon autre menotte. Puis celles du gros. Après avoir fait sauter le dernier rivet, le jeune nous a aidés à nous relever, son ami a récupéré nos chaînes, il avait l'air bien content. J'ai regardé le gros, je me suis appuyé sur son épaule, j'ai essayé de lever la jambe, mais je n'ai pas réussi, des mois d'entraves m'avaient rendu encore moins souple qu'un verre de lampe. J'ai retiré les bandages qui entouraient nos chevilles, et nous sommes restés plantés là, sans trop savoir quoi faire. J'ai remercié le jeune, il m'a répondu d'un simple hochement de tête, puis il nous a dit de le suivre.

Nous sommes repartis dans le dédale des terrasses. En chemin, le jeune a croisé un paysan qui a eu l'air de lui remonter les bretelles. Il ne l'a pas vraiment écouté. Nous avons continué jusqu'à une maison de bonne taille. Elle avait un étage, on aurait dit un grenier, là-haut, du maïs était entreposé derrière de grandes fenêtres grillagées.

Le jeune nous a présenté à ses parents, ou peut-être ses grands-parents. Nous avons bu un thé très léger, je me suis même demandé si ce n'était pas un simple bol d'eau chaude. Le jeune est parti chercher des paniers en osier, il nous en a donné un chacun, le sien était énorme, il l'a harnaché sur son dos, il a attrapé une fourche, puis nous sommes montés sur une terrasse remplie de plants desséchés. Le jeune a posé son panier, il a commencé à donner des coups de fourche dans la terre, il s'est penché, il a retourné une botte, et il nous a montré des pommes de terre. Il nous a demandé de l'aider à les ramasser.

En fin de matinée, nous sommes redescendus vers la maison avec nos paniers remplis à ras bord. Nous avons étalé les pommes de terre sur le sol de la petite cour, en plein soleil. Nous avons ensuite rejoint un groupement de plusieurs habitations, quelques terrasses plus bas. Les hommes et les femmes qui s'y étaient réunis avaient tous la même veste et le

même pantalon, certains avaient une casquette, d'autres un simple foulard serré autour de la tête, les personnes âgées avaient des vêtements plus traditionnels. Les anciennes, notamment, portaient une robe noire teintée de bleu, et, assises sur leurs grandes chaises, elles surveillaient le troupeau comme des matriarches.

Quand nous sommes arrivés dans la cour, plusieurs personnes se sont approchées de nous pour nous saluer. L'écho de notre venue avait dû se propager en un instant dans tout le vallon. Le jeune nous a laissés là. Il est parti discuter avec des collègues. Le temps que tout le monde nous dévisage, des hommes sont sortis d'une maison avec plusieurs récipients fumants. On nous a donné, comme à tous les autres, une sorte de galette de pain et un bol rempli d'une mixture blanchâtre. Le gros et moi sommes allés nous asseoir sur un muret. Un paysan y était adossé. Il nous a regardés nous approcher, il nous a souri, puis il a englouti un morceau de galette qu'il avait au préalable trempé dans son bol. Je ne me suis pas fait prier pour l'imiter. J'ai d'abord goûté le pain seul, il était tiède et croustillant, banal, mais succulent. J'ai aussitôt pris une gorgée de l'étrange liquide, il était chaud, gras, salé, et il avait une odeur de beurre. Le mélange des deux aliments était délicieux. Après avoir dévoré la moitié de ma galette, j'ai fait une pose et j'ai repris ma respiration. Le temps de mâcher, j'ai admiré les terrasses qui nous surplombaient.

La vue était ici encore plus impressionnante qu'au sommet du vallon. Comment ne pas voir dans ces marches empilées par milliers l'image d'un monument titanesque, l'empreinte d'un miracle technique et architectural qui n'avait pas à rougir des plus belles œuvres accomplies par les plus grandes civilisations de l'Histoire ? Quelle prouesse ! À voir ce paysan chétif manger sa galette, j'ai eu beaucoup de mal à l'imaginer façonner de ses propres mains ne serait-ce qu'une seule de ces terrasses. Dix des plus vigoureux travailleurs de ce pays n'en auraient pas été

capables, pas même cent, pas même mille, en tout cas, pas sans l'aide d'outils mécaniques lourds. Pourtant, tout porte à croire que ces bâtisseurs n'auront jamais rien eu d'autre à leur disposition que des pioches, des pelles et des buffles. Ce que je voyais devant moi, c'était donc le formidable vestige d'un sacrifice dont seuls les Hommes ont le secret, le fruit d'un travail de plusieurs générations, l'aboutissement de tout un peuple. Quelle sensation étrange. Il se dégageait de cette montagne une force presque surnaturelle, une énergie en tout point similaire à celle que j'avais pu ressentir aux pieds des grandes pyramides d'Égypte. L'analogie visuelle était bien sûr évidente. Mais c'était plus que cela. Ces deux ouvrages étaient chacun l'accomplissement ultime de la folle obstination des Hommes. La recherche de l'immortalité, et la conquête de la nature, une impérieuse folie pour l'un, une ingénieuse folie pour l'autre. Mais là où les pyramides n'auront jamais été que l'absurde sacrifice d'une multitude pour un seul homme, les cultures en terrasses étaient l'image de l'effort des Hommes pour les Hommes. Le pharaon a été écrasé par la peur de la mort, les bâtisseurs ont été portés par leur abnégation. La logique aurait d'ailleurs voulu que ces derniers quittent ces terres inhospitalières pour la tranquillité d'une plaine. Ils ont préféré survivre ici et soumettre la montagne. Voilà une des plus éclatantes réussites de l'Histoire. Et pourtant. Ces paysans qui finissaient devant moi leur soupe ne pouvaient célébrer l'héritage de leurs glorieux aïeux qu'en léchant au fond de leur bol le modeste fruit de leur dur labeur. Leur allure aussi humble que misérable m'a alors rappelé que derrière chaque œuvre éternelle se cache la nature de notre impitoyable fragilité. Seuls, nous ne sommes rien, ensemble nous sommes immortels. Le pharaon ne l'aura jamais compris.

Nous avons fait une sieste en début d'après-midi, puis le jeune nous a fait remplir des sacs avec des grains de maïs, nous les avons descendus près d'un chemin, plus bas, et j'ai vu sur le

trajet quelques personnes prier devant un arbre.

Nous avons rangé les pommes de terres en fin de journée. Une fois le travail terminé, le jeune a pris une petite canne à pêche, et il nous a emmenés au bord d'un ruisseau, au fond du vallon. Je crois qu'il nous a expliqué que pour irriguer leurs cultures, les paysans déviaient le cours d'eau en amont, dans les hauteurs. Il aurait fait un bon professeur. D'ailleurs, il avait la tête d'un professeur.

Nous nous sommes débarbouillés, puis le jeune a pêché, nous sommes allés nous asseoir sur un rocher, nous l'avons regardé, il n'a rien attrapé. À le voir perdre ses yeux dans les remous, il m'a fait penser aux vieux pêcheurs de par chez moi, et j'ai compris pourquoi il aimait lui aussi rester au bord de l'eau. Ici, il oubliait la survie que le monde lui imposait et il prenait le temps de vivre. Quand je rentrerais en France, j'irais pêcher.

Sur le chemin du retour, j'ai interpellé le jeune et j'ai essayé d'aborder le sujet du téléphone. Je crois que le gros lui a expliqué ce que je voulais, ils ont discuté, et la seule chose que j'ai comprise, c'est que nous allions devoir voyager très loin au sud pour espérer trouver quelque chose. C'est tout.

En début de soirée, j'ai suivi le gros, il m'a emmené là où nous avions déjeuné, on nous a invités à entrer dans une maison, on nous a accompagnés dans une pièce à peine éclairée par la faible lueur d'une lampe à huile. Les paysans s'étaient tous entassés là, autour d'une table basse. Nous nous sommes assis. Chacun a eu droit à un bol de riz. Du chou, des plantes et des champignons présentés dans de grands plats complétaient le menu, il n'y avait qu'à se servir. Tout le monde a mangé en silence, pour la première fois depuis des mois, j'ai eu la sensation d'avoir l'estomac plein.

Après le dîner, plusieurs personnes sont parties, d'autres ont allumé leur pipe, quelqu'un est allé chercher un poste radio, il nous a passé de la musique traditionnelle. Les paysans épuisés ont écouté ça comme s'ils étaient à la messe. Les chants noyés

dans les grésillements m'ont quelque peu insupporté, mais je m'y suis fait. Tout le monde est resté silencieux, certains ont somnolé, d'autres ont eu l'air pensifs. La vue d'un petit garçon écrasé entre deux adultes m'a rappelé que je n'avais, jusqu'ici, pas croisé un seul enfant. Il n'y avait d'ailleurs pas de couples, personne n'était enlacé, personne ne se tenait la main, personne ne se souriait, il n'y avait aucune marque d'affection.

Nous sommes allés nous coucher alors que la lune commençait à apparaître au-dessus de la montagne. Le jeune nous a accueillis chez lui. Il a étendu par terre des couvertures en laine, nous avons dormi là-dessus.

Nous avons passé une nuit courte, mais réparatrice, la meilleure depuis que nous avons quitté le monastère. Le jeune nous a réveillés plusieurs heures avant l'aube, nous sommes retournés en bas du vallon, là où nous avons descendu les sacs de grains. Un vieil homme était déjà en train de les charger sur une charrette attelée à deux buffles. Nous l'avons aidé. Une femme en robe nous a ensuite rejoints, elle portait une grosse sacoche, elle a parlé au vieux et au jeune, puis elle a ouvert la marche. Le vieux a tapoté les cuisses de ses buffles avec un bâton. La charrette s'est mise en mouvement, le jeune s'est joint à la caravane, il nous a fait signe de le suivre, nous lui avons emboîté le pas. Nous avons longé le ruisseau, nous avons atteint un gué, nous l'avons traversé, puis nous avons commencé l'ascension du versant sud.

Après une bonne heure de marche, et plusieurs dizaines de lacets parcourus, nous sommes arrivés au sommet. Nous avons suivi un chemin qui nous a fait traverser un plateau, ces paysans devaient l'emprunter régulièrement, le passage répété de leur charrette avait dessiné dans le sol deux petites tranchées. Nous avons continué sur cette route jusqu'au lever du jour. Plus loin à l'ouest, les sommets enneigés ont été les premiers à réfléchir la lumière du soleil, ses rayons nous ont atteints un peu plus tard.

En chemin, la roue droite de la charrette s'est enfoncée dans

le sol craquelé. Les buffles ne pouvaient plus avancer, le vieil homme nous a demandé de retirer quelques sacs que ses bêtes puissent se sortir de cet écueil, mais le gros en a pensé autrement. Il a soulevé la roue et a pratiquement réussi à la déloger à lui seul. Il a fait une nouvelle tentative, nous nous sommes tous joints à l'effort, la charrette a bougé, le vieux a fait avancer ses buffles, la roue est sortie de son trou.

Nous avons repris notre route. Nous avons franchi un col, la femme nous a récompensés, elle a sorti une gourde en cuir, nous avons bu un thé léger. La suite de notre parcours a été plutôt aisée. Nous nous sommes contentés de descendre vers la vallée. Nous étions probablement quelque part au-dessus des gorges. J'ai cherché du regard le monastère dans les montagnes à l'est, mais je ne l'ai pas trouvé, il ne devait pas être visible d'où nous étions, il était sûrement caché derrière un pic. Peu importe, je ne comptais pas y retourner.

Pour la dernière étape de notre voyage, nous avons rejoint les abords d'un fleuve que j'ai reconnu à son eau verte et laiteuse. Nous l'avons remonté. Nous avons commencé à croiser des poneys harnachés, des porteurs arc-boutés sous de grands sacs, et des charrettes tirées par des chevaux amaigris.

En milieu de journée, nous sommes arrivés dans un village, la femme nous a ouvert le chemin, notre caravane s'est arrêtée dans une rue au sein de laquelle régnait un grand désordre. Ici, on déballeait, on échangeait, on vendait et on chargeait. La femme a sorti de son sac des galettes enveloppées dans un torchon, nous nous en sommes partagé une, nous avons mangé, puis nous avons bu.

Les affaires ont ensuite commencé, le vieux s'est occupé de décharger les sacs de grains, la femme est partie négocier ici et là. Le jeune nous a emmenés avec lui, il nous a fait traverser le village. Il s'est arrêté plusieurs fois pour discuter avec des marchands, il avait l'air de leur parler de nous, on lui a conseillé d'aller voir plus loin, le jeune est allé trouver une maison, il y

est entré, il nous a laissés là.

Le gros et moi avons regardé les passants. Des paysans, beaucoup d'hommes, quelques femmes, des énervés, des fatigués. Et des moines. Je les ai reconnus. C'était bien eux. Ça ne faisait aucun doute. Ils portaient tous la même toge ocre. Comme au monastère. Ils formaient une procession. Ils avançaient dans la rue marmite à la main. Ils recevaient les offrandes des habitants. Souvent une simple poignée de riz, parfois des mets emballés. Les moines les plus âgés ouvraient la marche. Je leur ai tourné le dos. J'en ai reconnu un ou deux. Mais je n'étais pas sûr. J'ai jeté un œil aux plus jeunes. Ils suivaient leurs aînés. Le petit balayeur n'était pas là.

Le jeune est sorti de la maison. Il nous a emmenés un peu plus loin, aux portes du village. Il est allé voir un homme qui chargeait des sacs dans la remorque d'un camion. Il l'a interpellé. Les deux ont discuté. L'homme nous a regardés, le jeune lui a expliqué, ils ont eu l'air de négociier. J'en ai profité pour faire le tour du camion. C'était une vieillerie, il avait le museau allongé, ses roues avant étaient surplombées par d'immenses garde-boues, il avait une tête robuste et rustique, ce devait être un engin d'inspiration soviétique.

Le jeune nous a appelés. Il nous a fait signe d'approcher. Il avait trouvé un accord avec l'homme. Il lui a donné quelques billets, puis il s'est tourné vers nous. Il a expliqué quelque chose au gros, il nous a serré la main, il nous a tapés sur l'épaule, puis il est parti.

L'homme nous a montré des sacs posés au pied de son camion. Il nous a fait signe de les lui faire passer. Nous l'avons aidé. D'autres paysans sont venus lui apporter de la marchandise. Après deux autres transactions, l'homme nous a demandé de monter dans la remorque. Il nous a fait nous asseoir au milieu des sacs, et il est descendu. J'ai entendu quelqu'un appeler au loin. C'était le jeune. Il est arrivé en courant, il nous a donné des galettes, l'homme nous a laissés les

prendre, puis il a relevé le hayon de la remorque. Il est allé grimper dans la cabine de son camion. Il a démarré, le jeune nous a salués, nous nous sommes éloignés dans un nuage de poussière.

Nous avons roulé sur des chemins de terre, nous avons longé le fleuve jusqu'à ce qu'il bifurque à l'ouest, nous avons alors traversé un pont, et nous avons poursuivi notre route en direction du sud. Nous avons vu défiler le même paysage sur des kilomètres et des kilomètres. Une longue plaine envahie par les champs et enfermée entre deux chaînes de montagnes.

Nous avons croisé plusieurs fois des paysans sur le bord de la route. Ils tenaient leur chapeau, ou leur casquette, et nous regardaient les dépasser avec un air indifférent. Ils étaient bien souvent à pied, parfois en charrette, mais nous n'avons pas croisé un seul véhicule motorisé. La route n'avait été faite que pour nous, ici, les paysans n'en avaient pas besoin, ils étaient au milieu des champs, ils travaillaient au milieu des champs, et ils dormaient au milieu des champs, dans ces petites maisons réunies en hameau.

Nous avons quitté la plaine et nous avons entamé l'ascension d'un col. L'air tiède a laissé place à un vent frais, nous avons emprunté des routes sinueuses, nous avons traversé une forêt, le conducteur s'est arrêté en chemin, il est allé ouvrir son capot, nous en avons profité pour uriner, puis nous nous sommes remis en route, nous sommes descendus dans une petite vallée enclavée, et nous sommes passés à côté d'un village qui semblait appartenir à un autre temps, je n'aurais pas été surpris d'y croiser un empereur acclamé par mille fantassins, il n'y avait, en réalité, que des paysans, leur présence dans ce décor de film historique paraissait tout aussi inopportune que la nôtre.

Nous avons traversé d'autres plaines et d'autres champs, toujours en direction du sud, nous avons longé un grand lac, puis nous sommes arrivés en fin d'après-midi à la périphérie d'une petite ville. Le conducteur s'est arrêté près d'un entrepôt.

Il nous a dit de rester là, et il est parti. Il est revenu quelques minutes plus tard, il nous a fait décharger la remorque, un homme l'a payé, de nouvelles marchandises sont arrivées. Des rats ont essayé de se joindre à la cargaison, le conducteur les a chassés à coup de pied. Nous avons chargé les sacs, puis nous avons installé une bâche au-dessus de la remorque. Le soleil a disparu derrière les montagnes, le conducteur nous a dit de ne pas bouger, je lui ai demandé pour le téléphone, il m'a fait signe de ne pas descendre, et il est parti.

La nuit est rapidement tombée. Nous avons attendu sous la bâche, assis entre les sacs, jusqu'à ce que la soif nous oblige à nous aventurer dehors. Nous sommes descendus de la remorque, le gros et moi avons fait le tour de l'entrepôt à la recherche d'une entrée, nous avons marché dans les herbes, nous sommes passés près d'un bac de fumier, nous avons longé un mur, et nous avons trouvé un tuyau relié à un robinet. J'ai ouvert la vanne. J'ai laissé couler l'eau quelques secondes, j'en ai versé dans les grosses mains du gros, je me suis débarbouillé et j'ai bu.

Nous sommes ensuite rentrés au camion. J'ai sorti les galettes que le jeune nous avait laissées, et nous avons dîné devant l'étrange spectacle de cette ville plongée dans le noir. Il y avait bien ici et là quelques points lumineux, peut-être des bougies, des lanternes, ou des lampes à pétrole, mais certainement pas des ampoules.

Nous avons terminé nos galettes et nous sommes allés nous allonger au milieu des sacs. Dans la nuit, alors que j'avais réussi à trouver le sommeil, un bruit m'a réveillé. On grattait. Ça venait de dehors. J'ai rampé à l'arrière de la remorque pour voir si ce n'était pas des rats, j'ai passé la tête hors de la bâche, et je suis tombé nez à nez avec un homme qui essayait de monter. Quand il m'a vu, il a pris ses jambes à son cou. Je suis allé me recoucher.

Le conducteur est rentré un peu plus tard. Il est arrivé d'un pas lourd et mal assuré. Je l'ai entendu marmonner, il a mis

plusieurs minutes à ouvrir la portière du camion, il n'arrêtait pas de faire tomber ses clés, il devait être complètement ivre. Après quelques autres tentatives, et autant de coups de poing donnés dans la portière, il est parvenu à entrer dans la cabine, je l'ai entendu s'écrouler sur la banquette, il a commencé à ronfler, je me suis rendormi.

Le conducteur nous a réveillés à l'aube. Il a ouvert la remorque pour inspecter la marchandise, ou pour s'assurer que nous étions toujours là. Dans la pénombre, j'ai à peine réussi à discerner les contours de sa mine fatiguée. Il m'a fait un signe de tête, il est retourné dans sa cabine, il a démarré, nous avons repris la route.

Après avoir fait le plein d'essence, le conducteur a quitté la ville. Nous sommes repartis à travers les plaines et les montagnes. Nous avons traversé plusieurs villages, malgré le bruit assourdissant du vent fouettant la bâche je pouvais entendre clairement les sifflements du moteur résonner contre la façade des maisons.

Au terme d'une nouvelle ascension, nous nous sommes arrêtés. Le conducteur est sorti du camion, je l'ai entendu pester, il est allé ouvrir le capot. Le gros et moi sommes descendus de la remorque, nous sommes allés voir ce qu'il se passait. Le moteur fumait. Le conducteur avait le nez dedans, il y a mis la main, il l'a aussitôt retirée, il avait dû se brûler. Je me suis approché, je suis monté sur le garde-boue, et j'ai jeté un œil aux entrailles du camion. J'ai inspecté les durites, elles étaient vieilles, mais elles n'avaient pas l'air d'avoir de fuites. Le conducteur m'a dit quelque chose, je l'ai ignoré et j'ai continué mon inspection. J'ai vite trouvé ce qui n'allait pas. La courroie du ventilateur était sectionnée, je l'ai retirée, et je l'ai montrée au conducteur. Il l'a attrapée et y a jeté un œil. Il est ensuite parti chercher une caisse à outils. Je me suis approché de lui pour le seconder. Il n'avait pas grand-chose à sa disposition. Des pinces, quelques tournevis, des bougies, une ficelle, une boîte d'allumettes, un marteau, des

clous et un vieux revolver. Il a attrapé la ficelle et a commencé une réparation de fortune, je lui ai arraché la courroie des mains, j'avais une meilleure idée. J'ai pris un clou, le marteau, et je me suis assis par terre, dans les cailloux. J'ai percé deux trous dans la courroie, à chacune de ses extrémités. J'ai regardé le conducteur et je lui ai expliqué de quelle manière je comptais rattacher les deux bouts ensemble. Il a réfléchi. Il est retourné fouiller dans sa cabine, et il m'a rapporté une ampoule depuis laquelle pendaient deux câbles. Il en a coupé un, il l'a dénudé, et il me l'a tendu. J'ai fait passer le fil dans les trous, je l'ai torsadé jusqu'à ce que les deux extrémités de la courroie se rejoignent, et j'ai coupé ce qui dépassait. La réparation était terminée. Je suis allé remettre la courroie en place, le conducteur a démarré, j'ai levé le pouce pour lui indiquer que le ventilateur tournait convenablement. Il est venu refermer le capot, il nous a fait monter dans sa cabine, nous nous sommes installés sur la banquette, à côté de lui, et nous avons repris la route.

La beauté monotone de cette région m'a ennuyé. L'ascension de chaque montagne était l'occasion d'un éternel recommencement, nous longions tout d'abord des champs dans les plaines, puis des cultures en terrasses dans les montées, nous traversions des bois dans les hauteurs avant de retrouver des terrasses dans les pentes, et de nouvelles cultures dans les plaines. Ce pays avait mis ses terres à l'entière disposition de ses paysans, la nature n'avait trouvé refuge que dans les zones les plus hautes, les plus escarpées et les plus inaccessibles.

Le conducteur a beaucoup discuté avec le gros, il a dû tout apprendre de notre histoire, je l'ai vu de temps à autre froncer les sourcils, d'incompréhension ou de stupeur, il s'est gratté plusieurs fois la tête, il ne devait pas trop savoir quoi penser de tout ça. Je les ai laissés parler, et j'ai surveillé la route.

J'ai commencé à piquer du nez, le conducteur m'a secoué, nous étions arrivés aux abords d'une ville, il m'a demandé de me cacher sous le tableau de bord, il ne voulait pas être vu en

train de conduire un occidental vers la liberté. Il s'est arrêté faire le plein, il nous a amené de l'eau, puis nous sommes repartis.

Nous avons contourné des montagnes et nous en avons escaladé quelques autres. Certaines routes sinueuses m'ont donné des sueurs froides, par endroit, je n'avais qu'à me pencher par la fenêtre pour voir les roues du camion flirter avec le vide. J'ai même aperçu au fond des ravins des carcasses rouillées à moitié envahies par la végétation, j'ai alors arrêté de me torturer l'esprit, j'ai regardé droit devant moi, je me suis cramponné, et j'ai prié Bouddha. Autant faire dans le dieu local.

Nous avons poursuivi notre route. Nous avons longé des forêts partiellement dégarnies, nous avons traversé un tunnel, puis nous avons roulé au pas derrière un paysan et son troupeau de moutons. Le conducteur a vite perdu patience, il a klaxonné, les bêtes se sont mises en rang sur le bas-côté, et le paysan nous a laissé passer. Nous étions pour lui un évènement insignifiant, il s'est peut-être demandé d'où nous venions et où nous allions, mais il a dû nous oublier aussitôt le bruit du moteur couvert par les bêlements, comme on oublie ces avions qui traversent le ciel de part en part avant de disparaître dans l'immensité du lointain.

Dans la vallée, les routes ont commencé à se multiplier et la circulation s'est un peu densifiée. Nous avons croisé un camion qui avait dû rater son virage, il était couché au bord de la chaussée, et sa cargaison de bois était éparpillée dans un champ.

Nous avons poursuivi notre route jusqu'à un dernier col, nous l'avons franchi en fin de journée, la montagne s'est alors ouverte sur une grande plaine. Nous avons longé l'extrémité nord d'un lac qui s'étendait à perte de vue au sud, le conducteur m'a à nouveau demandé de me cacher. Moins d'un kilomètre plus loin, nous nous sommes fait arrêter. Des hommes ont discuté avec le conducteur, ils l'ont fait descendre, je les ai entendus se diriger à l'arrière du camion, ils ont ouvert la remorque, et ils l'ont refermée quelques instants plus tard. Le

conducteur est remonté dans la cabine. Nous sommes repartis, nous avons roulé plusieurs minutes au pas, je suis resté accroupi, nous avons slalomé à travers des bâtiments, le conducteur a manœuvré, il s'est arrêté, et il a coupé le moteur. J'ai entendu un grondement sourd. C'était un bruit étrangement familier. Le conducteur nous a fait sortir. J'ai ouvert la portière, et je suis descendu sur la chaussée d'une rue noire de monde. Le gros m'a rejoint. Devant nous se dessinaient les contours d'une ville immense.

Des hommes se sont approchés du camion, le conducteur les a laissés décharger la remorque et il nous a emmenés en ville. Nous avons remonté une rue dans laquelle une foule ordonnée allait et venait au rythme des roues battant le pavé. Ici quelques tricycles, là plusieurs pousse-pousse, des bicyclettes, pas un seul moteur, des voix, des appels, des rires, des femmes bien habillées, des enfants tenant la main de leurs parents, des jupes, des vestes, des robes de soie, des costumes, des casquettes, des chapeaux chinois, des porteurs, des flâneurs, des pressés, et quelques regards esquissés dans ma direction.

Nous avons slalomé entre les passants, nous avons traversé la rue et ses pavés glacés, nous avons évité quelques bicyclettes. J'ai vu défiler des échoppes qui débordaient de poteries, de paniers et de vêtements. Leurs devantures foisonnaient de caractères calligraphiés dont le sens m'échappait hélas, les bâtiments étaient fait d'un bois rouge, vert, ou bleu, leurs toits étaient recouverts de tuiles grises envahies par les herbes. De grands poteaux électriques surplombaient cette artère et tissaient vers le cœur de la ville un immense réseau de câbles.

Le conducteur nous a conduits aux portes d'un bâtiment coincé entre deux enseignes bardées de grandes étoffes colorées. Nous y sommes entrés, nous avons croisé deux vieux, ils sortaient, je leur ai tenu la porte, ils m'ont gratifié d'un timide hochement de tête. Le conducteur est allé se présenter à un comptoir, il a tendu un billet à un homme, ce dernier nous a dévisagés, il a regardé nos pieds, il a fait une grimace, quelque chose n'allait pas. Le conducteur a insisté, il a ajouté un autre billet. L'homme s'est résigné, il a posé sur le comptoir un savon et trois serviettes. Le conducteur s'en est saisi, et il nous a fait signe de le suivre.

Nous sommes entrés dans un vestiaire. Le conducteur s'est

déshabillé, il nous a dit d'en faire de même. Nous avons rangé nos affaires dans un casier, nous avons pris chacun une serviette, le gros et le conducteur ont mis la leur sur leurs épaules, j'ai préféré serrer la mienne autour de ma taille.

Nous avons traversé un couloir envahi par la buée, nous avons suivi le conducteur dans une salle mal éclairée. De longs pommeaux de douche pendaient du plafond, nous avons laissé nos serviettes sur un banc, et nous sommes allés nous mettre sous les jets d'eau. J'ai laissé avec plaisir la crasse couler le long de mon visage, de mon torse et de mes jambes. Je me suis savonné, je me suis frotté, je me suis rincé, et je me suis encore savonné. Je suis resté un moment sous l'eau chaude, le conducteur est parti chercher sa serviette, je serais bien resté ici des heures, mais je me suis résolu à couper l'eau.

Nous sommes sortis, nous avons croisé plusieurs hommes nus, ils étaient tous bien portants. J'étais gêné. Moins par la nudité que par l'extrême maigreur que je devais leur présenter. Nous sommes allés au bout du couloir, nous sommes entrés dans une grande salle. Ici, les hommes étaient partagés entre de longs sièges en bois, quelques tables de massages et deux bassins d'eau fumante. Nous sommes allés nous y plonger.

Nous nous sommes installés face à deux vieux, leur curiosité semblait tout aussi attisée par ma nationalité que par une certaine partie de mon anatomie. Ils ont commencé à poser des questions au conducteur, il leur a tout raconté. À mesure que le récit progressait, les deux hommes ont semblé de plus en plus intéressés, et quand le conducteur a achevé son monologue, ils m'ont regardé avec un mélange de peur, de peine et d'admiration. L'un d'eux a fait signe à un employé, ce dernier s'est approché du bassin et nous a demandé à moi et au gros de sortir de l'eau. Il nous a indiqué deux chaises. Nous sommes allés nous y asseoir. Nous avons attendu. L'employé est parti chercher deux collègues. Un homme, et une femme. Ces derniers sont entrés dans la salle avec des petites bassines, ils sont venus

s'accroupir devant nous, et ils nous ont lavé les pieds, puis ils nous les ont massés. La femme s'est occupée de moi, ses mains étaient douces, la pauvre a dû s'écorcher les doigts sur la corne râpeuse de mes plantes. Elle a levé ses grands yeux noirs vers moi, elle a aussitôt détourné le regard, elle s'est mordillé la lèvre inférieure, elle s'est gratté le nez avec le dos de sa main, elle a essayé de remettre en place une mèche de cheveux collée sur son front humide, ses joues saillantes ont un peu rougi, et j'ai senti un certain désir monter en moi. J'ai essayé de me calmer, j'ai regardé les deux gros assis devant moi, ils avaient installé entre eux ce qui ressemblait à un jeu d'échecs, ils étaient concentrés, les yeux rivés sur le plateau, et les mains posées sur leurs grosses cuisses tels deux sumos prêts à bondir. Un peu plus loin, un homme lisait un livre rouge, un autre fumait, certains buvaient du thé, la plupart d'entre eux conversaient à voix basse, comme dans un temple sacré.

Le conducteur est sorti du bassin. Il a salué les deux vieux, puis il a attrapé sa serviette, les masseurs se sont arrêtés, ils ont pris leurs bassines et sont partis.

Nous sommes retournés dans le vestiaire. Nous nous sommes rhabillés, le conducteur a ouvert des casiers, au hasard, il a fait les poches de plusieurs pantalons et de plusieurs vestes, il a pris un billet d'une liasse, deux autres d'une enveloppe, et un dernier d'un portefeuille. Il les a glissés dans sa poche comme si de rien n'était. Il a ensuite enfilé ses chaussures. Il a pointé du doigt nos pieds, il nous a montré les casiers, et il nous a fait signe de nous servir. Je me suis levé et je suis allé fouiller. J'ai trouvé une paire de souliers à ma taille, ils étaient assez modestes, je les ai remis à leur place. Le conducteur m'a regardé d'un air aussi amusé que déçu. J'ai ouvert d'autres casiers, j'ai attrapé de belles chaussures en cuir, j'en ai donné une paire au gros, je me suis assis, j'ai enfilé les miennes, elles m'allaient assez bien, mais je ne les ai pas lacées. Je me suis demandé si je n'étais pas en train de mettre mon aventure en danger. Qui était assez stupide pour commettre

un si ridicule larcin ? Personne. Voilà pourquoi ces casiers étaient dépourvus de serrures. Ici, les gens étaient civilisés, et nous étions des fous, les premiers n'étaient pas censés rencontrer les seconds. Malgré tout, je ne pouvais pas me résoudre à me promener les pieds nus. La ville n'accepte pas qu'on la foule comme une simple campagne, et elle tâche de bien vous le faire comprendre. Ses pavés sont sales, glissants et glacés. Et ses habitants refusent de côtoyer ceux qui s'épuisent à les nourrir. Alors, pour ne pas soumettre à leurs yeux la vérité d'un monde qu'ils préfèrent ignorer, j'ai rangé mon allure de paysan errant au placard, et j'ai lacé mes chaussures.

Nous sommes sortis dans la rue, le ciel était déjà sombre. Le conducteur nous a emmenés dans un restaurant, on nous a installés à une table, le conducteur a passé commande, puis il a donné les billets volés au serveur. Nous n'avons pas attendu longtemps, il n'y avait pas grand monde.

On nous a apporté trois énormes bols de soupe. Une pellicule de graisse luisait à la surface d'une mixture où se côtoyaient de longues pâtes blanches, de beaux morceaux de viande, des légumes, des herbes, des épices et un œuf. J'ai placé le bol sous mes narines et j'ai inspiré des fumets qui auraient pu à eux seuls me rassasier.

Le conducteur et le gros ne m'ont pas attendu pour commencer à manger. Je les ai bientôt imités, j'ai plongé mes baguettes dans la soupe et j'ai attrapé une tranche de porc. À la première bouchée, j'ai eu la sensation de redécouvrir le goût de la viande. J'ai exploré le reste de mon bol comme un archéologue explore un temple oublié. Chaque trouvaille était encore plus excitante que la précédente, des morceaux de poulet, des pois, des oignons, et ces longues pâtes délicieuses. Mes papilles s'étaient habituées ces derniers mois à ne devoir révéler que les simples arômes du riz. En un instant, des milliers de nouvelles saveurs se sont mélangées dans ma bouche, et mon cerveau, débordé par tant de sollicitations, s'est alors contenté de

transformer tous ces stimulus en un unique et pur sentiment de plaisir.

Le conducteur a vite englouti le contenu de son bol. Il nous a un peu attendus, puis il s'est levé, j'ai terminé mon bouillon d'une traite, nous avons quitté le restaurant.

Nous avons traversé des ruelles simplement éclairées par les fenêtres des maisons. Nous sommes retournés au camion. Les sacs avaient été déchargés, et la bâche avait été repliée à l'intérieur de la remorque. Le conducteur a récupéré une pipe dans sa cabine, puis il nous a emmenés à l'extérieur de la ville. Nous avons suivi un chemin, nous avons longé des terrains vagues, nous avons marché jusqu'à une maison de bonne taille, le conducteur y est entré comme s'il était chez lui.

Après avoir traversé un couloir sombre, nous sommes arrivés dans une pièce éclairée par la faible lueur d'une ampoule pendue au plafond. Plusieurs personnes s'étaient réunies autour d'une longue table, le conducteur est allé s'y asseoir, il nous a dit de le suivre, il s'est installé, il a sorti sa pipe, il l'a chargée de tabac et il a commencé à fumer.

Le conducteur a crapoté quelques minutes en silence, puis un homme est venu s'asseoir en face de lui. Ils se sont serré la main et ont discuté un peu. L'homme lui a donné de l'argent, il est parti chercher une bouteille, et il nous a tous les trois offert un coup à boire. Nous avons trinqué, j'ai reposé mon verre sur la table sans boire la moindre goutte, la digestion de mon repas m'assommait déjà bien assez comme ça.

L'homme et le conducteur ont plaisanté ensemble. Ils avaient l'air d'être de bons amis. Le gros a dit quelques mots. Il les a fait rire. J'ai quant à moi passé le plus clair de mon temps à lutter pour ne pas m'endormir. La chaleur, l'humidité et la fumée ont tiré mes paupières vers le bas. Les gesticulations d'un groupe d'hommes assis en bout de table m'ont gardé en éveil. Ils jouaient à ce jeu que les fous avaient sorti une fois ou deux. Je les ai regardés miser, réfléchir, et s'invectiver, je me suis surtout

intéressé aux graines de tournesol qu'ils grignotaient tous avec frénésie. Il y a quelques jours de cela, je me serais jeté dessus, mais ce soir, je ne pouvais plus rien avaler.

Au fil de la soirée, je me suis senti de plus en plus mal, alors j'ai voulu aller prendre l'air. Je me suis levé, le gros m'a suivi, nous avons poussé des portes au hasard, et nous sommes arrivés dans une arrière-cour. Un chien m'a sauté dessus, il s'est appuyé sur mes cuisses et m'a reniflé les mains. Il avait l'air amical. Mais je n'avais pas envie de jouer. Je l'ai laissé tourner autour du gros, et je suis allé m'adosser à un muret. La fraîcheur nocturne m'a fait du bien. Mais pas assez. J'ai vomi la moitié de mon repas. Le chien est venu lécher les morceaux de poulets, de porcs et de pâtes étalés sur la terre battue. Il a eu l'air de se régaler. Moi, je me sentais déjà beaucoup mieux, j'ai regardé un peu la pleine lune, puis nous sommes retournés à l'intérieur.

Ils ont tous bu jusqu'à pas d'heure. Même le gros. Des hommes ont chanté, d'autres ont gueulé, certains se sont disputés, j'ai cru qu'ils allaient se battre, ils se sont calmés, ils ont fumé, puis la salle s'est peu à peu vidée. Le conducteur a été un des derniers à partir. Je l'ai aidé à se lever, il tenait à peine debout, le gros avait l'air plus lucide, l'alcool ne devait pas trop affecter son esprit simple.

Nous sommes retournés à l'entrée de la ville, là où était stationné le camion. J'ai fouillé les poches du conducteur, j'ai pris ses clés, j'ai ouvert la cabine, et je l'ai allongé sur la banquette. Le gros et moi sommes montés dans la remorque, nous nous sommes enveloppés dans les plis de la bâche, nous avons essayé de dormir.

La ville s'est réveillée avant nous. Les ronronnements de la foule se sont élevés dans la rue, alors je me suis engouffré sous la bâche, et j'ai somnolé encore une heure ou deux.

La porte de la cabine s'est ouverte, je me suis décidé à me lever, le conducteur nous a devancés, il a ouvert le hayon de la remorque et il nous a fait descendre. Il s'est assuré que tout était

en ordre, il nous a serré la main, puis il est remonté dans son camion. Il a mis le moteur en marche, je suis allé le voir, je lui ai dit qu'il avait oublié de m'emmener passer un coup de téléphone, il avait l'air pressé, alors il a sorti quelques billets de sa poche et il m'en a jeté un. Il a ensuite fermé sa portière, il a démarré, et il est parti.

Nous sommes restés assis sur le trottoir une bonne heure. Sans trop savoir quoi faire. J'ai gardé un temps l'espoir de voir revenir le conducteur. Puis je me suis rendu à l'évidence. Il nous fallait maintenant nous débrouiller seuls. Je me suis gratté la barbe, le gros s'est massé les tempes, il devait avoir la gueule de bois. Nous avons admiré le spectacle de la rue. J'ai regardé les cyclistes sautiller sur les pavés. Des hommes et des femmes sont passés à côté de nous, quelqu'un m'a bousculé, c'était un paysan écrasé par les sacs qu'il portait sur ses épaules. Il s'est excusé et a continué son chemin. D'autres pieds nus allaient dans la même direction que lui. Nous les avons suivis.

Ils nous ont baladés dans de petites ruelles. Nous sommes bientôt arrivés aux abords d'un marché. Il n'y avait aucun étal, les vendeurs étaient assis sur le trottoir, leurs marchandises étaient éparpillées devant eux, j'ai vu des sacs remplis de légumes, de pommes de terre et de pain, il y avait aussi des paniers, des fleurs, du grain présenté dans des pots, et quelques produits manufacturés. Ici, un vieil homme avait réuni sur un bout de nappe plusieurs dizaines de flûtes en bois. Là, un jeune était accroupi devant une planche de travail sur laquelle était disposé tout le matériel nécessaire à la confection de cigarettes. Un enfant assis sur les pavés m'a regardé passer. Il était assis à côté d'un sac qui faisait deux fois sa taille. Il était à peine habillé, quelques bouts de ficelle reliaient ses pieds à de fines semelles, j'ai poursuivi mon chemin, je me suis retourné, l'enfant me fixait toujours, c'était bien la seule personne à m'avoir remarqué, les passants avaient tous les yeux rivés sur les marchandises étalées au sol, ils avançaient comme des pantins,

en file indienne, sans regarder devant eux, ils s'arrêtaient seulement pour négocier, le flot continu de la foule m'a emporté, j'ai attrapé la main du gros pour que nous restions côte à côte.

La ruelle s'est élargie. Nous sommes passés sous des parasols. Ces derniers faisaient de l'ombre à de grosses pièces de viande posées des tables basses. Mon estomac a commencé à faire des siennes. Nous nous sommes arrêtés un peu plus loin, près d'une vendeuse de galettes. J'ai sorti de ma poche le billet que le conducteur m'avait donné. J'ai hésité. Puis je l'ai rangé.

Nous avons quitté le marché. J'ai cherché à retrouver la grande rue, j'ai croisé en chemin plusieurs boutiques, je me suis arrêté devant l'une d'entre elles. C'était une pharmacie, ou une sorte d'herboristerie. Peu importe. J'y suis entré, il y avait une femme assise derrière un comptoir, elle a froncé les sourcils, j'ai essayé de paraître le plus avenant possible, je me suis approché d'elle, j'ai commencé à lui dire que j'avais besoin d'un téléphone, j'ai fait le geste, j'ai jeté des regards pressants au gros pour qu'il prenne le relais et traduise ma requête. Il a dit un mot, « diroua », « dienroi », quelque chose comme ça. La femme a essayé de comprendre. Le gros a répété. La femme nous a demandé de sortir. Elle n'avait pas ce que l'on cherchait, je n'ai pas voulu insister, nous avons quitté sa boutique.

Nous avons continué nos recherches. Nous sommes passés près d'un café. Sur le trottoir, deux hommes étaient accoudés à une table, cigarette à la bouche. Je me suis avancé vers eux, ils avaient l'air occupés, ils ont levé les yeux, j'ai poussé le gros pour qu'il parle, il a dit deux ou trois mots, dont ce fameux « dienroi », les hommes l'ont à peine écouté, j'ai essayé de le faire répéter, il est resté muet, alors j'ai essayé de parler à sa place, d'un geste vif de la main, un des deux hommes nous a demandé de déguerpir.

Nous nous sommes éloignés, puis j'ai pesté contre le gros. Il n'avait servi à rien. C'était pourtant à lui de faire le boulot.

C'était à lui de nous sortir de là. Il aurait pu demander une direction, un conseil, que l'on sache dans quel quartier nous rendre, mais au lieu de ça, il s'était contenté de nous faire tous les deux passer pour des abrutis.

Après m'être un peu calmé, j'ai pris le gros entre quatre yeux, et j'ai mimé un appel téléphonique, j'ai dit ce mot, « dienroi », il a acquiescé. Je me suis ensuite approché d'une affiche collée à un mur, et je lui ai montré quelques signes calligraphiés. J'ai essayé de lui faire comprendre qu'il n'avait qu'à regarder les panneaux ou les devantures pour y trouver la mention écrite d'un quelconque service téléphonique. Il n'a pas réagi. J'ai pointé du doigt un des symboles pour qu'il le lise à voix haute, j'ai insisté, j'ai attendu sa réponse, il n'a pas sourcillé. Je me suis alors demandé s'il était stupide ou simplement analphabète. Peut-être les deux.

Nous avons repris notre balade à travers les rues. Nous avons croisé quelques passants, ils avaient l'air pressés, je n'ai pas essayé de les interpeller, je ne voulais pas les déranger, ou les effrayer, ils auraient peut-être appelé la police, et je n'avais pas vraiment envie de croiser la police.

Au détour d'une petite allée, nous sommes tombés sur un vieil homme assis dans un escalier. Il fumait une cigarette. Il me regardait. Il m'a semblé amical. Alors je me suis approché de lui. Il m'a salué et m'a dit « hello », puis il m'a gratifié d'un sourire édenté. Je lui ai demandé s'il parlait anglais, il a ri, puis il m'a fait signe qu'il ne comprenait pas. Je lui ai mimé un téléphone, je lui ai dit « dienroi », le gros m'a appuyé, le vieux a acquiescé. Il a appelé quelqu'un. Une vieille est arrivée sur le pas de la porte, ils se sont parlé, le vieux a hoché la tête, et ils m'ont tous les deux indiqué une direction. Quand il a vu que je ne comprenais pas, le vieux est descendu de son escalier, et il nous a dit de le suivre.

Nous avons marché quelques minutes derrière lui, il a terminé sa cigarette sur le trajet, il n'a pas arrêté de cracher par

terre, il a salué quelques personnes, puis il nous a emmenés dans une ruelle, nous avons marché encore quelques instants, et nous sommes arrivés devant un bâtiment en béton haut de trois étages. Le vieux a poussé la porte et nous a invité à entrer. Nous l'avons suivi. Nous nous sommes retrouvés face à un groupe d'hommes. Ils avaient des bottes, une matraque, une bandoulière et un képi. Ils m'ont d'abord regardé, puis ils ont écouté le vieux leur expliquer la raison de notre venue. J'ai eu envie de me sauver. Mais ça n'aurait servi à rien, j'ai plutôt essayé de rester calme, après tout, je n'étais là que pour un téléphone.

Au terme d'un bref échange, un des policiers a remercié le vieil homme et l'a raccompagné dehors. Deux de ses collègues se sont approchés de nous. Ils nous ont attrapés. Ils nous ont poussés dans un couloir. Ils nous ont fait patienter devant une porte. Un des policiers a toqué. Il est entré. Il a discuté quelques instants. Quelqu'un de plus âgé est ressorti. Peut-être un officier. Celui-ci nous a dévisagés. Il a donné un ordre. On nous a tirés jusqu'au bout du couloir. On nous a fait monter un escalier. On nous a emmenés dans un bureau. On nous a fait nous asseoir sur deux chaises en fer. L'officier s'est assis à une table. Il y avait un téléphone. Je ne l'ai pas quitté des yeux. Les policiers sont sortis. Et ils ont fermé la porte derrière eux.

L'officier a passé plusieurs minutes à remplir une feuille. Puis il a commencé à nous poser des questions. Il s'est d'abord adressé à moi. Il a vite compris que je ne parlais pas sa langue. Il s'est alors tourné vers le gros. Ils ont discuté une bonne dizaine de minutes. L'officier a noté plusieurs choses sur sa feuille. Il s'est ensuite levé. J'en ai profité pour l'interpeller. Je lui ai dit « dienroi ». Il m'a répondu quelque chose. Je lui ai indiqué le téléphone. Il s'est tourné vers le gros pour avoir des clarifications. J'ai alors repensé à mes premières journées passées au monastère. J'ai essayé de me souvenir des chiffres que les geôliers m'avaient appris. I, are, saine, su, ou, lio, chi, ba, je n'avais pas besoin de plus. J'ai donné à l'officier le numéro de

téléphone que je devais appeler, chiffre par chiffre. Il me les a faits répéter. Il les a notés sur un papier. Il m'a regardé avec méfiance. Il a eu l'air d'hésiter. Il a regardé sa feuille. Il s'est gratté la tête. Il a fait un pas vers la porte. Il a encore hésité. Il est retourné s'asseoir. Il a attrapé le téléphone. Puis il a composé le numéro.

L'officier a parlé. On l'a mis en attente. Il a dit quelques mots. On l'a encore fait patienter. Une conversation s'est ensuite engagée. L'officier m'a regardé à plusieurs reprises. Au bout de quelques minutes, il m'a dit d'approcher. Il m'a tendu le combiné. Je l'ai attrapé et j'ai dit allo. Un homme m'a alors dit bonjour. Il s'est présenté. Il s'appelait monsieur Colin, il m'a dit que j'étais bien à l'ambassade de France en Chine, il m'a demandé mon nom. Je me suis raclé la gorge, et je lui ai répondu que j'étais Michel Petit. Mon interlocuteur m'a demandé de patienter un instant. Il s'est éloigné du combiné. Je l'ai entendu discuter, au loin. Il est revenu vers moi et m'a dit qu'il était heureux de m'entendre. Il m'a demandé si j'allais bien. Je lui ai dit que oui, je lui ai dit que je tenais debout. Il m'a dit que c'était bien. Il m'a ensuite expliqué la situation. Il m'a dit que l'officier chinois pensait que j'étais Russe ou Américain et qu'il avait accepté que je prenne le téléphone pour qu'on puisse tirer tout ça au clair. J'ai regardé l'officier. Il était stressé. J'ai demandé à monsieur Colin s'il valait mieux que je sois Russe ou Américain. Il m'a dit que c'était bien mieux d'être Français, et il m'a demandé de lui repasser l'officier.

Les deux ont discuté un moment. Je me suis tourné vers le gros. Il me regardait avec une certaine incompréhension. Il venait de découvrir que je n'étais pas bête ni fou, et qu'en plus d'avoir une drôle de tête je parlais une drôle de langue.

L'officier m'a fait signe. J'ai récupéré le téléphone. Monsieur Colin m'a expliqué qu'il avait réussi à convaincre notre ami commun que j'étais bien Français. Il m'a dit aussi que je devais avoir de belles chaussures. Je lui ai demandé pourquoi il me

disait ça. Il m'a dit que l'officier me soupçonnait de vol. Je lui ai demandé si c'était la raison pour laquelle on m'avait arrêté. Mon interlocuteur m'a dit que non. Il m'a dit que c'était juste un moyen pour l'officier de nous faire comprendre à tous les deux qu'il pouvait me faire coffrer sur le champ si l'envie lui en prenait. Je lui ai alors demandé pourquoi on m'avait enfermé dans un bureau. Il m'a dit que l'officier voulait savoir ce que je faisais en Chine.

J'ai pris un moment pour réfléchir. Monsieur Colin m'a demandé si j'étais toujours à l'appareil. Je lui ai dit que oui. Je lui ai dit de m'écouter. Je lui ai demandé de me dire ce qu'il savait sur moi. Il m'a répondu qu'il avait mon dossier sous les yeux. Je lui ai alors dit qu'il pouvait expliquer à l'officier ce que je faisais dans la région, c'est-à-dire sur le continent, mais rien d'autre. Monsieur Colin m'a dit qu'il allait voir ce qu'il allait pouvoir faire. Il m'a demandé de lui repasser l'officier. Ce dernier a écouté de longues minutes ce que ce monsieur Colin avait à lui dire. Il a ensuite raccroché. Il a appelé les deux policiers et leur a demandé de rester là pour nous surveiller. Il a pris la feuille sur laquelle il avait tout noté, puis il s'est absenté.

Nous avons attendu deux bonnes heures. Les policiers ont discuté entre eux. Ils se sont fait remplacer. Quelqu'un est venu interroger le gros. J'ai réclamé de l'eau. On est allé nous chercher des verres et une carafe. L'officier est revenu. Il s'est assis derrière son bureau. Il nous a fixés. Le téléphone a sonné. Il a décroché. Il a parlé quelques instants, puis il m'a tendu le combiné. C'était monsieur Colin. Il m'a dit que mon cas était réglé et que la police allait me relâcher sur le champ. Il m'a aussi expliqué qu'une voiture était déjà en route pour venir me chercher et qu'elle arriverait demain après-midi, dans le meilleur des cas, au pied de la pagode, au sud de la ville. Je lui ai dit que c'était entendu. Il a voulu savoir où je comptais passer la nuit. J'ai essayé de faire un peu d'humour, alors je lui ai demandé si les policiers avaient une chambre pour les invités de marque. Il m'a

un peu remonté les bretelles. Il m'a dit qu'on avait frôlé la crise diplomatique et qu'il valait mieux pour moi que je ne reste pas dans les pattes des policiers. Selon lui, je courrais toujours le risque de me faire jeter dans un camp de travail sans autre forme de procès. Il m'a donc vivement conseillé de faire profil bas. Je lui ai dit que c'était d'accord, et je l'ai remercié. Il m'a dit au revoir, j'ai raccroché. J'ai regardé l'officier. Il s'est levé et nous a montré la porte. On nous a raccompagnés à l'entrée du commissariat. Nous sommes sortis dans la rue.

Le gros et moi avons erré comme des touristes en transit. J'ai essayé de repérer la pagode entre la toiture des bâtiments, mais je ne l'ai pas vue. Nous nous sommes éloignés du centre-ville, j'ai évité de croiser la route des policiers, nous avons changé plusieurs fois de rue pour les contourner. Nous sommes ensuite allés vers l'est, car tout semblait plus calme par là. Nous sommes arrivés aux abords d'un fleuve. Des enfants jouaient au bord de l'eau dans des barques sur lesquelles étaient montés de petits toits, ils se cachaient là-dedans comme on se cache dans une cabane perchée dans les arbres, à l'abri des adultes et à la merci du vide, ou dans ce cas précis, de l'eau. Ils regardaient des bateliers pousser avec leurs longues perches des pirogues chargées de marchandises. Sur la rive d'en face, on tirait des charrettes, on nettoyait son linge, on allait et venait à bicyclette, et on attelait des ânes.

Nous avons remonté le fleuve, vers le nord. Nous nous sommes arrêtés aux abords d'un bois, la ville ne semblait pas aller beaucoup plus loin. Nous avons bifurqué à l'ouest et nous sommes repartis dans une rue. Au milieu des passants et des bicyclettes, un homme a attiré mon attention, c'était un moine, il avait une toge rouge, nous l'avons suivi. Il a salué quelques personnes, puis il est entré dans une échoppe. Nous avons attendu qu'il en ressorte. Il a ensuite continué sa route avant de s'engouffrer dans une grande allée. Je me suis demandé si c'était une propriété privée, ou un lieu interdit, j'ai vu un passant

emprunter ce chemin lui aussi, alors nous nous y sommes engagés.

Nous avons remonté une voie bordée d'arbres, nous sommes passés sous une porte monumentale ornementée d'idéogrammes dorés, elle marquait l'entrée d'un complexe situé en bordure de forêt. Un monastère. Nous nous y sommes aventurés. Nous sommes arrivés devant un grand bassin d'eau verte au centre duquel trônait un pavillon perché sur une île. Un pont de pierres blanches permettait d'y accéder. J'ai préféré ne pas attirer l'attention sur moi, nous nous sommes contentés de suivre les autres visiteurs. Nous avons longé le bassin. Les bâtiments qui l'entouraient s'ouvraient par endroit sur de petites alcôves décorées de statues, de vases et de fleurs. Certains fidèles s'arrêtaient là pour prier, les autres rejoignaient à pas lents le parvis de la pièce maîtresse de ce complexe. Le temple. Il était imposant, de grands piliers rouges maintenaient son immense toiture, ses tuiles étaient certes encrassées — comme partout ailleurs en ville —, mais la couleur de ses bois, les ornements de ses piliers, et les dorures de ses portes étaient superbes. J'aurais aimé rester ici plus longtemps, c'était l'endroit le plus calme et le plus reposant de la ville, mais on a commencé à remarquer ma présence, alors je me suis enfui, comme une rumeur.

Le gros et moi avons poursuivi notre petit tour. Nous sommes descendus tout au bout de la rue, et nous sommes tombés sur une étendue d'eau encerclée par la ville. C'était un lac. Il était parcouru de bosquets reliés entre eux par des ponts. Nous sommes allés nous asseoir sur une de ses berges, et nous avons regardé voguer quelques barques. Des amis et des amants ramaient tranquillement au milieu des nénuphars, à l'abri des oreilles indiscretes, ici, seule la brise qui virevoltait à côté d'eux pouvait entendre leurs plus lascives flatteries, leurs plus honteux secrets, leurs plus truculents ragots, et leurs plus pertinentes indignations.

Un homme s'est assis à quelques mètres de nous. Il a sorti de

ses poches un paquet de cigarettes et une boîte d'allumettes, puis il a fumé. Il avait l'air tout aussi pensif que moi, sa figure et ses mains étaient sales, il devait à peine avoir la vingtaine, il avait le regard des Hommes prêt à la révolte. Il m'a vu l'observer. Il m'a tendu son paquet, je me suis levé, je lui ai pris une cigarette, il me l'a allumée, je l'ai remercié d'un hochement de tête, et je suis allé me rasseoir.

J'ai regardé le temps passer. J'ai pensé à ce que j'aurais fait si je n'avais pas réussi à contacter l'ambassade. J'aurais peut-être été contraint de vivre en clandestin encore des jours, des semaines, ou même des mois, j'aurais rejoint la côte, j'aurais embarqué dans un bateau, et j'aurais voyagé de port en port jusqu'à atteindre un jour l'Europe. Quelle folie. Mais quelle aventure aussi. Un tel trajet aurait enchanté les plus grands explorateurs, ces derniers auraient été prêts à avancer vers l'inconnu sans la moindre corde de sûreté, ils auraient trouvé dans la solitude et la perdition toute l'étendue de leur liberté, ils auraient été nus, et le courage aurait été leur seul habit, ils n'auraient pas été effrayés par les mers déchaînées, les glaces paralysantes, les forêts inextricables et les déserts accablants, et parmi tous les obstacles qu'ils auraient eus à braver, parmi toutes les bêtes féroces qu'ils auraient eu à affronter, un seul et unique danger les aurait toujours laissés impuissants. L'Homme. Magellan n'en aura été que l'amer témoin, lui qui aura résisté à la soif, à la maladie, et à l'infinie cruauté des océans, pour succomber en fin de compte aux lances d'une tribu qu'il avait lui-même voulu soumettre par la force. C'est ainsi que son orgueil était devenu — comme chez tous les Hommes qui se croient invincibles — son ennemi le plus mortel.

Nous nous sommes promenés sur les berges jusqu'en fin d'après-midi. Nous avons ensuite arpenté les rues à la recherche de quelque chose à boire. J'ai entendu de la vaisselle s'entrechoquer. Dans la cour d'une maison, un homme nettoyait quelques bols. Nous avons attendu qu'il rentre chez lui, puis

nous avons traversé la rue, nous nous sommes faufilés dans la cour, j'ai ouvert le robinet, le gros a bu, j'ai bu, j'ai refermé le robinet et nous sommes partis.

Le soleil a bientôt disparu derrière les toitures. Nous nous sommes assis et nous avons regardé un groupe d'adolescents faire un match de basket-ball. Ils jouaient à même les pavés, ils utilisaient en guise de paniers de simples anneaux vissés aux murs, ils étaient très adroits, ils composaient sans difficulté avec les faux rebonds, et même s'ils trébuchaient parfois, il se relevaient toujours. Des enfants les encourageaient, ils ne pouvaient pas prendre part au jeu des plus grands, alors ils se contentaient d'applaudir à chaque point marqué.

Une mère est venue chercher son fils, c'était l'heure d'aller souper, puis d'aller dormir. Le ciel était sombre. Nous nous sommes levés. Les enfants ont remarqué notre présence quand ils nous ont vus dépasser les meilleurs joueurs de plusieurs têtes. Nous sommes partis. Nous avons vagabondé dans des ruelles de plus en plus vides. J'ai cherché un coin tranquille. Nous sommes retournés au monastère. Il était plongé dans le noir, nous avons remonté l'allée, nous avons fait le tour du complexe, j'ai trouvé un buisson collé à un bâtiment, j'ai poussé quelques-unes de ses branches, nous nous sommes cachés derrière lui, nous nous sommes allongés, j'ai fermé les yeux, j'ai cru entendre les fous ronfler, c'était peut-être les moines, ou le gros, ou j'étais peut-être déjà en train de rêver.

La cloche a retenti. Nous nous sommes levés. Nous sommes descendus. Nous nous sommes débarbouillés. Ils ont ouvert les portes du temple. Ils nous ont laissés y entrer. Nous nous sommes assis au fond de la salle. Les moines se sont installés devant nous. L'un d'eux est allé se mettre derrière un pupitre, à côté de la statue de Bouddha. Il a fait la messe. Le gros et moi avons prié. Nous avons médité. Puis nous sommes sortis.

Nous avons quitté le monastère — ou l'asile, ou le camp de travail, ou la prison, peu importe — la semaine passée, mais j'avais l'impression que c'était hier. Nous avons longé le bassin, nous avons remonté l'allée, et nous sommes allés voir la ville s'éveiller.

Au premier trottoir franchi, la foule nous a happés, nous avons suivi le mouvement, nos chaussures ont martelé les pavés, à côté de nous les parents tiraient leurs enfants à bout de bras, les bicyclettes dévalaient la rue avec une hâte aussi volontaire que discipliné, nous avons laissé le courant nous emporter, nous n'avons pas lutté, nous nous serions fait submerger, nous avons parcouru plusieurs centaines de mètres ainsi, puis nous nous sommes progressivement déporté pour nous extirper de là, les travailleurs ont fait comme nous, ils ont disparu dans les ruelles, ils se sont arrêtés dans les allées, ils se sont mis en rang devant des portes, et on les a fait entrer.

Nous avons traversé la ville. Nous sommes allés au marché, à notre arrivée, les paysans étaient déjà en place. Nous avons longé les étals, ou plutôt les trottoirs, et j'ai retrouvé la vieille vendeuse de galettes, j'ai pu lui en acheter une avec mon billet, elle m'a rendu une pièce de monnaie. Nous nous sommes assis sur les pavés, un peu plus loin. J'ai coupé la galette en deux. Elle ressemblait à celles que nous avions mangées dans les montagnes, à la différence près que celle-là était fourrée d'une

pâte sombre et sucrée. Nous avons pris le temps de la déguster, puis nous nous sommes offert une tasse de thé fumant, nous nous la sommes partagée du bout des doigts, gorgée après gorgée, j'ai laissé le gros finir.

Une fois le petit déjeuner terminé, nous avons flâné, nous avons marché pour nous réchauffer, et nous sommes retournés au temple. Nous avons traversé le petit pont, nous avons rejoint le pavillon central, nous nous sommes assis sur les marches d'un escalier qui descendait jusqu'au fond du bassin.

Le soleil nous a bientôt fait face, la surface de l'eau s'est mise à scintiller. De petites tortues sont venues se prélasser sur la dernière marche de l'escalier, elles se sont battues pour une feuille que le vent avait dû précipiter dans l'eau, les plus faibles se sont vite écartées de la mêlée, elles ont essayé de monter les marches, elles n'ont pas réussi, elles étaient bien trop petites.

Un chat est venu admirer le spectacle. Il est arrivé au petit trot, comme un habitué des lieux, il est passé devant moi, il est descendu au bord de l'eau, il a bu, puis il s'est assis sur l'avant-dernière marche. Il a regardé les tortues se battre. Il a orienté ses oreilles dans leur direction et a remué la tête comme s'il essayait de comprendre la raison de leur querelle. Une tortue s'est approchée de lui, elle avait réussi à grimper jusqu'ici, j'ignore comment. Le chat l'a reniflée, puis il s'est réfugié sur la marche du dessus, la tortue a essayé de le rejoindre, pour le dévorer peut-être, ou pour lui dire quelque chose d'important, elle s'est étirée de tout son long pour gravir la marche, elle s'est retournée. Elle a remué les pattes avec impuissance, ses camarades étaient trop occupées à se chamailler, elles ne sont pas venues l'aider. Le chat, quant à lui, l'a regardée avec une indifférente curiosité, il s'est vite lassé de ce tableau grotesque, il s'est léché la patte, s'est frotté le museau, puis il s'en est allé. Je me suis levé, j'ai retourné la tortue, et je l'ai remise à l'eau.

Nous sommes restés assis là encore une heure ou deux, le soleil nous a chauffé le visage, le temple était calme, il y avait

peu de passage. Une jeune femme s'est accoudée à la rambarde du bassin. Elle lisait un petit livre rouge. Elle fermait de temps à autre les yeux, marmonnait quelques mots, et reprenait sa lecture avec avidité. C'était peut-être un recueil de mantras, un livre de prières, ou la fabuleuse histoire d'un prisonnier enfermé à l'autre bout du monde. Elle a bientôt refermé son livre, puis elle a laissé son regard se perdre dans le bassin. Elle y a peut-être vu le reflet de ses doutes. Elle est restée comme ça un moment. Elle était sous le choc. Elle venait de goûter au voyage, à la découverte, à la pensée, à la réflexion, et elle avait touché du doigt un instrument d'une puissance de subversion sans commune mesure. Ce livre l'avait changée. Là. Devant moi. Elle s'était rendu compte qu'il avait le pouvoir de lui faire découvrir les arcanes de sa propre vie. Ou bien c'était autre chose. Elle essayait peut-être simplement de retenir la leçon que son professeur lui avait sommée d'apprendre.

Vers midi, nous avons fait nos adieux au temple. Nous sommes partis vers le sud de la ville, et nous avons fait une halte aux bains publics. Sur le trottoir, j'ai fait retirer au gros ses chaussures, j'ai enlevé les miennes, nous sommes alors entrés dans le bâtiment, je suis allé donner nos deux paires à l'homme qui se tenait derrière le comptoir, il n'a pas vraiment compris, peu importe, nous sommes ressortis.

Le gros et moi avons continué notre balade, et j'ai bientôt vu le sommet de la pagode apparaître au-dessus des toits. Nous nous y sommes dirigés. Nous sommes passés aux abords d'une grande avenue. Ici, les bâtiments étaient hauts et de belle facture, la rue était bordée de grands arbres, quelques automobiles se mêlaient au trafic des pousse-pousse et des bicyclettes, je me suis dit que j'avais devant moi une version miniature de ce à quoi avaient dû ressembler les Champs-Élysées au début du siècle.

J'ai essayé de trouver un passage clouté, il n'y en avait pas, nous avons profité d'une petite accalmie dans la circulation pour nous faufiler sur la chaussée et rejoindre le trottoir d'en

face. J'ai entendu plusieurs coups de sifflet. Derrière nous. Je me suis retourné. Deux policiers ont pris un homme à parti, au milieu de la rue. En un instant, un petit bouchon s'est formé. Certains passants se sont arrêtés pour regarder la scène. Après une discussion houleuse, un des policiers a plaqué l'homme à terre et lui a écrasé sa matraque sur le cou. L'homme a essayé de se libérer, il n'a pas réussi, son visage est vite devenu écarlate, il n'arrivait plus à respirer, alors il a levé les mains en signe de soumission. Les policiers n'en ont rien eu à faire. Ils l'ont invectivé et ont poursuivi l'humiliation. Le gros a fait un pas en avant. Je l'ai retenu. Nous sommes restés immobiles, comme tous les autres badauds. J'ai eu envie de partir. Je ne voulais pas voir ça. Pas encore une fois. Mais personne ne bougeait. Tout le monde était scotché. Le policier allait le tuer. Devant nous tous. Il était fou. Son collègue lui a dit d'arrêter. Il a relâché son étreinte. L'homme a repris son souffle. Ils l'ont relevé, et ils l'ont emmené. La foule s'est dispersée. Nous avons continué notre route.

Nous avons bientôt atteint la pagode. Elle trônait dans un quartier modeste. Elle était certes impressionnante du haut de ses douze étages, mais elle ressemblait plus à un vestige oublié qu'à un monument préservé. Le temps avait noirci ses murs, l'herbe avait envahi ses fissures, et un buisson avait même élu domicile sur son toit. Nous nous sommes assis face à elle, contre un muret, et nous avons guetté l'arrivée de mes sauveurs.

J'ai attendu plusieurs heures. J'ai vu passer un chat, quelques paysans et un nuage de poussière. La rue s'est animée en fin d'après-midi. La foule est arrivée d'un seul coup, et elle a défilé devant nous. Des flots de bicyclettes se sont croisés, des hommes ont tiré des pousse-pousse, des enfants ont suivi leurs parents, des hommes ont suivi leurs femmes, des femmes ont tenu leur homme par le bras, des hommes ont tiré leur charrette, des femmes ont poussé des bicyclettes chargées de sacs, des hommes se sont donné des cigarettes, des enfants ont tenu la main de

leur mère, des enfants se sont tenu la main et ont suivi leur mère, des hommes ont emmené leur femme, des hommes et des femmes ont quitté le centre-ville, d'autres ont rejoint le centre-ville, des gens se sont serré la main, des hommes et des femmes se sont effleurés, des hommes se sont doublés, des femmes se sont évitées, tout le monde était à sa place, tout le monde savait où aller, mu par une force dont ils ne connaissaient pas vraiment la nature, ils sont rentrés chez eux, la rue s'est vidée, et j'ai attendu. Personne n'est venu.

J'ai eu sommeil alors j'ai engouffré ma tête dans le creux de mes bras. J'ai senti le jour décliner à mesure que le soleil a cessé de chauffer ma peau. Il a bientôt fait sombre.

J'ai entendu une voiture, je me suis redressé, une 404 s'est arrêtée devant moi, deux hommes en sont sortis, l'un d'eux est venu à ma rencontre, je me suis relevé, il m'a appelé par mon nom, nous nous sommes serré la main. Il m'a demandé si lui et son collègue ne m'avaient pas trop fait attendre. J'ai dit que non, et je me suis tourné vers le gros. Nous nous sommes regardés. Un long moment. J'ai repensé à tous ces mois passés à ses côtés. Il a dû comprendre que j'allais partir, alors il m'a parlé. L'homme a fait la traduction. Le gros venait de me dire au revoir. Je lui ai répondu merci, merci mon ami. Le visage du gros s'est illuminé. Il s'est rendu compte qu'il avait enfin la possibilité de me parler et de se faire comprendre, alors sa langue s'est déliée.

Apparemment, il était désolé pour mon échelle. Il m'a expliqué que les méchants — les geôliers j'imagine — avaient commencés à se méfier de moi, ils avaient compris — l'homme a cherché la bonne traduction — qu'un malade voulait s'échapper, le gros m'a expliqué qu'il les avaient entendus parler, il les avaient entendus me soupçonner, alors il leur avait dit que — le gros a porté ses mains à son cou — l'étrangleur voulait s'échapper, pas moi, pour le prouver il leur a montré l'échelle, il leur a dit que c'était l'étrangleur qui l'avait fabriqué, la nuit, et

qu'il avait tué Tao — le souriant — pour qu'il ne parle pas, les geôliers l'ont cru, alors ils ont enfermé l'étrangleur.

Le gros a attendu que l'homme finisse de traduire, puis il a encore dit quelques mots, il s'est à nouveau excusé pour mon échelle, il m'a dit qu'il avait juste essayé de m'aider et qu'il était désolé.

Je n'ai pas su quoi lui dire. J'ai posé ma main sur son épaule. Il a senti que je ne lui en voulais pas. J'ai demandé à l'homme si nous pouvions emmener le gros, en France, pour qu'il demande l'asile. Il m'a répondu que ce n'était pas de son ressort. Je lui ai demandé ce que le gros allait devenir. L'homme lui a posé la question, il lui a répondu que la police avait appelé sa famille et qu'elle allait venir le chercher. J'étais soulagé. Et d'écœu. C'était ainsi la fin de notre aventure.

J'ai voulu lui faire moi même mes adieux. L'homme m'a conseillé de lui dire « mane zo ». Ça voulait dire marche lentement, c'est à dire prend soin de toi. Je me suis tourné vers le gros, et je lui ai dit ça. Je ne l'ai pas très bien prononcé, mais il avait entendu l'homme juste avant, alors il a compris, et il a hoché la tête. Il a souri. Nous nous sommes serré la main. Puis l'homme m'a accompagné à la voiture. J'ai salué le conducteur, l'homme m'a ouvert la portière, il m'a demandé comment s'appelait le gros. J'ai essayé de m'en souvenir. Je lui ai dit que c'était « Fan ton », ou quelque chose comme ça. Il m'a dit que ce n'était pas un nom, mais plutôt un surnom, voir une insulte, et que ça voulait plus ou moins dire bon à rien. Je lui ai dit que moi je l'appelais le gros et que ce n'était pas un bon à rien.

Je me suis assis sur la banquette arrière. L'homme a refermé la portière. Il a fait le tour de la voiture, il est allé s'installer côté passager, je lui ai demandé où nous allions. Il m'a répondu Hong Kong, puis il m'a dit de bien attacher ma ceinture, car ici les routes secouaient pas mal. Le conducteur a démarré. Il a fait demi-tour. J'ai regardé le gros. Il m'a fait un signe. La voiture a accéléré. Nous nous sommes éloignés. Les maisons ont défilé

devant moi. La route a défilé devant moi. J'ai pris une longue inspiration. J'ai soufflé. Puis j'ai pleuré en silence.

FIN

Statistiques :

6049 phrases

59 627 mots

312 830 caractères

9,9 mots par phrase

police : Garamond-Normal, 12

Mots les plus utilisés (classés par ordre) :

Noms :

geôlier
gros
fou
porte
homme
main
air
tête
eau
oeil

Verbes :

être
faire
avoir
aller
regarder
dire
devoir
ouvrir
mettre
essayer

Adjectifs :

petit
autre
grand
seul
souriant
bon
vieux
gros
dernier
nouveau